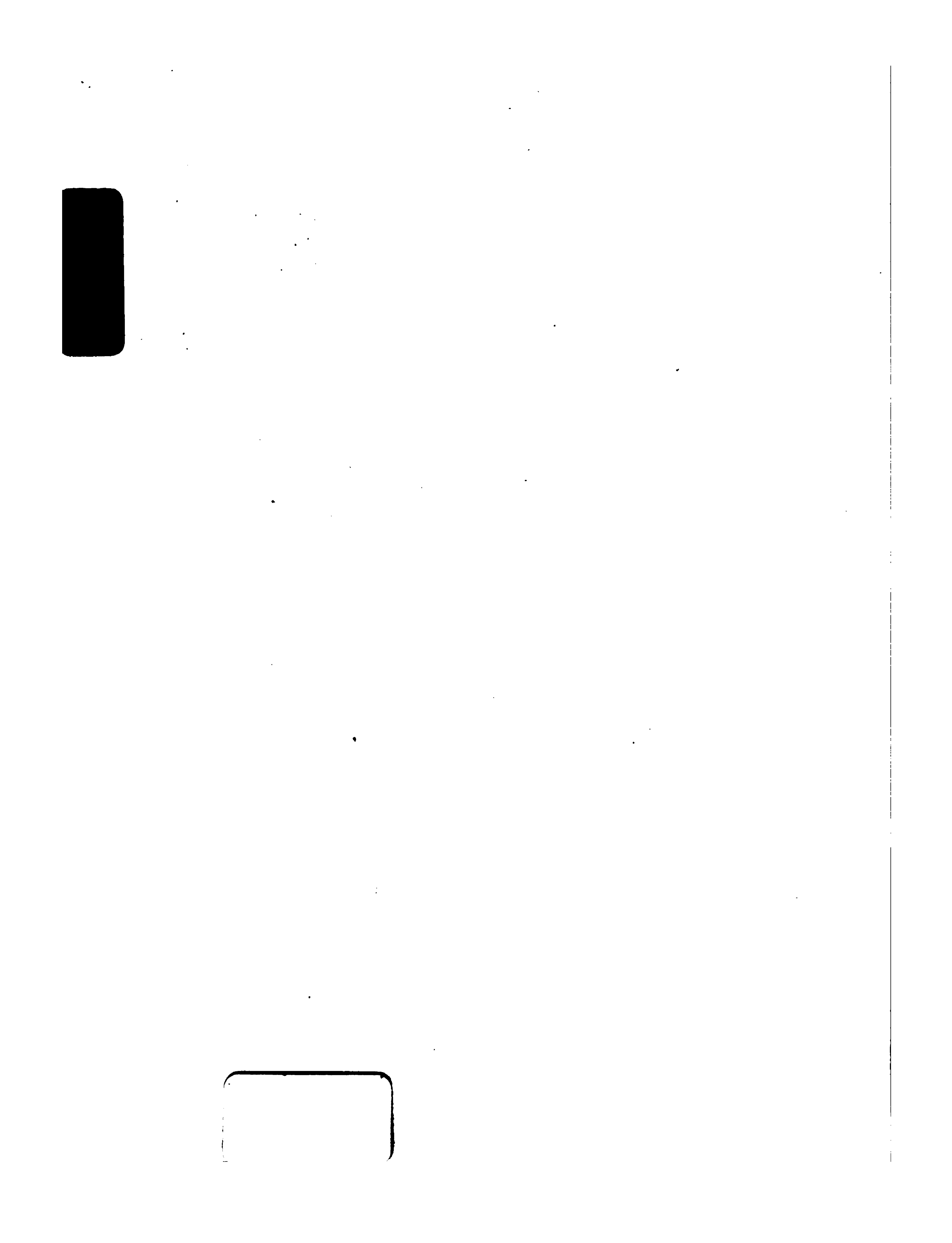
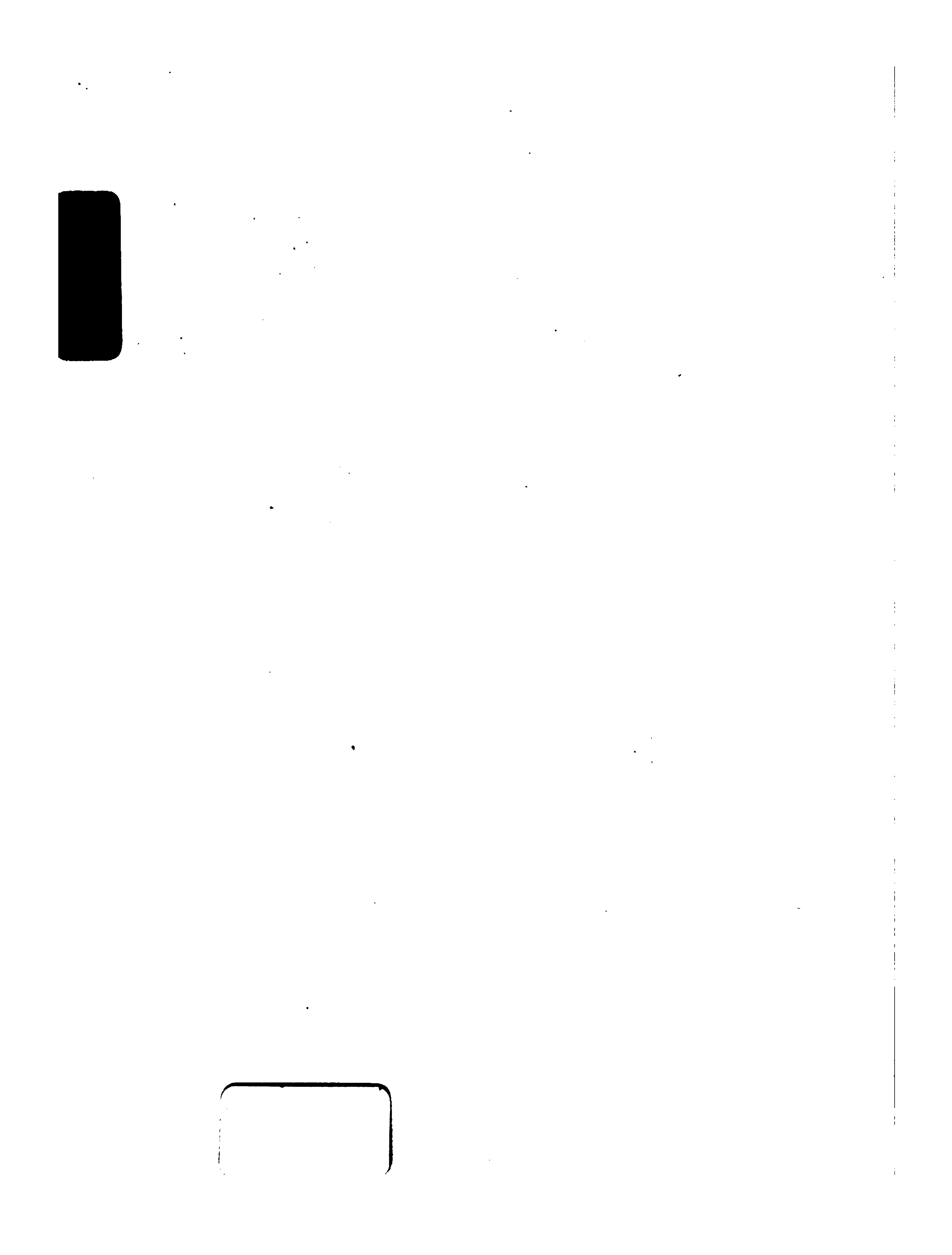

NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 07138550 8



DBG
David



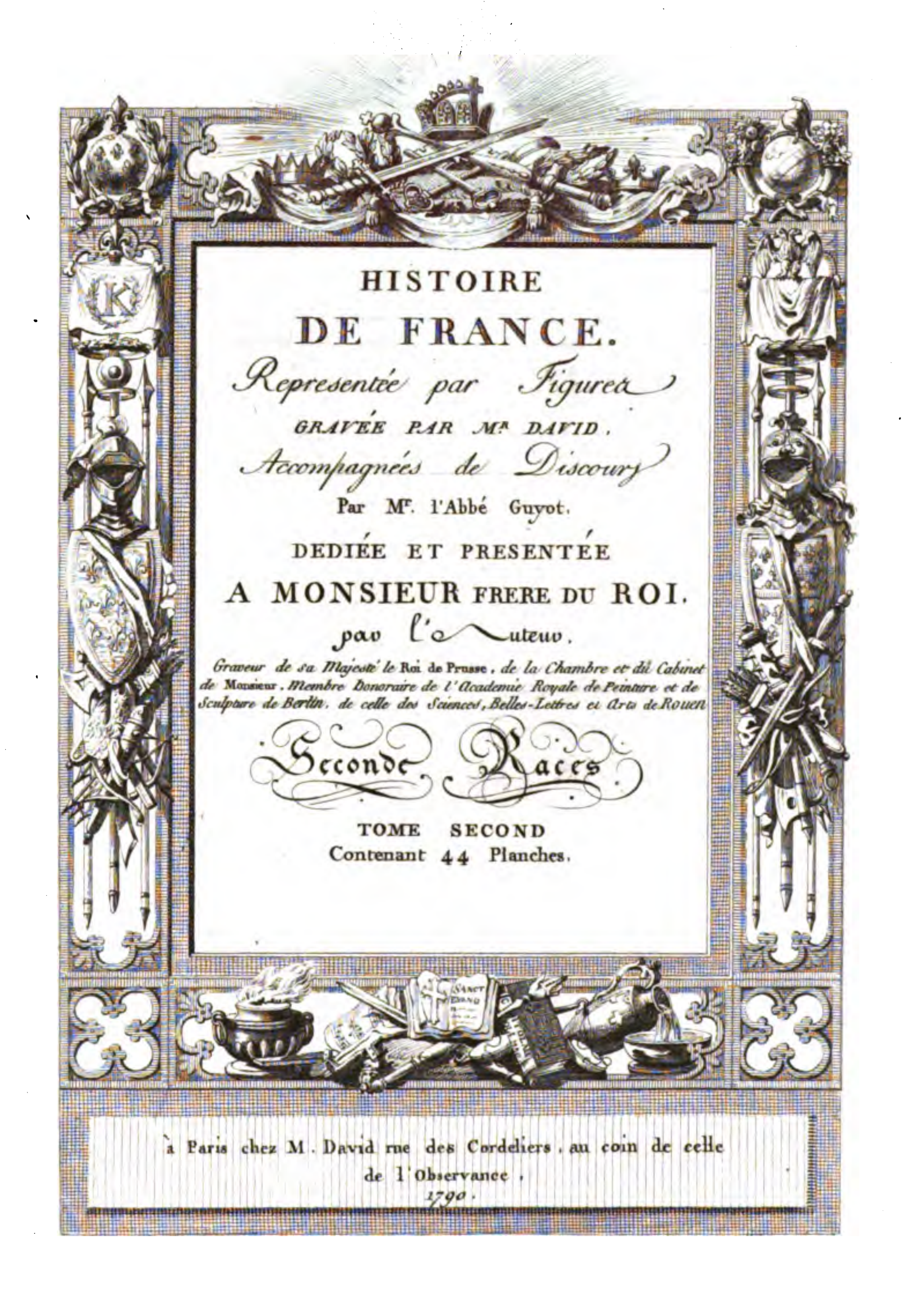
DBG
David

HISTOIRE
DE FRANCE,
REPRÉSENTÉE PAR FIGURES,

ACCOMPAGNÉES

DE DISCOURS.

TOME SECOND.



HISTOIRE DE FRANCE.

Representée par Figures

GRAVÉE PAR Mr DAVID.

Accompagnées de Discours

Par Mr. l'Abbé Guyot.

DEDIÉE ET PRESENTÉE

A MONSIEUR FRERE DU ROI.

par l'Auteur.

Graveur de sa Majesté le Roi de Prusse, de la Chambre et dû Cabinet de Monsieur, Membre Honoraire de l'Academie Royale de Peinture et de Sculpture de Berlin, de celle des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Rouen

Seconde Races

TOME SECOND

Contenant 44 Planches.

à Paris chez M. David rue des Cordeliers, au coin de celle de l'Observance.

1790.

HISTOIRE
DE FRANCE,

REPRÉSENTÉE PAR FIGURES
ACCOMPAGNÉES
DE DISCOURS,
DÉDIÉE
A MONSIEUR, FRÈRE DU ROI.

Les Figures gravées par M. DAVID, Graveur de SA MAJESTÉ le Roi de Prusse, de la Chambre & du Cabinet de MONSIEUR, Membre honoraire de l'Académie Royale de Peinture & Sculpture de Berlin, de celles des Sciences, Belles-Lettres & Arts de Rouen.

Le Discours par M. l'Abbé GUYOT, *Prédicateur ordinaire du Roi, Vicaire-Général de Cambray, Censeur Royal, des Académies de Nancy & de Caen.*

TOME SECOND.

A PARIS,
Chez L'AUTEUR, M. DAVID, rue des Cordeliers, au coin de la rue de l'Observance.

M. DCC. LXXXIX.
AVEC PRIVILÉGE DU ROI.





PÉPIN LE BREF.

PÉPIN, couronné à Soissons, par Boniface, Légat du Pape. (*Année* 751.)

PLUS d'un ſiècle après le couronnement de Clovis, un homme avoit paru dans l'Orient: qui, ſans être annoncé par une naiſſance illuſtre, ſans inſtruction plus étendue que celle qu'exige la ſcience du Commerce, mais avec les reſſources d'un génie vaſte & pénétrant, avec la connoiſſance des paſſions humaines, & l'art de les remuer à ſon gré, par l'éloquence la plus attrayante & la plus perſuaſive, ſe mit en tête de ranger l'Arabie ſous ſes loix, de fonder un vaſte Empire, & de créer une Religion nouvelle. Plan le plus hardi, comme le plus incroyable que pût tenter un homme ſeul. Des ſuccès rapides, & inattendus, devinrent un aliment vigoureux pour ſon ambition; le double rôle de Conquérant & de Prophète

lui fit unir, à l'intrépidité du courage, tous les artifices de l'imposture; & cette marche lui réussit.

Mahomet alla bien plus loin pour la propagation du mensonge & pour celle de ses conquêtes, que n'avoit été Clovis pour étendre l'empire de la vérité & la gloire de ses armes. Tout odieux & tout imposteur que fut le Conquérant de l'Arabie, son ouvrage eut bien une autre durée que celle de la grandeur de Clovis, quelque solide qu'eût paru la base du Monarque François. La différence fut à l'avantage du Trône de Mahomet. On doit la chercher dans le caractère de leurs Successeurs. Mahomet laissoit sa Nation dans un état violent de guerres civiles & étrangères, qui demandoit, dans les Princes qui le remplaçoient, les élémens de toutes les vertus civiles, & de toutes les qualités qui subjuguent les hommes. D'Osman I, à Soliman II, on compte douze Princes d'un grand caractère: braves Capitaines, Politiques consommés, dont les talens & la haute réputation ornoient & affermissoient de plus en plus l'ouvrage de Mahomet.

De Clovis à Pépin, la Race se dégrade dans une suite de Princes, ou révoltans par leurs cruautés, ou décrédités par leur foiblesse, ou méprisables par leur indolence & leurs débauches; presque tous appauvris par une indiscrète bienfaisance. Une combinaison de circonstances affoiblît tellement le ressort de ces Monarques, & leur influence sur la Nation, que la révolution qui se fit pour les remplacer sur le Trône parut aussi nécessaire que l'est l'action qu'on rend à un horloge, après que la dernière vibration ne lui laisse plus de mouvement.

L'opinion, qui décida du sort de ces foibles Monarques, s'étoit créé, au besoin, de nouveaux principes. On méconnut ceux de la constitution Nationale & de la Religion Chrétienne, qui n'admettent aucun motif pour déposer un Roi.

PL. I.re



PEPIN, COURONNÉ À SOISSONS,
par Boniface Légat du Pape
en 751.

Dessiné par le Jeune. TOM. II. *Gravé par David.*

La Religion elle-même, dénaturée il est vrai par les passions, intervint, & joua le rôle principal dans cette scène scandaleuse. Les Evêques oublièrent qu'une Religion, qui perfectionne la loi naturelle, ne peut jamais changer le caractère d'une injustice, que rien n'est plus injuste que l'atteinte qu'on porte aux propriétés, & que des principes religieux ne peuvent, au gré des circonstances, rendre versatile la foi d'un serment. Les Seigneurs, dans leur enthousiasme, ne virent point qu'un homme assez audacieux pour tourner, contre ses Maîtres, la puissance qu'il en a reçue, respectera encore moins leurs domaines & leurs titres, si-tôt que l'intérêt fera taire en lui la reconnoissance, & que la force lui rendra tout possible.

La Nation n'eut des yeux que pour admirer Pépin, d'autre volonté que la sienne; &, tel fut l'oubli profond des dernières formes, qu'en le faisant Roi, on ne pensa point à lui donner un Maire. La réunion de tous les pouvoirs parut à peine suffisante pour remplir le vœu de la Nation, qui couroit au-devant de son joug. Heureusement qu'une erreur aussi funeste n'appartient qu'au siècle qui l'a vu naître, & qu'elle est étrangère au caractère du François.

Ce caractère ne se dément pas jusque dans la mesure de l'ambition des Maires. En Orient, un Prince Royal, dont les droits & l'existence auroient importuné ou allarmé le Viziriat, eut péri par une mort clandestine, si une compassion barbare n'eut préféré de le mutiler ou de lui crever les yeux. Nul des Maires, malgré la fécondité des Descendans de Clovis, n'attenta, dans eux, aux principes de la génération; & l'humanité respecta leur vie. Toujours elle fut sous la sauve garde de cette espèce de piété filiale, qui attache le François au sang de ses Maîtres.

Abruti par la volupté, Childéric sembla ne rien perdre

dans sa place, dont à peine il lui restoit un léger sentiment. Une sorte de décrépitude morale avoit préparé son déclin, & le Monarque s'éteignit en lui si naturellement, qu'au moment où on le dépouilla de sa Royauté, à peine put-il s'appercevoir de son passage à la vie privée. La force avoit élevé l'édifice de la grandeur de Clovis, la Religion l'avoit consacré; la force dépouilla ses Descendans, & l'abus des principes religieux préconisa l'Usurpateur qui les dépouilloit. C'est ainsi que le plus souvent les Rois, ainsi que les Empires, décrivent & ferment leur cercle.

Observons, avec un très-ancien Ecrivain (*), qu'ici Pépin *est le premier qui devient Roi des François, autrement que par le droit de sa naissance.* Tout, dans cette première Race, avoit annoncé l'hérédité. Des Rois enfans, toujours préférés aux plus vaillans Capitaines; l'Interregne de Charles Martel, qui finit par le rappel des fils de Thierri; la pratique constante des Rois, qui succédèrent ensuite, sans Interregne comme sans délibération; enfin, comme nous le verrons, les remords de Pépin lui-même, qui ne purent être calmés que par l'absolution de deux Papes. Le malheur des deux Childéric, à des époques où s'étoient obscurcis tous les principes, ne prouvent aucune innovation dans cette loi d'hérédité.

On voit assez, dans la complicité du Pape Zacharie, jusqu'où l'abus de la Religion servit la politique. Depuis longtems, les Pontifes de Rome essayoient une domination nouvelle, différente de celle que leur avoit donnée sur les peuples leur institution primitive. Retirés en Grèce, les Empereurs avoient abandonné l'Italie à sa propre défense. Environnée de Barbares, qui cherchoient à la démembrer & à

(*) Théophane.

l'asservir

l'asservir, cette Province de l'Empire demandoit aux Papes un appui, qu'elle ne pouvoit trouver que dans la dignité éminente de leur siége, & dans le poids de leurs vertus.

De cet hommage volontaire des Peuples, de cette protection des Evêques de Rome, signalée par mille bienfaits répandus sur les malheureux ; enfin de l'éclat des plus grandes vertus, s'ébauchoit dans Rome une nouvelle puissance, qui devoit un jour balancer les destins des plus grands Potentats, participer aux révolutions de tous les Etats Catholiques, survivre à la destruction d'une partie des Empires, marcher à l'égal des Princes de la terre, enchaîner quelquefois l'obéissance des peuples, faire, défaire les Monarques, & donner des secousses aux Trônes les plus affermis ; puissance qui devint quelquefois odieuse, souvent redoutable ; mais qui toujours racheta ses excès par beaucoup de personnages dont les vertus éminentes effacèrent le scandale de quelques Pontifes, que la Religion désavoue ; puissance que n'ont point affoiblie des abus étrangers à ses principes ; & qui, après plus de dix-sept siècles, doit conserver encore son ascendant sur les hommes, parce qu'à mesure qu'une raison plus épurée en a reconnu les bornes & l'exercice légitime, elle n'en a rendu que plus respectables son origine, ses fondemens & ses bienfaits.

C'est la marche d'un Fleuve majestueux, humble dans son premier cours, portant alors le bonheur & la fécondité dans les Campagnes ; mais qui, prenant ensuite de nouvelles forces, cherche à se frayer de tous côtés un passage, ternit ses eaux, par tout ce qu'il amasse dans sa course, menace & détruit même les possessions qu'il devoit fertiliser ; jusqu'à ce que rendu à sa pente, resserré par une intelligence habile dans le lit qu'il ne devoit point quitter, il reprenne son rang parmi les beaux ouvrages de la Nature, comme l'ornement & la richesse du sol qu'il arrose.

C'eſt donc dans la révolution, qui plaça Pépin ſur le Trône de ſon Maître, que ſe voit la ſource du crédit temporel & des grandes richeſſes de l'Egliſe de Rome. Zacharie parut en être regardé comme un des principaux Fondateurs. La politique l'avoit interrogé ſous le maſque de la Religion ; & ce fut ſous le voile ſacré de la Religion que répondit la politique, pour conſommer le fanatiſme d'un peuple égaré, & l'attentat d'un adroit uſurpateur.

Huit ſiècles après cette époque, Boſſuet, à qui il étoit donné de voir tout en grand, enviſageoit cette puiſſance du ſiége de Rome comme avantageuſe à la Religion, dont elle rend le Chef indépendant des Souverains du monde, & dégagé de tout intérêt politique dans le bien qu'il peut faire. Mais toujours on regrettera que le premier Miniſtre de la Religion la plus pure & la plus ſage dans ſes principes, ait pris les accroiſſemens de ſa grandeur dans le renverſement des maximes ſacrées, qui conſacrent toute autorité légitime ; & l'on devra craindre, pour les Deſcendans de Pépin, la confuſion de ces deux pouvoirs, qui ne devoient réſider ſur la même tête, que pour opérer plus librement le bien de la Religion. Dans l'étonnement que nous cauſe l'oubli des principes auquel ſe laiſſa entraîner, ſous Pépin, le peuple le plus idolâtre de ſes Maîtres, rappellons-nous que le ſiècle de cette révolution fut celui des enchantemens, des maléfices & des ſortilèges ; & où l'on cróyoit que les Démons avoient une miſſion ſpéciale pour diſpoſer des évènemens. Quels principes ſtables pouvoit avoir un pareil peuple ?

La politique de Pépin avoit meſuré le génie de ſon peuple. Un pieux Miſſionnaire Anglois, que ſes vertus avoient élevé au Siége Archiépiſcopal de Mayence, Winfred, qui avoit pris le nom de Boniface, Négociateur auſſi habile que vertueux Prélat, s'étoit concilié à-la-fois & la vénération des

peuples, & la confiance des Pontifes de Rome, qui l'établirent comme leur Vice-Gérent sur toutes les Eglises de l'Allemagne & de la France, sans que les Evêques s'apperçussent ou semblassent se douter des atteintes que ce nouveau caractère de Légat pouvoit porter à leurs prérogatives. Un homme de la trempe & de la réputation de Boniface, étoit trop puissant sur l'opinion, pour n'être pas un instrument essentiel à la politique de Pépin.

» Une cérémonie religieuse étoit nécessaire, pour qu'aux » yeux des peuples le nouveau Roi parut recevoir de la Reli- » gion le sceau de sa puissance. Le Prince & Boniface se con- » certèrent pour donner à son inauguration toute la pompe » qui pouvoit frapper l'imagination, & le caractère religieux, » qui devoit consacrer l'obéissance des François. Une Assem- » blée générale avoit été convoquée à Soissons ; Pépin, sur » le Pavois, y avoit reçu la Couronne & l'hommage ordi- » naire des Grands de la Nation. Une autre cérémonie, » inusitée au moins depuis Clovis, remplaça pour toujours » ce couronnement, transmis à nos premiers Rois par les » Germains. Elle se célébra cette fois dans la Cathédrale de » Soissons, où Boniface, selon l'ordre qu'il en avoit reçu de » Zacharie, employa l'huile sainte, pour sacrer le nouveau » Monarque, en présence de sa Cour & des Seigneurs du » Royaume. La Reine Berthe, sa femme, y reçut aussi l'onc- » tion du Pontife : nouveauté qu'avoit imaginée Pépin, pour » rendre, par cette double cérémonie, ses enfans plus inté- » ressans pour les François ».

Les applaudissemens du peuple annoncèrent à Pépin & à Boniface tout le succès de leur politique. Chacun d'eux alloit à son but. Pépin sembloit, ainsi que Saül, recevoir sa mission de Dieu ; & le Pontife se voyoit avec satisfaction aux droits de Samuel. Cette auguste cérémonie s'est conservée depuis

dans la Nation, non pour ajouter au pouvoir & à la majesté du Monarque, mais pour attirer la protection du Ciel sur son Gouvernement. Ce ne fut qu'à l'égard de Pépin, que le sacre eut un caractère d'investiture. Encore verrons-nous qu'il n'eut pas la vertu de calmer ses remords.

Pépin-le-Bref.

PÉPIN tue un Lion & un Taureau, en présence des Seigneurs de sa Cour. (Année 752.)

COURONNÉ par sa Nation, Pépin ne tarde pas à s'appercevoir de l'importance que lui donnoit au loin l'éclat de son nom & de ses exploits. Il étoit à Compiegne, quand il vît arriver les Ambassadeurs de l'Empereur d'Orient, qui, parmi les riches présens qu'ils lui remirent de sa part, lui offrirent un Orgue, le premier qu'on ait vu en France, machine composée alors de soufflets & de grands tuyaux d'airain, qui tantôt imitoient le bruit du tonnerre, & tantôt exprimoient la douce mélodie de la flûte. Pépin en fit don à l'Eglise de Saint-Corneille de Compiegne. La première fois qu'on le toucha, disent les Historiens du tems, une femme fut ravie en une extase, qui ne se termina que par la mort. Pépin, Prince Catholique, ne put attribuer qu'à son crédit imposant dans l'Europe, & au besoin qu'on avoit de son alliance, un hommage aussi solemnel de la part d'un Empereur, ennemi juré du siége de Rome, dont le Prince François étoit le plus ferme soutien.

Pépin, au comble de la prospérité, ne se livre point au repos. Le soin de l'Etat est une dette qu'il croit devoir acquitter en personne; & chaque époque de son Règne, soit dans l'intérieur de son administration, soit dans sa marche

II.



PEPIN TUE UN LION ET UN TAUREAU.
en présence des Seigneurs de sa Cour.
en 752

Dessiné par le Jeune. TOM. II. *Gravé par David.*

guerrière, sembla destiné à faire oublier le vice de son usurpation (1).

Pépin apprend que les Saxons & les Bavarois se sont ligués ; pour se soustraire à sa domination, toujours prêts à secouer le joug, si-tôt qu'ils ne sentoient plus la main qui le leur avoit donné. Pépin marche au-devant d'eux ; il retrouve les mêmes hommes qu'il avoit déjà battus. Mais quel avantage n'ajoutent pas à ses forces la couronne qu'il vient de recevoir, & la gloire qui l'environne ? A son arrivée, grand nombre de Saxons abandonnent leur Camp, & viennent implorer la clémence du Roi, qui ne met d'autre condition au pardon qu'il leur accorde, qu'un tribut annuel de trois cens chevaux de guerre. Ainsi abandonné des Saxons, Tassilon, Duc de Bavière, mari d'une Nièce de Pépin, n'a de ressources que dans l'humanité & la tendresse de son Oncle, qui reçoit son repentir & son hommage, en lui rendant son Duché & ses Provinces, qu'il avoit perdus par le droit des armes. Il n'en coûta pas plus à Pépin pour soumettre les Bretons, dont les mouvemens furent appaisés presqu'aussitôt, avec la faction qui les avoit fait naître.

Mais Pépin va nous offrir, en Italie, un tableau du plus grand intérêt pour tout observateur, qui ne voit point les effets, sans chercher à en pénétrer les causes. C'est-là que l'appelle, contre les Lombards, un Pontife, trompé dans sa politique, dont il risque d'être la victime. L'Italie, cet an-

(1) Par quel destin faut-il, par quelle étrange loi,
Qu'à tous ceux qui sont nés pour porter la Couronne,
Ce soit l'usurpateur qui donne
L'exemple des vertus que doit avoir un Roi ?

Ces Vers conviennent mieux à Pépin, qu'à l'épitaphe de l'hypocrite Cromwel, qu'ils terminent.

cien Royaume des Goths, étoit devenu une Province de l'Empire, gouvernée mollement par des Exarques, qui n'oppoſoient aux Princes voiſins qu'une foible réſiſtance. Déjà les Papes enrichis par les Empereurs & par la charité des fidèles, avoient beſoin pour leurs Domaines d'une protection, qu'ils attendoient en vain de l'Orient; déjà, travaillant au crédit de leur place, qu'ils ne ſéparoient point de celui de la Religion, ils penſoient à ſe former dans Rome une domination temporelle, pour ſe rendre encore plus utiles aux peuples, dont ils étoient les pères, dans l'ordre du ſalut. Ils étoient hommes, & il ſembloit difficile que, dans un pareil plan, l'ambition n'eut pas auſſi ſon rôle. Leurs voiſins, les Lombards, non moins jalonx de s'aggrandir, leur parurent un inſtrument propre à leur deſſein.

L'Evêque de Rome les appelle, & les encourage à ſe ſaiſir, dans l'Exarcat de Ravenne, & dans les pays d'alentour, d'une proie que les Empereurs d'Orient n'étoient guères en état de leur diſputer. Alors règnoit ſur les Lombards Aſtolphe, Prince digne par l'élévation de ſon génie, par ſa valeur & ſes talens militaires, de ſe meſurer avec les grandes entrepriſes. Nul Prince ne parut aux Papes plus capable de les affranchir de la domination des Empereurs. Ces Pontifes lui facilitèrent donc la conquête de l'Italie, & bientôt Aſtolphe parut dans Ravenne, d'où il chaſſa les Officiers de l'Empire, & de-là, donna des loix à tout l'Exarcat. Mais un Prince de ce caractère n'étoit pas homme à s'oublier, dans une ſi belle occaſion de s'aggrandir, ni à ſe regarder comme le ſimple Champion des Papes. Rome étoit trop à ſa bienſéance, pour qu'il négligeât de s'en emparer. Eh! que devenoit alors la politique des Evêques de Rome, qui ne ſe ſeroient affranchis d'une domination éloignée, que pour recevoir un joug, dont chaque jour ils euſſent reſſenti le poids?

Zacharie n'eut que le tems d'appercevoir son erreur. Un Etienne, qui lui succéda, ne siégea que trois jours. Mais Etienne II, qui vît se développer les projets d'Astolphe, dans les ravages que fit ce Prince, aux environs de Rome, dans le tribut d'un sol d'or par tête, qu'il imposa sur les Romains, enfin dans le siége de la Ville, se replia vers la Cour de Constantinople, se rejettant dans les bras de son protecteur naturel. Trop occupé contre les Bulgares, Constantin n'accorda aux Papes qu'une médiation infructueuse auprès d'Astolphe; & le Pontife, aux abois, prit le parti de venir en France implorer les secours du nouveau Roi.

Le François étoit déjà ce peuple sensible & hospitalier, qui depuis s'est si souvent montré l'asyle de l'infortune. Le Pape Etienne est malheureux & persécuté par Astolphe; il est le père commun des Chrétiens, & le premier Pape, qui ait paru dans ce Royaume. Il intéresse le Prince & les Grands par des présens magnifiques, il les flatte par sa confiance..... Quel Prince ne réussiroit pas encore auprès de nous, avec de pareils titres? Astolphe, qui avoit pénétré toutes les suites d'un pareil voyage, avoit employé tous les moyens de le rompre; mais Etienne hâta sa marche, & se crut heureux, si-tôt qu'il eut passé les Alpes. Il trouva le Roi lui-même à une lieue de Pont-Yon, qui, après s'être prosterné à ses pieds, avec toute sa Cour, continua la route à ses côtés, comme lui servant d'Ecuyer. Cette marche, jusqu'à la Ville, eut toute la pompe d'une cérémonie religieuse. Ainsi, chez nos Princes, dit Valère Maxime (1), la Majesté Royale ne crut point se dégrader par un respect public pour les objets & les Ministres de la Religion.

---

(1) Val. Max. Lib. I. Cap. I.

Paroiſſant le lendemain dans la Salle d'Audience, Etienne ſe montra ſous le cilice, proſterné à ſon tour devant Pépin. Il réclama ſa protection, au nom de Dieu & des ſaints Apôtres, contre les déprédations du Roi des Lombards. Pépin voulut qu'enſuite on conduisît le Pape à Saint-Denis, & qu'on l'y reçut avec tous les égards dûs au Chef de la Religion. En même-tems, il dépêche des Ambaſſadeurs au Prince Lombard, pour l'engager à ſatisfaire promptement le Saint-Père. Négociation vaine: Pépin ſentit qu'il ne réduiroit ce Monarque que les armes à la main.

Childéric vivoit encore dans ſa retraite, & Pépin, dont la droiture combattoit les élans de l'ambition, & troubloit la proſpérité, n'étoit point encore raſſuré par la complaiſance & les bénédictions de Zacharie; il déſira que le Pape Etienne mit, par un nouveau ſacre, le ſceau à ſa puiſſance. Il choisît l'Egliſe de Saint-Denis; là, en préſence de toute ſa Cour, Pépin fut ſacré de nouveau; & cette cérémonie enchérît ſur la précédente, en ce que ſa femme Berthe & ſes deux fils y reçurent l'onction ſainte. Ce fut à la ſuite de cette auguſte fonction, que le Pape déployant toute l'autorité de ſon miniſtère, non-ſeulement calma les trop juſtes inquiétudes du Monarque, par un pardon ſolemnel, mais prononça l'anathême le plus foudroyant contre les Seigneurs qui ôſeroient entreprendre de faire paſſer, dans une autre Race, le ſceptre des François. L'Aſſemblée y applaudit, & ſans doute ſe crut plus liée par cette menace, qu'elle ne l'avoit été par tant de ſermens de fidélité réitérés pendant plus de deux ſiècles aux Deſcendans de Clovis.

Pépin ne ſe montre point ingrat: la guerre de Lombardie
Année 755. eſt réſolue dans le Parlement de Crécy-ſur-Oyſe, & le Monarque marche en Italie, avec des forces capables de déconcerter tous les artifices d'Aſtolphe, ou de fixer ſon irréſolution.

Il

Il ouvre la Campagne au printems, & arrive devant Pavie, avec Etienne, qui doit seul recueillir le fruit de ses victoires. Pavie n'étoit point encore assiégée; & déjà le Monarque avoit disposé en faveur du Pontife des dépouilles d'Astolphe. Un acte, signé de Pépin & de ses enfans, consenti par les Seigneurs de la Nation, donnoit à l'Eglise de Saint-Pierre tout l'Exarcat de Ravenne, composé de douze Villes, & toutes celles de la Pentapole, sous la souveraineté de la Couronne de France. Une donation, si magnifique, avoit besoin d'être ratifiée par le Prince Lombard; Pépin le lui demande militairement, en assiégeant Pavie. Effrayé de cet assaut, Astolphe s'empresse de conjurer l'orage, permet au Monarque François de mettre le Pontife en possession des Provinces qu'il avoit conquises sur l'Empereur, & donne à Pépin quarante Seigneurs pour otages de sa promesse.

Mais Pépin n'a pas plutôt passé les Alpes, que le Roi Lombard multiplie les prétextes, pour éluder ses engagemens. Devenu plus confiant dans ses forces, il ravage le territoire de Rome, & investit cette Capitale. Entreprise bien téméraire, tant qu'il restoit à Pépin un souffle de vie. Etienne, dans sa detresse, invoque de nouveau le Monarque, par deux lettres, qui parurent avoir été mouillées de ses larmes, & dont une étoit au nom du Prince des Apôtres. Le Prince arrive à son secours, fait lever le blocus de Rome, & renferme Astolphe dans Pavie. Deux fois vaincu, & chassé de son Camp, le Lombard est trop heureux de racheter, par douze mille sols d'or, sa liberté & sa vie. Une chûte de cheval débarrassa l'Eglise de Rome de cet ennemi infatigable de ses Pontifes.

Elle est donc l'ouvrage de nos Rois, cette donation, que trois siècles après un Pape (1), qui vouloit s'affranchir de la

(1) Léon IX.

reconnoissance envers les François, fit remonter au grand Constantin, à l'ombre du nom de Constantin Copronyme, sous l'empire duquel Pépin enleva ces Provinces à Astolphe. A ce moment commença la souveraineté temporelle des Papes, consacrée en quelque sorte par le vœu des François, épris alors plus que jamais de leur nouveau Maître, passionnés pour ses goûts, & sous l'impression de cette vénération profonde, qu'avoient inspirée les vertus éminentes des Chefs de la Religion ; vertus qui perdirent beaucoup de leur éclat, à ce moment où les richesses du saint Siége, devenues le salaire de l'injuste complaisance des Papes, compromirent le nom vénérable du Prince des Apôtres, à qui l'on osoit les offrir.

A cela près, la grandeur de Pépin est à son comble : Prince absolu par l'art des ménagemens envers les Seigneurs du Royaume, prudent & intrépide, législateur & grand guerrier, chéri & respecté des peuples. Jamais plus de gloire ne pouvoit couvrir une usurpation. Cependant sa petite taille parut prêter quelquefois à la plaisanterie des Courtisans ; & Pépin n'eut garde de leur laisser en cela même un avantage.

« Le combat des Lions & des Taureaux étoit dès lors un « amusement de la Nation. Le Roi profita d'un de ces spec» tacles. Il y assistoit sur un échafaud, entouré des Seigneurs » de sa Cour. Au moment où le Lion alloit étrangler son » adversaire : *Eh bien*, leur dit-il, *qui de vous fera lâcher prise* » *à ce Lion?* On ne lui répond que par un morne silence & » par une impression générale de terreur. *Ce sera donc moi*, » reprend-il, *qui les séparerai à votre refus*. Il saute à l'instant, » le sabre à la main, sur le Lion, lui coupe la gorge, & » de-là vient abattre la tête du Taureau. *David*, leur dit-il » alors, avec un sang-froid plein de fierté, *mesuroit-il ses* » *exploits à sa taille* ? Une acclamation générale lui répéta » le vœu & l'hommage de la Nation. »



CHARLEMAGNE.

IBNALARABI & d'autres Chefs des Sarrasins, donnent des otages à Charlemagne, pour gage de leur fidélité. (Année 778.)

PÉPIN ne se dément pas, dans sa glorieuse carrière. Partout il se montre digne de commander aux hommes; & si le vice de son élévation peut s'effacer par les vertus civiles, par le travail le plus actif & par l'héroïsme militaire, le François n'a rien à désirer dans son Roi. Intéressé par reconnoissance & pour le bien du Gouvernement, à rassembler sous ses yeux une Nation idolâtre de son Maître, Pépin la convoque à Compiegne. Ce n'est point ici un simple Concile, quoique cette Assemblée en ait retenu le nom. Les Evêques y parurent; mais les Grands de la Nation y furent egalement

appellés ; & ces Etats mixtes, où l'on admit les Légats du Pape Paul, qui remplaçoit Etienne, se signalèrent par de sages Règlemens sur le mariage & sur les droits des Seigneurs. La Cavalerie, introduite en plus grand nombre dans nos armées, fit choisir le mois de Mai, pour l'époque de ces Assemblées, afin d'éviter la disette des fourages.

Rien n'égale l'activité de Pépin : une acquisition de la plus grande importance couronne ses exploits ; c'est celle d'Aquitaine. Grippon n'étoit plus, & le Duc Vaifre l'avoit remplacé. On ne conçoit pas la témérité de celui-ci, en le voyant provoquer avec tant d'audace un adversaire aussi puissant que Pépin. Ce Duc n'a ni troupes, ni argent ; & sa ressource, à chaque escarmouche, est de gravir sur ses rochers. Assez mal conseillé pour descendre en plaine, il est aussitôt défait par l'armée Françoise. Fugitif désormais, ne sachant où cacher son dépit, il est tué par une poignée de soldats qu'il conduisoit avec lui, lassés sans doute de partager ses infortunes & sa honte. L'Aquitaine entre alors toute entière sous la domination de Pépin, qui la réunit à la Couronne.

Une mort prématurée vient trancher le cours d'une si belle vie. Pépin meurt, âgé de cinquante-quatre ans, lorsqu'une plus longue carrière sembloit promettre à ses peuples de nouveaux fruits de sagesse, & à l'Etat de nouvelles conquêtes. On l'enterre à Saint-Denis, la face contre terre, attitude pénitente, qu'il avoit choisie en expiation de l'injure qu'il avoit faite au sang de ses Maîtres : point d'aurre Inscription sur sa tombe, que. *Pépin. Roi, père de Chrrlemagne.* Mais on doit la croire postérieure au Règne de son fils, dont les grandes qualités naissantes ne pouvoient encore ni balancer la gloire du père, ni calmer les regrets du peuple. En effet, un deuil profond s'empara de tous les Ordres du Royaume ; on pleura dans ce Prince le *Père de la Patrie*, le *défenseur de la Religion*, & le *restaurateur de l'Etat*.

III.



IBNALARABI DONNE DES OTAGES.
au Roi Charles I.
en 778.

Dessiné par le Jeune. **TOM. II.** *Gravé par David.*

Pépin avoit mérité tous ces titres, & fait oublier celui d'usurpateur. Comme un de ces puissans génies que la Nature fait éclore pour le salut des Empires, Pépin, sur le Trône, parut être à sa place. Il eut avec Philippe de Macédoine de grands traits de ressemblance. Comme ce Prince, on le vît par-tout où il pouvoit acquérir de la gloire, signaler sa valeur, & faire respecter ses armes. La Saxe, la Bavière, l'Italie, l'Aquitaine, attestent ses exploits rapides & brillans. Des Princes chassés de leurs Etats, annoncent sa puissance. Ainsi, la victoire avoit suivi Philippe chez les Athéniens, dans la Thessalie & l'Illyrie : tantôt aux prises avec les Phocéens, & tantôt culbutant de son Trône le Roi d'Epire. Philippe préludoit au fameux Règne d'Alexandre ; Pépin annonça la belle carrière de Charlemagne.

Charles I étoit dans sa vingt-cinquième année, lorsqu'il partagea l'Empire François avec son frère Carloman. Le titre de *Grand*, qu'aujourd'hui l'on ne sépare point de son nom, ne lui fut point donné pendant sa vie ; & Charles le Chauve, qui l'obtint de son vivant, le perdit dans la postérité. Il n'est pas le seul de nos Princes qu'elle ait réduit à sa juste valeur. Ici notre histoire commence à marcher avec assurance ; & l'on voit que si Charles donna, par ses Exploits héroïques, une belle matière à nos Annales, son zèle & son goût pour les sciences firent éclorre des Ecrivains dignes de les transmettre à l'admiration de ses Descendans. Pépin avoit laissé à ses deux enfans de vastes Domaines dans la Neustrie, la Bourgogne & l'Austrasie ; il avoit fait les lots ; mais les deux Princes se crurent autorisés à changer ses dispositions. Charles prit la Neustrie & la Bourgogne ; Carloman eut l'Austrasie. Deux ans les virent règner ensemble ; mais toujours prêts à se combattre.

Inégalement partagés de la Nature, la jalousie les mit aux prises l'un avec l'autre. Charles, annonçant de bonne heure les grandes qualités, qui devoient faire la gloire de son Règne,

offusquoit l'esprit inquiet & brouillon de Carloman, qui, dans l'Aquitaine, alla faire quitter le froc à l'ancien Duc de cette Province, pour l'opposer à Charles. Celui-ci eut bientôt dissipé cette misérable confédération ; une nouvelle Forteresse, qu'il éleva sous le nom de Franciac, aujourd'hui Fronsac, sur la Dordogne, soutenue d'une Garnison nombreuse, maintint le repos & la fidélité de ces peuples. Après un pareil début, on peut croire que Charles & Carloman eussent renouvellé les funestes rivalités d'Etéocle & de Polinice, si la mort, enlevant le Roi d'Austrasie, n'eut rendu Charles Souverain de toute la Monarchie Françoise, par la réunion de cet Etat, dont les Peuples vinrent lui présenter la Couronne.

Ce fut en vain que la veuve de Carloman voulut intéresser de grands personnages aux droits de ses deux fils, Pépin & Siagre; elle échoua auprès du Duc de Bavière; & nous verrons qu'elle ne trouva pas une ressource plus heureuse dans Didier, Roi des Lombards. Ce Prince, l'un des plus puissans de l'Europe, avec un génie entreprenant & de la bravoure, pût croire qu'il étoit destiné à venger la Lombardie des humiliations qu'elle avoit reçues de Pépin. Point de Prince, il est vrai, qui offrit alors un Antagoniste plus digne de Charlemagne. Mais Didier commit plus d'une faute, que ce Prince lui fit expier chèrement. Il veut s'attacher le Monarque François par une alliance; mais sa fille, qu'il lui donne, est une Princesse valétudinaire, qui ne peut faire le bonheur d'un jeune Prince.

Devenu beau père de Charles, il rend sa Cour l'asyle de tous les ennemis de son Gendre; il s'annonce pour protéger le Duc d'Aquitaine, la veuve de Carloman & ses deux fils. Irrité de cette trahison, le Monarque François lui donne le tems de se reconnoître, tandis qu'il va combattre les Saxons. Cette première marche commence une guerre, qui doit durer trente-trois années. Ce Peuple, encore féroce, n'étoit lié que par le

butin : vrais Corsaires de terre, qui ne vivoient que de pillage, souvent ils avoient inquiété les Romains ; & leurs incursions fréquentes désoloient depuis long-tems les Frontières des François. Charles s'avance contre eux : ils lui présentent la bataille, il l'accepte, & les défait auprès de Paderborn, brûle leurs villages, rase leur Temple d'Irminsul, bâtit la Ville de Fribourg, reçoit leurs otages, ainsi que leurs serments, & bientôt vole en Italie.

Adrien y siégeoit sur la Chaire de Saint-Pierre. Didier voulut qu'il sacrât Rois d'Austrasie les fils de Carloman. La politique du Pape avoit déjà trop bien mesuré la grandeur future de Charlemagne, pour franchir un pas aussi délicat. Il rejetta loin cette proposition ; mais, prévoyant les suites fâcheuses de son refus, il appelle Charles au secours de Rome, que déjà ses villages en flammes avertissoient de la vengeance de Didier. La contenance de ce Prince ne tient pas contre les deux corps de troupes, à la tête desquelles le Roi de France passe les Alpes, & envelòppe presque toute la Lombardie ; il s'échappe de la vallée d'Aoste, & se renferme dans Pavie, tandis que son fils, Adalgise, se réfugie dans Vérone. Charlemagne laisse à son Oncle Bernard, soutenu d'une formidable Cavalerie, le soin d'assiéger Didier, pendant qu'il marche à Vérone. Mais Adalgise n'attend pas que le Prince François y déploye toute sa puissance, il s'enfuit vers Constantinople, laissant les fils & la veuve de Carloman au pouvoir du vainqueur, qui les renvoye en France.

Le Pape attendoit à Rome son libérateur. Charlemagne s'y rend, & trouve sur son passage le peuple, qui, dans l'ivresse de sa joie, lui décerne le plus éclatant triomphe. Adrien le salue comme le Sauveur de l'Italie, comme le protecteur de son Siége ; & le proclame Patrice, au nom du Peuple Romain. Cette dignité, que l'on faisoit revivre, pour l'en décorer, annonçoit que bientôt le Pontife & la Nation ne met-

troient aucune borne à leur reconnoiſſance. Mais Charles vouloit tenir de ſes conquêtes un titre plus réel. Le ſiége de Pavie duroit depuis ſix mois ; la préſence de Charles parut doubler les forces des aſſiégeans. Didier ſe rendit avec ſa femme & ſes enfans, que le Roi de France envoya priſonniers à Liége, ſans eſpérance de revoir leur Trône. Ainſi tomba, avec ſon Monarque, le Royaume des Lombards, après environ deux cens ſix ans d'exiſtence. Charles ſe faiſant couronner Roi d'Italie, en ajouta la Souveraineté à ſes Domaines, & rétablit le Saint-Père dans toutes les donations de Pépin.

Mais bientôt les Saxons révoltés le rappellent; battus par ce Prince, avec un grand carnage, ils implorent ſa clémence, aux offres de ſe rendre ſes eſclaves, à leur première infidélité. Charles va d'une Frontière à l'autre ; ſon nom a paſſé les Pyrénées, comme celui du Génie tutélaire de l'Europe. « Ligués contre le Calife d'Orient, les principaux Emirs d'Eſpagne s'étoient rendus ſouverains dans leurs Provinces, mais affranchis du Calife, ils alloient devenir la proie du plus puiſſant d'entre eux. Déjà dépouillés pour la plupart, ils arrivèrent à Paderborn, où Charles avoit aſſemblé les Saxons. Le Roi de Sarragoſſe, Ibnalarabi, étoit à leur tête. Charles, qui trouvoit autant de gloire à pacifier les Royaumes qu'à les conquérir, ne peut les voir à ſes pieds, ſans s'attendrir ſur leur ſort; il reçoit leurs promeſſes & leurs otages; & preſqu'auſſitôt, ſe montrant entre l'Ebre & les Pyrénées, il délivre ces Princes du joug des Sarraſins, & les replace ſur leur Trône ».

A voir Charlemagne parcourir, en Conquérant, & même en Apôtre, une grande partie de la terre, ne pourroit-on pas dire qu'il ne laiſſoit rien à faire à l'imagination de Guillaume Poſtel, qui, plus de ſept cens ans après, voyoit le Roi de France comme Monarque univerſel par ſes conquêtes & par la propagation de la Foi Catholique ?



CHARLEMAGNE.

TASSILLON est condamné par ses Sujets, devant Charlemagne, à Ingelheim. (Année 787.)

EN voyant une foule de Souverains se rendre tributaires de Charlemagne, tant de Provinces s'incorporer à la Monarchie Françoise, & cette admirable présence d'esprit que conservoit ce Prince, au milieu de ses conquêtes, on se rappelle Timothée, ce célèbre Général Athénien, que l'on représentoit comme endormi, tenant un filet où venoient se prendre toutes les Villes. Ces conquêtes étonnent moins, quand on a la mesure du caractère & du génie de Charlemagne.

Ce Prince apporte sur le Trône tout l'ascendant que peut ajouter un grand homme à l'empire du Monarque : un grand amour de l'ordre, un coup-d'œil sûr, des vues étendues & la plus grande activité dans les opérations du Gouvernement.

Quel éclat de pareils avantages ne reçoivent-ils point d'une bravoure intrépide, du talent de conduire une armée, & d'une politique profonde, quand le même homme se montre dans le gouvernement de ses Etats, dans l'intérieur de son Royaume, Législateur prévoyant, Maître ferme & juste, dispensateur prudent de ses graces & du bien de ses sujets; affable & bon, de cette bonté populaire & judicieuse, qui tempère l'impression d'une trop grande supériorité, observe les nuances & ne montre aux peuples que la source & le centre de leur bonheur?

C'est au moyen de tels ressorts que Charles se saisit du Gouvernement, avec autant de confiance que de vigueur. Au milieu de toutes les parties, tel que le premier des Astres, seul, il les frappe, il les vivifie de ses regards. L'homme de tous les momens, de toutes les entreprises & de tous les genres de succès, il fait tout & règle tout par lui-même; observateur attentif du génie de sa Nation, également occupé d'en corriger les viçes & d'en appliquer les ressources, il subjugue, par une longue chaîne d'exploits brillans, l'enthousiasme militaire des François; il enchaîne, par une foule d'opérations rapides, leur inquiète vivacité; il adoucit, par le goût des Lettres, un reste de férocité que n'avoit point encore dépouillée leur caractère. Tout lui sert à former, des Etats que lui avoit laissés son père, ainsi que des débris de l'Empire Romain & d'une grande partie de l'Allemagne, une Monarchie immense, qu'il gouverne avec autorité, avec gloire, parce que l'impression d'étonnement & d'admiration, qu'il a donnée à l'Europe, suffit au repos & à la gloire de son Règne. Voilà sans doute un Prince bien au-dessus de son siècle: les traits que nos tableaux vont en offrir justifieront cette idée.

Jalouse de la gloire de ce grand Prince, l'Espagne essaya de la flétrir, par l'échec que reçurent ses troupes, à la journée de

IV.



TASSILLON EST CONDAMNÉ PAR SES SUJETS
devant Charlemagne.
en 787.

Dessiné par le Jeune. Tom. II. *Gravé par David.*

Roncevaux. Charles avoit conduit, à l'expédition d'Espagne, l'élite de sa Noblesse. On y vît, pour la première fois, selon quelques Historiens, les douze premiers Pairs du Royaume, de sa création, & Rolland, son Neveu, Prince fameux dans son siècle, & dont l'imagination brillante de l'Arioste a embelli les exploits par ses féeries. Le Roi revenoit en France, après avoir rasé Pampelune jusqu'à ses fondemens, lorsqu'un gros de montagnards Gascons, postés, dit-on, dans un défilé des Pyrénées, par l'ingrat Emir de Sarragosse, se jettèrent sur l'arrière-garde de Charles, pillèrent ses bagages, & massacrèrent plusieurs Officiers François. Cet échec fut bientôt réparé par la soumission de cette Contrée, qui s'empressa de lui livrer ces brigands, & Gannelon, leur Chef, que Charles fit écarteler.

Suivons le Monarque en Allemagne, où l'appellent les troubles de la Bavière. Tassillon y règnoit: Gendre du dernier Roi des Lombards, mari d'une femme dont l'ame élevée, ne pouvoit voir la chûte de son père, sans aspirer à le venger; chaque jour, elle montroit Charles à Tassillon comme une victime qu'il ne pouvoit immoler trop-tôt à l'honneur de son beau-père, & au juste ressentiment d'une épouse chérie. Cette colère se réduisît à d'impuissans efforts. Averti des mouvemens de Tassillon, Charles s'avance en Bavière, & lui envoye proposer, ou la guerre, ou la soumission. La partie du Duc n'est point assez liée; il se voit obligé d'implorer la clémence du Monarque, qui ne lui pardonne, qu'en prenant le fils pour otage, avec plusienrs Seigneurs Bavarois. « Peu d'années » s'écoulent, & Tassillon, qui se ctoit oublié, trame secret- » tement une conjuration contre Charlemagne; mais, à quel- » que distance que soit ce grand Prince, il semble qu'il ne » puisse se faire un mouvement en Europe, dont la commo- » tion ne l'éveille & ne le mette en marche. Il arrive à

» Engelheim. Taſſillon, qui s'y voit mander avec la Nobleſſe
» des Etats voiſins, y paroît ſans défiance ; Charles le confond
» d'un regard & le fait arrêter. Déclaré coupable de félonie,
» le Duc eſt condamné à perdre la tête ; trop heureux de voir
» commuer ſon ſupplice dans une priſon perpétuelle. Ses en-
» fans ſont raſés & exclus à jamais du Trône ; & la Bavière
» n'eſt plus qu'une Province de la France. Perſonne ne mur-
» mure de l'arrêt ; tant les ſujets même de Taſſillon, que ce
» Prince voyoit parmi ſes Juges, ſe ſentirent révoltés des
» intrigues & de la perfidie de leur Maître ».

Tout humain que ſe montra Charles envers Taſſillon & quelques autres de ſes ennemis, on peut dire que ſes principes ſur les droits de la guerre furent d'une ſévérité, d'une cruauté même révoltante dans leurs effets. Si, comme les Rois d'Egypte, Charles, dans le tombeau, eut dû ſubir le jugement des hommes, quel compte terrible la Saxe n'auroit-elle pas eu à lui demander de tant de milliers de victimes, qu'il crut devoir immoler à ſon ambition outragée, autant qu'au zèle le plus aveugle pour la Religion. Qu'on regrette, en traçant le tableau de ſon Règne, qu'un Prince religieux & doué de grandes vertus, n'ait pu dépouiller ce reſte de férocité qu'il tenoit des anciens Francs ?

Sa colère prit une nouvelle force, quand une quatrième révolte lui donna à combattre, dans Vitikind, un Prince qu'il avoit déjà vu ſous les armes, mais qui, cette fois, ſe préſenta à la tête des Saxons avec cette audace que lui inſpiroit le nom de *Grand*, que lui avoient donné ſes ſoldats, & avec toute la confiance d'un Prince révéré de ſes peuples. Charles étoit encore au ſein de la France, lorſque, depuis Coblents juſqu'à Cologne, les Saxons mettoient tout à feu & à ſang. Les Egliſes pillées, les Monaſtères livrés aux flammes, les femmes, les filles, victimes de leur brutalité, atteſtoient par tout leurs.

fureurs. Charles ne peut encore s'y rendre ; mais un détachement formidable de François & d'Allemands, qu'il fait avancer promptement dans la Hesse, enveloppe les soldats de Vitikind, & les passe tous au fil de l'épée.

Charlemagne y marche en personne, au commencement de l'année. On croiroit qu'il ne doit plus y trouver de soldats; mais le sang, dont ses Généraux avoient abreuvé la terre, sembloit reproduire des hommes avec cette fécondité que prête la Fable aux dents du Dragon. Cependant, aux approches du Monarque François, leur hardiesse les abandonne; mais déjà ce Prince a fait couler leur sang sur les bords de la Lippe. Ce qui reste de cette armée vient se jetter dans ses bras, & y renouvelle des sermens aussi peu durables que les vœux du matelot dans la tempête.

On ne s'attend point à trouver ici le tableau de trente années de guerre, que le Monarque eut à soutenir contre les Saxons, & dont une des plus mémorables batailles se termina par le baptême & la soumission de Vitikind, que Charles réussit à s'attacher pour toujours. Admirateur forcé de la bravoure intrépide & des talens militaires du Prince Saxon, le Monarque sentit qu'il étoit de sa politique de s'en faire un allié, un ami, plutôt que de risquer si souvent sa gloire contre un pareil rival. Ce trait de prudence honore le vainqueur, que, peu de tems avant, une scène barbare avoit rendu odieux.

Plein de ressentiment de l'échec que ses troupes avoient éprouvé sur le Véser, il avoit voulu faire porter aux Saxons tout le poids de sa vengeance. Vitikind n'étoit pas cette fois à leur tête. Révoltés par habitude, ils imaginoient qu'ayant une fois battu les troupes de Charlemagne, ils maintiendroient sans peine cette supériorité d'un moment. Ce délire s'évanouit bientôt en la présence du Monarque; tremblans de frayeur, ils viennent, pêle-mêle, tomber à ses genoux, & y désavouer

leur rébellion. Le Roi veut bien les croire, mais, pour cette fois, il met leur pardon à un haut prix. Il exige qu'on amène devant lui les révoltés ; on en rassemble quatre mille cinq cens, & Charles leur fait à tous couper la tête, à Terdi, sur les bords de l'Alre. Quelque féroce que soit cette exécution, on pourroit, à la suite de plusieurs traits de clémence, ne la voir que comme une explosion passagère de son ressentiment, si presque toute sa conduite envers ces peuples n'offroit pas une politique sanguinaire.

En effet, point d'inquisition moderne plus terrible que ce Tribunal de sang, que Charlemagne établit chez les Saxons, pour y donner des disciples au Christianisme ; jusque là qu'on y punissoit de mort quiconque violoit la loi du Carême. Les armes avoient ébauché la conversion de ces peuples, le Roi crut devoir la maintenir par des actes d'une volonté absolue, & par une police militaire. Les préceptes de l'Eglise, érigés en loix d'Etat, firent d'abord beaucoup d'hypocrites. Peu-à-peu, cette dureté, peut-être alors la seule manière de civiliser ces peuples féroces, parut si raisonnable aux Saxons, que, deux siècles après, à l'avènement de Conrad II, ils lui demandèrent la confirmation de ces loix.

De-là, cette Cour Wéhémique, dont il subsiste encore une ombre chez les Allemands, & qui, du tems de Charlemagne, faisoit trembler les peuples & les Princes eux-mêmes, par l'inspection la plus perfide, par la clandestinité des procédures, par l'horreur que devoit inspirer un Tribunal, où les Magistrats étoient à-la-fois Juges & bourreaux ; Tribunal que Maximilien I eut la force de détruire. Ce qui nous révolte aujourd'hui, n'étonnoit pas même alors ; dans cette première ébauche de notre civilisation, le zèle religieux, l'ambition & la vengeance se partageoient les exploits des Héros.

GUY, Comte des Marches, ayant soumis entièrement la Bretagne, apporte à CHARLEMAGNE *tous les Ecussons des Seigneurs qui s'étoient rendus ses sujets. (Année* 799.)

DEUX Puissances infiniment respectables, que plus d'une fois on voit aux prises, dans notre Histoire, se prêtèrent un mutuel appui, dans le Règne de Charlemagne : le Trône & le Saint-Siége. La politique, qui les unit, fut la source de leur grandeur. On se tromperoit en attribuant à la superstition ou à la Religion même tous les dons signalés que firent à l'Eglise Pépin & Charlemagne. On se rappelle les bénéfices par lesquels leurs Prédécesseurs s'attachèrent les Seigneurs de la Nation, pour les intéresser à leur usurpation, ou à leur gloire. La prudence amena, peu à peu, les Rois à préférer le Clergé dans leur bienfaisance. Ils attendirent des principes monarchiques de la Religion Catholique & de ses Ministres une loyauté, une fidélité qu'ils ne trouvoient pas toujours dans une Noblesse, qui ne respiroit souvent que meurtres & brigandages ; ils s'en promirent, avec quelque raison, un ascendant plus efficace sur des vassaux séditieux & turbulens ; & pensèrent qu'il leur seroit aussi facile qu'avantageux d'appeller les foudres de l'Eglise à l'appui de leurs bataillons.

Maître d'une partie de l'Italie, Charlemagne n'étoit pas tellement rassuré sur cette conquête, qu'il ne lui restât quelques allarmes, après la destruction des Lombards. La frayeur, parmi des voisins remuans, se repercute toujours sur celui qui l'inspire ; Charles ne devoit voir ses voisins en Italie que comme

des flots mutinés, qui toujours chercheroient à rompre leur digue ; il voulut donc qu'en son absence, ces Princes trouvassent une force réprimante dans les richesses, dans la grande consistance & l'autorité spirituelle des Papes ; & les sentimens religieux se combinant avec la politique, firent adopter, à plusieurs Princes de l'Europe, le parti qu'avoit pris Charlemagne. Observons que c'est toujours au Prince des Apôtres que ce Prince fait ses dons ; & que c'est à ce nom vénérable que le Pontife les reçoit.

A ce titre sacré, quelle révolution ne devoit pas produire dans le Siége de Rome la Religion Chrétienne, à mesure qu'elle étendoit & affermissoit son crédit ? Trop humbles & trop vertueux pour appercevoir les progrès de leurs Successeurs dans l'avenir, les Papes n'envisageoient alors que la gloire de la Religion ; mais les libéralités des Princes & des particuliers devenant en quelque sorte la pierre de touche du Christianisme, ce genre paisible de conquêtes devoit, avec le tems, donner à la Capitale du monde Chrétien, tout ce que Rome ancienne avoit obtenu dans les trois parties du monde politique, par la terreur de ses armes. Ce plan, d'abord peu sensible aux yeux des peuples, se dessinoit naturellement, à mesure que les Evêques de Rome étendoient leurs Domaines. Rien n'étoit plus favorable aux progrès de leur domination, que ce choix de Pontifes, qui se faisoit avec maturité, & qui, successivement, présentoit au peuple Romain & à l'Europe des hommes supérieurs aux différens Princes qu'élevoit le hasard de la naissance.

A la faveur de cette suite imposante d'Evêques, qui, par leur science & leurs vertus, affermissoient, dans l'esprit des peuples, la vénération pour cette Métropole de l'Occident, & soutenoient sa gloire, il eut été comme impossible que les Papes ne parvinssent point à la Monarchie presqu'universelle,

s'ils

V.



GUY COMTE DES MARCHES APPORTE À CHARLEMAGNE
tous les écussons des Seigneurs Bretons
en 799.

Dessiné par le Jeune. *Gravé par David.*

TOM. II.

s'ils n'eussent fait la faute politique de se donner un César; & si, après l'avoir en quelque sorte créée, ils n'eussent pas voulu attaquer leur Idole.

Cependant les Empereurs Grecs conservoient encore dans Rome une ombre de domination; la révolution qui devoit entièrement la faire disparoître, se mûrissoit par la politique de Charlemagne, par sa piété & par ses grands exploits. Que de nos jours, où les idées de la Religion sont plus épurées, où le véritable esprit en est mieux connu, à proportion, ce semble, qu'elle perd de son influence sur les mœurs, nous voyions une sorte de piété superstitieuse dans les contradictions que nous offre la conduite de Charlemagne, c'est prendre le change sur le caractère & la foi de ce Prince. Ces inconséquences, qu'on ne peut se dissimuler, cet alliage de fondations charitables & de cruautés révoltantes, de la multiplicité des femmes & des plus pieux réglemens pour les mœurs, attestent bien plus la grossiereté de son siècle, qu'ils n'inculpent la vérité du zèle & de la croyance de ce Prince.

Son Règne est en effet le tableau de la plus religieuse sollicitude. S'il étend ses conquêtes dans la Germanie, dans la Frise & la Saxe; il y arbore l'étendard de la foi, à côté des Drapeaux de la victoire. Sa politique fait marcher des soldats, pour réduire un peuple de mutins; son zèle les remplace ensuite par des Missionnaires, Ministres éloquens de ses bienfaits; s'il prétend civiliser ces peuples, c'est par la lumière de l'Evangile, c'est en les arrachant à l'idolatrie qu'il cimente leurs vertus sociales & leur bonheur. Il veut atteindre à tous les genres de gloire, mais il associe à sa gloire les intérêts de la Religion. Son nom devient fameux dans l'Orient, mais c'est à l'ombre de ce nom révéré que les Chrétiens vivent paisibles sous le sceptre du Musulman. Le présent même que lui fait Aaron-Al-Raschild est un hommage à sa piété, que flatte

le Calife, en lui envoyant les clefs du Saint-Sépulcre ; Monument vénérable, qui depuis reste encore sous la protection de nos Rois. Enfin cette législation même, que nous aurons à crayonner, & qui le montra si supérieur à son siècle, porte, à l'égard de la pureté de la foi & de la régularité de la discipline, l'empreinte frappante de sa pieuse vigilance. Qu'il dût paroître grand aux yeux des Papes, ce Prince, qui ne séparoit point sa gloire & ses conquêtes de la gloire & des conquêtes du Christianisme !

Tous les genres d'honneur devoient venir au-devant de Charlemagne ; tous les peuples devoient s'empresser de couronner un Héros que n'abandonnoient ni la prudence, ni la valeur, ni la victoire. Protecteur en quelque sorte de l'Europe, il la parcouroit avec une grandeur imposante, qui annonçoit, dans tous les Etats, le Juge & l'arbitre des Princes, le pacificateur des troubles, le fléau des peuples rébelles. On se rappelle que le Duc de Bavière, Tassillon, dépouillé de ses Etats, qui se trouvoient réunis à la Couronne, expioit sa révolte dans un Monastère. Mais, dans une retraite forcée, un cœur fier proteste toujours contre les sacrifices que lui arrache une impérieuse nécessité, & trouve de la pitié & des ressources.

Les Abares, ces peuples descendans des Huns, se dévouent à sa vengeance ; le fils de Didier, Adelgise, qui jettoit sur la Lombardie un œil de regret, obtient leur protection. Deux Corps d'armée se mettent en chemin, l'une vers la Bavière, & l'autre vers le Frioul. Jaloux de la gloire de Charlemagne, l'Empereur Grec soutient cette armée par des renforts considérables. L'orage devoit sur tout crever sur l'Italie, qui seroit devenue le tombeau de la puissance des Papes, & celui de la gloire du Monarque François. Le Ciel en décide autrement ; cette puissante confédération ne servira qu'à préparer les voies à la grandeur de Charlemagne. Il est à Ratisbonne, occupé de

la police de ses Etats & des intérêts de la Religion. C'est de-là que partent des ordres foudroyans, qui mettent en campagne des Généraux & des soldats, pleins de l'esprit de leur Maître & de la confiance qu'il leur inspire. Les Bavarois, les Abares, les Grecs échouent dans trois sanglantes batailles, le fer les moissonne presque à mesure qu'ils se présentent, & le Danube dérobe le reste des victimes. Il en coûta à Charlemagne pour s'emparer ensuite de l'Autrichie & de la Hongrie qu'habitoient les Abares.

Tout n'étoit pas dit encore pour les Saxons. On peut croire que c'est par une transmission du génie de ces peuples, que Raphaël Leczinski, père de Stanislas, Roi de Pologne, disoit hautement, dans une Assemblée solemnelle, qu'il *préféroit une liberté orageuse au calme de la servitude* (1). Ce caractère étoit celui des Saxons. Battus dans toutes les rencontres, ils épioient encore la marche des troupes du Roi de France, pour secouer son joug. Nouveaux apprêts, nouvelle irruption ; celle-ci fut la dernière. Charlemagne les eut bientôt mis en déroute, mais las enfin de leurs parjures & de leurs révoltes, il jugea qu'il étoit nécessaire de les arracher à leur sort natal, & que, confondus avec d'autres peuples, ils perdroient insensiblement ce goût de Patrie, qui échauffoit leur audace, & ces soupirs vers leur liberté, qui rendoient toujours leur soumission inquiète. Le Roi les transplante dans ses Etats, & les repartit dans la Flandre & chez les Helvétiens, qu'il aima toujours.

Parcourant l'Europe, tantôt en vainqueur, & tantôt en pacificateur des différens Princes, peu s'en faut que le bonheur de Charlemagne n'échoue au milieu de sa Cour, contre une

(1) *Malo periculosam libertatem, quàm quietum servitium.*

horrible conſpiration Elle a pour moteur ſon fils naturel, Pépin-leBoſſu, qui, l'aîné de ſes enfans, envioit à ſes trois frères le partagè que ce Prince leur avoit fait de trois Royaumes. Faſtrade, troiſième femme du Roi, Princeſſe d'un caractère altier & féroce, étoit accuſée des cruautés de ſon époux. Ce fut le prétexte de Pépin pour conſpirer contre ſon père, & engager dans ſa querelle les Seigneurs qui ſe plaignoient de la dureté de ſon Gouvernement. Le fils dénaturé ſe défie de ſes forces; il aſſurera bien plus le ſuccès de ſon crime, en aſſaſſinant, dans le même jour, ſon père & ſes trois frères; il en forme l'horrible complot. Déjà les conjurés étudioient le moment, aſſemblés dans l'Egliſe de Saint-Pierre, à Ratisbonne; leur bruit réveille un Prêtre Lombard, nommé Fardulphe, endormi par haſard dans un coin de ce Temple. Saiſi d'horreur aux propos des conjurés, il s'échappe en ſilence, va faire éveiller le Monarque, & lui dénonce le péril qui menace ſes jours. Quelle affreuſe nouvelle pour un père! Le Roi, ſi ſupérieur aux trames d'une ame baſſe, n'en croira que ſes yeux. Il fait inveſtir l'Egliſe, & la troupe ſacrilège, enveloppée par les Gardes, eſt bientôt convaincue de ſon attentat. Le Parlement aſſemblé, juge les coupables; la nature parle au cœur du Monarque en faveur du plus criminel d'entre eux, que le Roi condamne à une priſon perpétuelle, dans le Couvent de Gals. Peu de Seigneurs, parmi les conjurés périrent par le dernier ſupplice; la clémence du Prince borna la peine des autres à l'exil.

Ainſi rien n'arrête les progrès de la grandeur de Charlemagne; & tandis qu'au ſein de ſa famille, il étouffe des conſpirations, & qu'au milieu de ſes peuples, il s'occupe de leur civiliſation & de leur bonheur, il ſoumet par ſes Généraux, les Isles de Majorque & de Minorque. Andulphe, l'un de ſes Lieutenans, fait reſpecter aux Bretons ſa puiſſance. Cette

Province, dont l'Hiſtoire, juſqu'au Duc Noménoë, ſous Louis I, perce à peine à travers l'obſcurité de ſes monumens, tributaire alors de la France, ſecouoit de tems en tems ſon joug; & ſe voyoit livrée à des guerres inteſtines. Un de ces Princes Rivod, monte ſur le Trône par un fratricide, & oſe vouloir ſe ſouſtraire à la puiſſance de Charlemagne.

» Le Monarque alloit en faire un grand exemple, quand » l'arrivée ſoudaine de Guy, Comte des Marches, de Bretagne, » l'un de ſes Généraux, ſema l'épouvante chez ces peuples, » qui engagerent la Nobleſſe à conjurer l'orage. Effrayés » pour eux-mêmes, les Seigneurs vont au-devant du Comte, » & lui apportent leurs écuſſons, chargés de leurs noms & de » leurs armes, en ſigne de la ſoumiſſion qu'ils jurent au Roi » des François. Satisfait de ſa miſſion, qui ſoumettoit entiè- » rement cette Province à ſon Maître, le Comte Guy ſe rend » à la Cour, & dépoſe aux pieds du Roi ces gages de la fidé- » lité des Bretons ». A quelques époques que l'on s'attache dans le régne de ce Prince, tout eſt glorieux, tout eſt intéreſſant.

CHARLEMAGNE dreſſe les Capitulaires. (*Année* 801.)

ANGE tantôt tutélaire & tantôt exterminateur, Charlemagne avoit rempli du bruit de ſon nom preſque toute la terre. Le Couchant & le Nord, le Tibre, le Rhin & le Danube avoient reçu ſes Loix : l'Aquitaine ſoumiſe; les Saxons domptés, l'Italie affranchie du joug des Lombards : toutes ces Provinces réunies à ſa Monarchie, le montroient à l'Europe comme le héros & le prodige de ſon ſiécle. Le moment arriv Charlemag.

où sa gloire devoit être portée à son comble, par le succès le plus complet de sa politique. Rome lui rendra bientôt en honneurs, ce qu'elle en a reçu en grandeurs & en richesses.

Le Pape Adrien venoit de terminer sa carrière, amèrement regreté de Charlemagne, dont il avoit eu toujours l'amitié & la confiance. Léon III le remplace, & à peine élevé sur la chaire Pontificale, il se voit en butte à la jalousie la plus forcenée de la faction des deux neveux du dernier Pontife. Léon se voit arrêté au milieu d'une procession; on l'accable de coups, on lui fait les reproches les plus graves; ce n'est que par la suite qu'il échappe à la populace mutinéee, qui se préparoit à lui crever les yeux: ce n'est que par la protection des Ambassadeurs de France, qu'il se réfugie dans Spolette, & que de-là, il vient se jetter dans les bras du Monarque François. Léon lui avoit fait part de son exaltation, & lui avoit envoyé *les clefs de la Confession de Saint-Pierre, & l'étendard* de Rome, prognostic de sa grandeur future. L'entrée de Léon à Paderborn, où se trouvoit Charlemagne, eut tout l'appareil d'un triomphe. Ce ne fut point sans attendrissement que le Roi vît sur le visage de l'infortuné Pontife les traces de la fureur de ses ennemis; il fut facile à Léon de l'attendrir sur ses malheurs.

Accoutumé à se voir l'arbitre révéré des plus grandes causes, Charles renvoye le Pape en Italie, escorté de plusieurs grands Seigneurs, & lui nomme dans Rome un Tribunal pour le juger. Les accusateurs sont confondus, la calomnie est prouvée; Léon rentre dans ses droits au milieu des applaudissemens de sa Capitale, où il n'attendit pas longtems son bienfaiteur. Charlemagne, assuré de la tranquillité de ses Etats & du respect des Princes voisins pour ses Provinces, se rend à Rome; il trouve au-devant lui Léon, à six milles de la Ville, les Grands & le Peuple, à l'envi, sur son passage, le

VI.



Dessiné par le Jeune. Tom. II. Gravé par David.

comblant de vœux & de bénédictions. La vertu, la valeur, l'héroïsme ont des droits par toute la terre; un grand homme a son culte dans tous les esprits & les cœurs. C'en fut un véritable que l'hommage d'attendrissement & de vénération qu'on rendit à ce grand Roi. Charles commence par constater l'innocence de Léon, au milieu de l'Eglise de Saint Pierre. Son procès y est revu, sa justification y est de nouveau prononcée; mais, pour la consommer, le Roi veut que, selon les mœurs d'alors, le pape se purge par serment. Léon y souscrit, &, par un sentiment digne de la Religion, dont il est le Chef, les larmes aux yeux, & dans la posture la plus humble, il demande au Roi la grace de ses accusateurs.

Une scène auguste & d'un autre genre, attendoit Charles dans cette basilique: c'étoit à la messe du jour de Noël; il prioit avec ferveur au pied de l'autel, en habit de Patrice, lorsque Léon, qui s'étoit concerté avec les Romains, s'avança sans l'interrompre, & lui plaça sur sa tête sa Couronne qu'il avoit préparée, en s'écriant avec tout le Peuple: *Vive Charles, toujours Auguste, couronné de Dieu, Empereur des Romains. Dieu prolonge ses jours, & lui donne à jamais la victoire!* On le fait asseoir sur un Trône, qu'on lui avoit caché, on le dépouille de son manteau de Patrice, pour le revêtir de l'habit impérial; & Léon à la tête de son Clergé & du Peuple Romain, prosterné trois fois aux pieds du nouveau César, donne l'exemple de la soumission & de la fidélité du premier de ses Sujets. Dès ce moment, Charles quitta le titre de Patrice pour celui d'Empereur & d'Auguste. Son fils aîné Charles fut sacré, dans cette solemnité, Roi de la France orientale. Deux tables d'argent, des calices, & d'autres vases de grands prix, signalerent la munificence du nouveau César. Ainsi, l'Empire d'Occident, qui dans Augustule, avoit fini en 476,

reparut, après trois cent vingt-quatre ans dans Charlemagne, & subsiste encore de nos jours.

Cette dignité n'étoit qu'un nouveau titre pour un Prince, dont cet Empire étoit déjà la conquête. Tout l'avantage étoit pour le Pape, qui, par ce coup d'autorité, s'attachoit le plus grand Prince de son siecle, donnoit à son Siége une importance inouie jusqu'alors, & se flattoit avec raison d'y réunir d'immenses Domaines : les Romains sembloient se régénérer par un titre, qui rendoit à leur Capitale l'orgueil de l'ancienne Rome. Le moment étoit favorable pour donner un rival à l'Empereur d'Orient. Irène avoit indisposé les Peuples par la fureur qui l'avoit portée à détrôner son Fils, & à lui crever les yeux ; elle négocioit son mariage avec Charlemagne, quand le Patrice Nicephore, qui craignit de voir se confondre les deux Empires par cette alliance, se fit donner par les Peuples le sceptre de l'Orient, & relégua dans l'isle de Lesbos, l'intriguante Impératrice, qui n'eut pas moins été le fléau de ses Peuples, que celui de sa Maison. Nicephore eut besoin de Charles pour se soutenir ; & ce fut une nécessité de dissimuler. Un Traité marqua leurs limites ; & la République de Venise, déjà fameuse par son commerce & sa liberté, borna les frontieres des deux Empires ; mais comme le Pape étoit sans pouvoir pour donner la dignité Impériale, la renaissance de l'Empire d'Occident ne doit être fixée qu'au Traité dans lequel Michel Rangabé reconnoît, en 812, Charlemagne pour Empereur. Cependant, à l'époque du couronnement. les monnoies porterent le nom du nouvel Empereur, & les actes la date de son Empire & de son Consulat. Charles, comme conquérant, est désormais à son plus haut période, mais à peine est-il à moitié, connu, si dans ce grand homme, nos tableaux ne montrent l'immortel Solon à côté d'Alexandre.

C'est

C'eſt ici que Charlemagne paroît au-deſſus de ſon ſiècle, & en quelque ſorte au-deſſus de lui-même. Auſſi voit-on que ſeul il occupe, pour ainſi dire, toute la durée de la ſeconde race, comme il tient par la légiſlation, tous les rameaux, & juſqu'aux moïndres fibres de ſon Empire. A voir la régularité & la vaſte étendue de ſon plan, le Grec Cynéas l'eût regardé comme le chef-d'œuvre d'un Sénat de Rois. A ſon avénement au Trône, rien de plus informe que cette maſſe de Peuples qui compoſoient la France : tout y étoit preſque brut en fait de légiſlation. Chaque événement avoit amené un uſage, & chaque uſage une ſorte de loi, que la Nation amalgamoit avec les Loix Romaines, qui ne ſe lioient point à ſon génie.

Nous avons comparé ce Prince à Solon; cependant ici l'œil du Savant & la reconnoiſſance des Peuples decouvrent plus que les bienfaits de la plupart des grands Légiſlateurs, des Lycurgue, des Numa, & des Solon même. Soumettre au même joug, & régir par le même eſprit, un compoſé bizarre de Nations, toutes jalouſes de leur liberté, & ſoupirant encore après leur ancienne indépendance, de Peuples différens de langue & d'origine, plus différens encore de caractère, mettant en commun leurs préjugés, leurs prétentions, leurs droits reſpectifs de Saliens, de Ripuaires, de Bourguignons, de Saxons & d'Allemands, les uns ſortant à peine des ténébres du Paganiſme, & n'ayant de notre religion qu'une foible lueur, la plupart plus voués aux rites qu'à la morale de l'Egliſe, mal affermis dans la croyance de nos dogmes, & plus ſuperſtitieux que Chrétiens.

Charlemagne, ſaiſit d'un coup-d'œil ſûr & prompt les bonnes & les mauvaiſes qualités de ce Peuple, les beſoins & le caractère de ſon ſiècle; les vertus, les vices, les imperfections même des Nations qui l'avoiſinent & qui peuvent influer ſur ſon Gouvernement, & ſur le génie de ſes Sujets.

Quel agent peut organiser une machine aussi informe, & ramener à l'ordre tant de parties discordantes? point d'autre qu'un génie ferme, élevé, vaste & patient: Quels ressorts employera-t-il à cet ouvrage? Un discernement exact pour distinguer les penchans, les inclinations des hommes qu'il prétend civiliser; le grand art des ménagemens pour rompre insensiblement les effets d'une éducation féroce & indisciplinée, l'ascendant qu'il a pris sur ces hommes pour les conduire au même but, par des routes diverses; l'art plus délicat encore de faire aimer son ouvrage, par le développement d'un cœur paternel, qui ne semble occupé que de faire le bonheur d'une grande famille, par ces étincelles de feu patriotique, qu'il jette dans les cœurs, de ce feu sacré, l'ame des plus grandes actions, & qui devient ensuite celle de tous ces Peuples, qu'on voit avec étonnement se concerter pour la gloire d'une grande Monarchie, & recevoir de l'impression de l'astre qui les attire & les détermine, l'impulsion d'un mouvement uniforme.

Réservons le détail de quelques-unes de ces opérations, qui peuvent donner une idée de la beauté de son plan, pour nous occuper un instant de ces fameux Capitulaires, qui seuls eussent immortalisé son règne.

» Les premiers sont dressés à Aix-la-Chapelle, ville favorite
» de l'Empereur. Charles y paroît à l'extrémité d'une vaste
» salle, sur un Trône élevé; ceux de ses fils, qui se trou-
» voient alors à sa Cour, se placent à ses côtés, mais sur
» des siéges qui annoncent leur subordination & leur respect
» profond. Les Evêques, Les Comtes & les Barons composent
» avec lui ce corps législatif, auquel il a communiqué un
» rayon de sa puissance. Les Constitutions Canoniques & les
» Canons des Conciles y sont revus avec soin, & de cette
» Collection de Décrets, ainsi que de la Loi Salique & de

» la Loi Ripuaire, se forme, sous le nom de Capitulaires, ou » de petits Chapitres, un Code de discipline, qui dans cette » Assemblée reçoit le caractère de Loi de l'Etat. Ce sont ces » Capitulaires, qu'ont renouvellés depuis, plusieurs Ordon- » nances de Louis XIV. L'exécution de ces Loix y est con- » fiée aux Prélats & aux Comtes ». Mais une des belles opérations de cette Assemblée fut une mission donnée à des *Envoyés Royaux*, *Ministres du Roi*, chargés, pendant une administration limitée, de tenir les Magistrats en activité, de revoir leurs jugemens, d'interroger les Peuples, & de porter chaque année, aux pieds du Trône, le cris des malheureux, les plaintes des opprimés, & les délits des Juges prévaricateurs. Pourquoi la Nation assemblée autour de son Maître, ne redemanderoit-elle pas aujourd'hui un Réglement qui honora la haute prudence de Charlemagne, & qui sembla si digne de la grandeur de Louis XIV, quand il crut devoir faire revivre une partie des Capitulaires ?



LOUIS I.

HARCOLD, Roi de Dannemarck, vient se mettre sous la protection de l'Empereur. (*Année* 814.)

Louis I. PLAÇONS-NOUS à ces beaux jours de la France, où Charlemagne entreprit avec un succès si glorieux, de *régénérer*, ou plutôt de créer son Peuple. Quelle forte impression ne nous feroit point, malgré le progrès actuel de nos lumières, cette ame, à la fois si vaste & si sublime, toujours dirigée par l'amour de l'ordre, portant sur tous les objets le coup-d'œil le plus juste; dans les arts un goût sûr, & dans les opérations du Gouvernement l'activité la plus étonnante? Aussi, tant de qualités unies à l'héroïsme militaire, lui donnent-elles le plus grand ascendant sur son Peuple. L'Europe, qu'il étonna



VII.



HARCOLD ROI DE DANNEMARCK
vient se mettre sous la protection de l'Empereur
en 814.

Dessiné par le Jeune. **Tom. II.** *Gravé par David*

par tant de prodiges, n'avoit rien vu d'aussi frappant depuis Mahomet. La commotion que celui-ci avoit donnée à son siècle avoit cessé : son charlatanisme commençoit à se découvrir; & la foiblesse de ses successeurs, si l'on excepte le Calife Aaron-Al-Raaschild, rendoit plus intéressant le phénomene d'un grand homme.

C'est dans les Assemblées Nationales d'Aix-la-Chapelle, de Mayence, de Reims, d'Arles & de Tours, que sont consignés les monumens de ses travaux, de sa sagesse, & de son amour pour son Peuple, qu'il eût pu réduire en servitude, en ne développant que la vigueur de son génie, & comprimant tous les Ordres par le poids de l'autorité. Ainsi, l'ont pensé, ainsi l'ont pratiqué dans la suite quelques Princes, qui n'ont connu ni le prix de la confiance des Peuples, ni le respect qu'ils devoient à l'homme. Ce n'est point un état de mort; c'est la vie & le repos que ce Monarque veut donner à tout son empire. Avant lui, une seule Assemblée par an veilloit au bonheur des Peuples, & aux intérêts généraux de la Nation. Deux Assemblées lui paroissoient nécessaires pour donner aux opérations une plus grande maturité. Celle d'Automne doit préparer la suivante, & ses Réglemens ne sont que provisoires; c'est une révision, c'est un examen soigneux de l'exécution, plus ou moins fidéle, des Loix, des événemens qui en nécessitent de nouvelles, des abus qu'ont amenés les passions, des vices plus rafinés, qu'ont produits les progrès de la civilisation même; la Raison n'est pas moins admirable dans la formation d'un Peuple, que la Nature dans le développement de ses différens germes.

C'est au Champ de Mai que sont réservées les grandes opérations de Charlemagne: le Peuple dont nous avons vu qu'on avoit essayé déjà l'influence, a dans cette Assemblée douze Représentans par Comté. Le Monarque y fait pénétrer ses

lumieres, il l'éclaire de ſon génie; mais il ne l'écraſe pas du poids de ſon autorité. C'étoit-là qu'étoient appellées & jugées en dernier reſſort toutes les affaires. Ce corps auguſte avec lequel le Prince conſentoit de partager la légiſlation, interrogeoit les Envoyés Royaux, ſur l'exécution des Loix & ſur les abus, ſur la conduite des Comtes & des Prélats, ainſi que des Magiſtrats de toutes les claſſes; l'homme public, dépouillé de tout l'extérieur de ſon rang & de ſon pouvoir, y paroiſſoit tel, en quelque ſorte, que la Religion nous le fait voir au Jugement univerſel. Aux loix anciennes on en ajoutoit chaque année de nouvelles, provoquées par les abus ou par de nouveaux beſoins, ſouvent par les progrès de la civiliſation & des lumieres. Ainſi ſe conſolidoit une liberté honnête; ainſi s'épuroient les mœurs, ſans leſquelles la liberté mène à une funeſte anarchie.

Epris de l'ancienne grandeur de Rome, Charlemagne deſira d'enter ſes Loix ſur les Loix Romaines; mais ici ſa prudence ſut forcée de céder à l'oppoſition du Peuple, qui craignit d'y trouver un joug, & que ſubjuguoit encore la terreur du nom Romain. Un Prince & une Nation qui devoient leurs conquêtes aux guerriers, la civiliſation & la docilité des Peuples aux Evêques, devoient partager entre ces deux Ordres leur attention & leurs égards, Charlemagne trouve, daas l'équilibre du pouvoir de la Nobleſſe & du Clergé, la pierre de touche de ſon Gouvernement. Rien de plus délicat que cette balance, & nous verrons ce qu'il en coûta aux deſcendans de ce Héros, pour l'avoir oubliée. C'eſt ainſi qu'ils ſe repentirent plus d'une fois d'avoir négligé ces Ordonnances ſi ſages contre les guerres privées, loix par leſquelles ce grand légiſlateur avoit réprimé la férocité héréditaire de ſes guerriers, & économiſé le ſang le plus précieux à la Nation.

Jaloux de donner aux deux Ordres le rang & la conſidé-

ration, qui leur conviennent dans l'Etat; non-seulement il accorde à la décence de l'état ecclésiastique la dispense du service militaire; mais on y apperçoit sa politique, qui s'oppose à ce que le même corps réunisse les deux objets de la plus grande considération dans l'idée des Peuples: le salut des hommes dans l'autre vie, & la défense de leurs personnes ainsi que de leurs biens dans celle-ci. Dans cette position, le Clergé n'a plus le même intérêt à répéter les fiefs dont l'avoit dépouillé la Noblesse; mais alors la Noblesse doit au Clergé des secours, & Charlemagne, qui trouvoit sa régle tracée dans la conduite des Empereurs Romains, affecte à cet Ordre respectable sa subsistance dans les dîmes d'abord locales; dans les terres usurpées par les Seigneurs & ensuite généralement établies, même sur ses propres domaines; & cette disposition devient loi de l'Etat. Un demi-siécle après on voit un Roi d'Angleterre, Ethelwolph, adopter cette jurisprudence, en affectant à son Clergé les dîmes des revenus du Royaume.

Le plus grand Prince régna-t-il un siécle entier, laissera toujours beaucoup de préjugés à détruire, de besoins à prévoir, d'abus à réformer : encore la foiblesse humaine imprimera-t-elle son imperfection à l'ouvrage. C'est ainsi que les siècles suivans, qui virent les Peuples victimes de l'anarchie féodale, ne purent aller à l'origine de cette espèce de monstre dans l'ordre public, qu'en remontant aux bénéfices que Charlemagne accumula sur la Noblesse, à cette foule d'hommes libres auxquels on permit de prétendre aux fiefs; & qui, devenus vassaux des grands Seigneurs, échappoient à l'autorité immédiate du Souverain. Trop puissant, pour rien appréhender de semblable dans son régne, Charlemagne, à cet égard, ne perça point assez profondément dans l'avenir. S'il n'eût été qu'un Roi médiocre, ses fautes eussent été attri-

buées aux erreurs dont il étoit environné; mais on voudroit qu'un Prince, aussi supérieur à son siècle, n'eût point terni par des actes de férocité, son zèle pour la religion la plus douce & la plus humaine, qu'il n'eût pas cru que la grace qui convertit les hommes, a besoin de l'épée qui les égorge, & qu'il n'eût pas pris des Saxons pour des Amalecites. Mais que de traits brillans effaçent ces ombres de son tableau!

Charlemagne pouvoit établir dans ses Etats le despotisme oriental; il ne l'a pas fait, précisément parce qu'il a respecté la liberté publique, & qu'occupé de la civilisation & du bonheur de l'homme, il s'est bien gardé de l'avilir. Aussi voit-on les Députés du Peuple (1) aux Assemblées de Mai, dont les Réglemens sont définitifs. Ce Peuple commence alors à connoître une Patrie, qu'il avoit toujours ignorée; & cette découverte, qui lui donne dans l'Etat une propriété toute nouvelle, éléve son ame & la rend digne d'avoir pour Maître un Héros. Si le Peuple élève des plaintes contre l'oppression des Grands, elle est bientôt réprimée par les jugemens de ces Envoyés royaux, dont l'œil inexorable jugeoit les malversations de tous les Tribunaux subalternes. Tout peint la sollicitude paternelle du Monarque; le Seigneur haut-justicier est chargé d'entretenir les grands chemin & de protéger, par une escorte, la sécurité du voyageur. En communiquant sa puissance, Charlemagne se réserve toujours d'être la ressource immédiate de ce Peuple qu'il chérit; un accès facile invite sa confiance; le Prince l'appelle avec bonté, & concilie ses intérêts avec justice. Sa Cour est l'asyle de la foiblesse contre l'énormité du pouvoir.

Rien d'ailleurs de plus beau que le magnifique spectacle qu'elle présente à l'étranger comme au Peuple. Le Monarque

(1) Hincmar & Capit. An. 803.

avoit

avoit connu mieux qu'un autre l'empire de l'opinion, & tout l'avantage qu'elle tire d'une décoration imposante. Elle eut le plus grand effet sur les Ambassadeurs de Nicephore & du Calife Raaschild, à qui l'Asie n'avoit rien offert encore d'aussi majestueux. Ce n'est pas que Charles ait eu jamais le projet qu'on lui prêta de la conquête de Jérusalem; mais sa politique & sa religion, toujours d'accord, ménageoient avec attention les Puissances de l'Orient, en faveur des pélerinages & du commerce. C'est sous ce point de vue que cette Ville sainte attire son attention; c'est là qu'il fonde le berceau des Chevaliers Hospitaliers de Jérusalem, en élevant l'Eglise de *Sainte Marie-Latine*; c'est à ce premier Hospice que le commerce des François aux échelles du Levant doit sa sûreté & ses progrès. Alexandrie & Carthage partagent aussi ses soins; &, si le Ciel étend sa carrière aussi loin qu'il porte ses magnifiques projets, on verra le Rhin se joindre au Danube, & la mer Noire à l'Océan.

L'homme le plus simple dans ses mœurs privées, le plus modeste dans son habillement, le plus jaloux de la règle dans le détail intérieur de son Palais, dans l'économie des légumes & des fruits de son jardin, ne pense point que la majesté s'avilisse par ces détails, que rejette souvent loin de lui, l'homme qui se croit au-dessus du Peuple. Charlemagne se sent obligé de prévenir le luxe, parce que le François qu'il veut civiliser, n'a point de nécessaire, pour desirer le superflu, & que son exportation trop foible, épuiseroit d'argent le Royaume. Rien cependant n'est négligé par ce Prince, dans tout ce qui peut intéresser le commerce: frappé de la diversité des poids & des mesures, il fait les premiers réglemens, pour en établir l'uniformité. C'étoit beaucoup dans son siècle, que de sentir ce vice du Gouvernement, qui depuis a frappé le plus sage de nos Princes, & qui nous révolte encore. Puissent les

progrès des lumieres, & l'esprit du patriotisme, disposer efficacement, dans la Nation, solemnellement assemblée, cette importante réforme.

Mais, tandis que la France se régénéroit par les soins & la haute prudence de son Législateur., la mer se couvroit des vaisseaux de ce Monarque, pour ainsi dire universel. Une Marine imposante les multiplioit depuis l'embouchure du Tybre jusqu'en Dannemark,& les Seigneurs y servoient comme dans les armées de terre. Un des principaux établissemens fut à Boulogne, où ce Prince fit relever l'ancien Phare de Caligula, qu'on appelle aujourd'hui la *Tour-d'Ordre*. Les descentes des Normands l'avoient averti de garder ses côtes. Ces hommes du Nord, ainsi que le désigne leur nom, sortis du Dannemarck & de la Norvège, conduits par leur Roi Godefroi, tentent des excursions sur la France, &, pour y parvenir, saccagent les terres des Aborrides. La Germanie devint un brillant théâtre pour Charles, fils du Monarque François, jeune Prince, qui périssant à la fleur de son âge, après avoir fixé dans sa jeunesse l'admiration des François, ne laissa que des regrets à la Nation. Godefroi, pour échapper aux poursuites de Charlemagne, s'entoure d'une haute muraille, entre l'Océan & la mer Baltique; mais il veut dévaster la Saxe & la Frise; la terreur saisit son armée, aux approches de Charlemagne, & peu de tems après Godefroi meurt de la main d'un de ses gardes. Ce fut une nécessité pour son fils de se mettre sous la protection d'un si grand Prince.

» Harcold vient au camp de Charlemagne, conduit autant » par la crainte que par l'admiration; il est bien loin de » cette morgue vaine qu'avoit affectée son pere. Il s'annonce » par la restitution des places que celui-ci avoit envahies, en » mettant & sa personne & ses Etats, sous la protection de » l'Empereur. Ce dernier exploit termina la carriere militaire

» de Charles, qu'avoient illuſtrée vingt batailles ſuivies de » la victoire, & dont la gloire ne put être éclipſée par l'échec » paſſager qu'avoient eſſuyé ſes troupes dans la vallée de » Roncevaux ».

LOTHAIRE demande pardon à genoux à Louis-le-Débonnaire. (Année 734.)

DONNONS à la grandeur de Charlemagne un dernier coup de pinceau, que nos Lecteur regretteroient de ne pas trouver dans notre Hiſtoire. Les ſciences révendiquent une portion de ſa gloire. Si, dans notre ſiécle, Frédéric, Staniſlas, le feu Dauphin, & quelques autres grands perſonnages nous ont familiariſés avec l'idée d'un Prince ſavant; plaçons-nous à cette époque où Charlemagne débrouilla le cahos des connoiſſances humaines, & nous y trouveront un prodige, qui, pour n'avoir eu preſque que la durée d'une éclair, n'en eſt pas moins frappant.

Etonné du brillant éclat qu'offre le 9ième ſiécle, l'Hiſtorien Cave voit dans ce Prince un des plus ſavants hommes & des plus beaux génies qui ait paru ſur le Trône, parlant avec une égale correction le Latin & le grec, s'exprimant toujours avec une éloquence pompeuſe, qui tenoit à ſon caractère; amateur éclairé des arts, protecteur ardent de leurs progrès, fécond en reſſources pour en inſpirer le goût à ſes Peuples. Sans doute la Religion reçut ſous ſon règne le premier hommage des ſciences, mais celles-ci lui durent un premier guide. Ainſi, l'étude de l'Ecriture ſainte déterminoit celle de la grammaire; l'intelligence de la Doctrine des Peres, accréditoit les progrès de la rhétorique & de la dialectique; le chant des

pseaumes amenoit le goût de la musique ; &, pour rappeller à la cause premiere les phénomènes de la nature, on se livroit à l'Astronomie, à la Géométrie, à l'Arithmétique même. Saint Jerôme & Saint Augustin furent alors la boussole de nos Savans. Athènes & Rome sembloient avoir écrit vainement pour ce siècle, où l'on ne trouvoit que dans des ruines les anneaux de cette chaîne, qui pouvoit conduire aux beaux jours de ces Républiques. Ce n'est qu'après vingt-cinq années de règne, que ce Prince découvre & la méthode & les moyens qui peuvent diriger son plan.

Il sent que les Sciences & les Lettres ne s'accréditent que par la haute considération que l'on accorde à ceux qui les professent, & que par le choix le plus judicieux des Maîtres. A cet égard, il voit la nécessité de suppléer par des plantes exotiques à celles que lui refuse le sol de la France. Un nouveau genre de conquêtes lui fait mettre à contribution tous les Etats de l'Europe, pour se former une Cour savante. Le repos, l'abondance & l'image du bonheur, qui embélissoit la surface de son Royaume, sembloient y appeller toutes les Muses. L'Italie lui fournit Pierre de Pise ; le Mont-Cassin, Paul Warnefride, & d'habiles Maîtres de chant, ainsi que de célébres Professeurs de grammaire & d'arithmétique. Mais l'Angleterre lui fit dans Alcuin le plus beau présent.

Elevé sous les yeux des Archevêques d'Yorck, ce Savant initié aux langues Grecque, Latine & Hébraïque, joignoit à une grande érudition le talent de bien dire. Charles le connut à Parme, & du consentement du Roi d'Angleterre, il sut se l'attacher en France, en accumulant sur sa tête les graces ecclésiastiques. L'Empereur l'honora toujours comme son Maître ; il a apprit de lui la rhétorique, la dialectique & l'astronomie ; il figuroit comme interlocuteur dans les leçons dialoguées

VIII.



LOTHAIRE DEMANDE PARDON
agenoux á Louis le debonnaire.
en 834

Dessiné par le Jeune. *Gravé par David.*

Tom. II.

d'Alcuin : de ces connoiſſances, ce Maître habile élevoit ſes élèves à l'étude des plus hautes ſciences.

Quel pouvoir n'avoit pas ſur la Nation l'exemple du premier Monarque du monde, lorſqu'on le voyoit deſcendre de ſon Trône pour recueillir avidement les leçons des grands Maîtres, qu'il avoit attirés à ſa Cour ; lorſque le tems même de ſes repas étoit mis à profit pour la lecture de l'Hiſtoire, ou de l'ouvrage ſublime de Saint-Auguſtin ſur la Cité de Dieu ; lorſqu'enfin ce Prince lui-même ſe montroit, dans tous les genres d'écrire, ſi ſupérieur à ſon ſiècle. On le voit théologien & moraliſte dans ſes Capitulaires, Commentateur dans la réviſion ſoigneuſe des loix de ſes différens Etats, & dans ſes corrections des exemplaires de la Bible ; grammairien dans ſes inſtructions pour accréditer les langues ſavantes, & dans les eſſais, quoiqu'infructueux, qu'il fit pour donner à ſon Peuple une langue expreſſive & harmonieuſe ; muſicien, ou du moins grand amateur de ce genre, par le ſoin qu'il ſe donna d'entretenir à Rome des élèves pour s'y former au chant Grégorien ; poëte, dans l'épitaphe qu'il conſacra à la mémoire d'Adrien, dans quelques épigrammes, & dans l'hommage de ſa reconnoiſſance envers Alcuin & Warnefride ; enfin, l'ami & le protecteur de toutes les ſciences ; par ſon attention à les faire fleurir dans les Cathédrales & les Monaſteres, & par cette eſpèce d'Académie ambulante qu'il menoit à ſa ſuite, juſques dans les camps.

Au milieu de ce torrent de lumieres, qui entraîna tous les eſprits vers l'amour du ſavoir ; deux objets échappèrent à l'impulſion générale, & reſtèrent à-peu-près dans leurs ténèbres. Une éclypſe de ſoleil, qui en 810 conſterna toute la Cour, prouva bien que l'Aſtronomie étoit encore dans ſon enfance ; quoique le diſcrédit qu'éprouvèrent alors les ſorciers atteſtat quelques progrès dans la phyſique. Charlemagne méritoit

d'être le fondateur d'une langue nationale ; cet ouvrage a manqué à sa gloire ; épris du latin, langue malheureusement très-corrompue dans son siècle, par l'alliage qu'il en fit avec la langue Tudesque, il ne laissa après lui qu'un jargon barbare. Mais, malgré ces défauts d'une perfection, qu'il n'étoit pas dans son pouvoir de donner à la fois à toutes les sciences, quel prodige que la révolution de Charlemagne dans les esprits, que de sortes de génies dans l'ame de ce Prince; que de grands hommes à la fois dans un seul ? Hélas ! déjà ce soleil de la France est à son couchant. A la suite des courses & des fatigues de ses campagnes laborieuses, & des soins les plus actifs pour l'ordre de son Royaume & le bonheur de ses Peuples, Charlemagne trouve les bornes de ses forces & de la constitution la plus vigoureuse. Sa fin s'approche il la voit en Philosophe Chrétien. Grand maître dans l'art de régner, il étend sur sa postérité ses vues sages & bienfaisantes. Il voudroit ne pas mourir tout entier; c'est le vœu de tous les Princes, que l'habitude du pouvoir suprême porte à vouloir en prolonger l'exercice au-delà du tombeau. Vœu stérile, prévoyance superflue, trop constatée par l'Histoire ! Eh ! quelle preuve en fut plus frappante que le testament du Roi le plus puissant & le plus absolu, qu'ait eu notre Monarchie ?

Un premier testament avoit, en 806, réglé le sort de ses enfans. L'aîné de tous, le Prince Charles, avoit eu au sacre de son pere le titre de Roi. Cependant ni Pepin, à qui l'Empereur assigna l'Italie, ni Louis qui commanda dans l'Aquitaine, ni Charles lui-même ne sont qualifiés de Rois dans ce testament, où le pere se réserve expressément la toute-puissance Impériale & Royale. Mais à l'époque que nous décrivons, Louis restoit seul de ces trois Princes ; & le seul rejetton des deux autres étoit Bernard, fils naturel

de Pépin. Charlemagne veut diſpoſer lui-même d'une couronne que la mort ne tardera pas à lui arracher. Il raſſemble au Palais d'Aix-la Chapelle les Prélats & les grands Seigneurs du Royaume. Il donne à cette cérémonie la pompe la plus ſolemnelle, & la plus grande majeſté à ce dernier acte de ſa puiſſance.

Il appelle le Prince Louis, *Ecoutez*, lui dit-il, *ô mon fils, les dernieres volontés de votre Roi. & les derniers conſeils de votre Pere. Aimez vos Peuples comme vos Enfans; honorez les Evêques comme vos Peres*; *uſez de toute votre force contre les méchans, pour les ramener à leur devoir; choiſiſſez des Juges que la crainte de Dieu rende incorruptibles; & rendez-vous irrépréhenſible vous-même devant Dieu & devant les Hommes.* Auſſitôt il s'agenouille devant l'Autel, y dépoſe le Diadême impérial, & ordonne à Louis de le prendre & de ſe couronner lui-même; il déclare en même tems qu'il l'aſſocie à l'Empire; inauguration juſqu'alors ſans exemple, mais qui ſe conſommant ſans le miniſtere du Clergé & des Grands de la Narion, annonçoit au nouvel Empereur l'indépendance de ſa couronne. Le Prince Bernard eſt même tems proclamé Roi d'Italie, & toute l'Aſſemblée exprime ſa ſoumiſſion & ſa joie par des tranſports. Les Princes ſe ſéparent par ſon ordre, & vont prendre le gouvernement de leurs Etats; un triſte preſſentiment les pénétre de la crainte de ne plus revoir leur pere.

Cependant Charlemagne, qui compte avec ſcrupule le peu de jours que lui accorde le Ciel, les conſacre par la piété & la bienfaiſance. Il ne laiſſe à ſes enfans qu'un quart de ſes immenſes tréſors; le reſte doit être partagé entre les Egliſes des vingt & une Métropoles & les pauvres, objets les plus chers à ſon cœurs. Il leur aſſure de plus le prix de ſa riche Bibliothèque. Ainſi dépouillé de ſes grandeurs & de ſes richeſſes, il eſt tout entier à la Religion & à ſes eſpérances; une

sainte confiance tempère dans lui la terreur du compte que va lui demander le Juge souverain des Rois ; il expire en lui recommandant son ame (1). On inhuma ce Monarque dans l'Eglise d'Aix-la-Chapelle, Ville dont il avoit toujours fait ses délices ; la riche décoration de son tombeau se lit dans presque tous nos Historiens.

Charlemagne étoit d'une superbe stature, ayant en hauteur sept fois la longueur de son pied ; il avoit fait fondre une verge d'or, précisément de sa taille ; cet avantage, plus sensible aux yeux d'une Nation militaire, dut encore la frapper bien plus dans le successeur de Pépin le Bref. Mais c'est dans l'élévation de son génie, & son héroïsme en tout genre, que se montre cette grandeur vraiment colossale, dont, après dix siècles, l'impression nous frappe autant qu'elle étonna ses contemporains. Charles fut au-dessus de son siècle & de bien d'autres qui le suivirent, par tout ce qui constitue le grand homme & l'excellent Prince. Brave dans les périls, il en prévint beaucoup par son génie ; il surmonta les autres par son habilité & sa valeur. Sage dans ses Réglemens, il donna à ses immenses Provinces toute la forme d'une maison bien réglée. Législateur profond dans ses vues, doué d'autant de fermeté que de prévoyance ; ses Loix frapperent tous les abus, ne négligerent aucun moyen, & à la discipline près des Saxons, ne forcèrent aucun ressort. La Constitution de l'Empire Français fut son ouvrage. Homme d'affaires, homme de justice, grand Capitaine ; il fit les Loix, & les appliqua ; il fit la guerre, & presque toujours il commanda ; laborieux & appliqué, il sut tout prévoir, tout risquer & tout faire. Politique habile, il ne mit point en garde contre lui, parce qu'il fut doux & populaire ; son ouvrage, il le fit toujours

(1) 28 Janvier 814.

regarder

regarder au Français comme celui de la Nation. Libéral envers le Soldat & le Peuple ; il leur donna les richesses des Lombards, & sut vivre de ses propres domaines. Prodigue en apparence envers le Clergé, il lui fit en Allemagne & sur-tout aux frontieres de ses Etats, de grandes concessions ; mais par là, sa prudence écartoit des grands Fiefs, éloignés du centre de la Monarchie, ces vassaux remuans & brouillons, qui pouvoient en abuser. A la guerre, au Conseil, daus l'intérieur de sa maison, modèle le plus beau peut-être d'un grand Capitaine, d'un sage Monarque, & d'un excellent pere de famille.

Avec lui passeront les beaux jours de la France, pour ne plus se montrer qu'à des époques rares, & le régne dans lequel nous entrons attestera que les chefs-d'œuvres du génie & la gloire des Empires, payent, ainsi que le reste, leur tribut à la foiblesse dc l'humanité. Il semble même que la gloire, dont Louis I s'étoit couvert en Aquitaine, s'éclipse presque toute entiere sous la couronne impériale. Les auteurs latins le nomment Louis *le Pieux*, & les Français *le Débonnaire* : le déplacement trop sensible dans la conduite du nouvel Empereur, de ces deux qualités qui sont en elles-mêmes de vraies vertus, nous donne aujourd'hui l'idée juste de son caractère, & la vraie cause de ses maiheurs.

Placé au second rang, lorsqu'il tenoit sa Cour à Toulouse, Louis le Débonnaire y fit admirer sa sagesse. On lui vit de la valeur, quand il porta la guerre aux Sarrasins ; il se montra guerrier, lorsqu'il seconda les entreprises de son pere contre les Saxons. Mais quand un amour excessif pour ses enfans lui fait accélérer imprudemment leur jouissance, en démembrant la plus belle Monarchie ; quand la plus aveugle déférence pour une femme impérieuse & dévorée d'ambition, lui fait semer parmi ces Princes des germes de division & de haine ;

quand l'ignorance de ses droits & un respect mal entendu pour la Religion, lui fait avilir la majesté royale, jusqu'à abdiquer le sceptre au gré d'un Moine factieux, & à le reprendre par la protection d'un autre Moine en crédit, soumettre deux fois le pouvoir suprême au fanatisme, conduit & armé par la rébélion de ses enfans; alors le malheureux Louis n'a plus que des vertus inutiles, & il a de trop, dans sa foiblesse le plus grand ennemi du repos d'un Monarque & de la gloire du Trône. Louis eût très-peu de vices dans le cœur, tous ses foibles furent dans son esprit. La chaîne des événemens de son règne, toute resserrée que nous la présentons, le fera connoître sous deux faces, dans ses malheurs & sa gloire, sa pusillanimité & ses vertus.

Les filles de Charlemagne n'en avoient hérité que sa passion pour le plaisir. Leurs désordres, devenues le scandale de la Cour, blessoient trop vivement la piété du Monarque, pour qu'il les put tolérer. Louis exila ses sept sœurs & ses cinq nièces, dont l'indécence deshonoroit le Palais d'un Roi chrétien. Leurs amans eurent la plupart les yeux crevés. Jusque-là le vengeur des mœurs eut les suffrages de la Nation. Mais Louis voulut réformer le Clergé dans la discipline, tenir lui-même des Conciles, prendre en main un pouvoir qu'il lui convenoit plus de protéger que d'exercer par lui-même. Sa démarche parut inconsidérée, & le fut en effet, parce qu'il lui convenoit d'établir le crédit de son autorité, avant d'attaquer un Corps déjà puissant, à qui le trône avoit des obligations récentes, parce que dans ces différens détails les Evêques ne trouverent plus ces vues profondes, cette élévation de génie qu'ils avoient admirées dans Charlemagne; & que l'infériorité du nouveau Monarque commença d'affoiblir dans eux l'idée du pouvoir & du trône.

Cependant il y eut des exploits glorieux dans les premiers

tems de son règne : telles furent les guerres qu'il soutint contre les Hongrois, les Bretons & les Gascons, & dont le succès ne sembla pas dégénérer de la grandeur de Charlemagne. On put croire que l'ombre de ce Prince protégeoit les drapeaux de son fils ; mais il s'en falloit bien qu'elle en réglât la conduite. Concentrant en quelque sorte son Etat dans sa Cour & dans sa famille, ses vues trop bornées lui déroboient souvent les principes d'une sage politique. Outrées du supplice de leur amans, les Princesses ne lui pardonnerent ni d'avoir publié leur opprobre ni d'avoir châtié aussi sévèrement leurs désordres ; souvent une armée est moins redoutable que le ressentiment de femmes irritées ; mais sa foiblesse & sa précipitation lui ouvrirent dans sa famille d'autres sources de malheurs.

Trois ans s'étoient à peine écoulés depuis la mort de son pere, que, comme si le poids de cette riche couronne eût surchargé sa tête, il voulut la partager avec ses enfans. Lothaire fut associé à l'Empire, Pepin fut fait Roi d'Aquitaine, & Louis Roi de Baviere. Les Politiques n'avoient point oublié tout ce que de pareils démembremens avoient autrefois eu de funeste pour la Monarchie, les Seigneurs apperçurent bientôt tout ce que ce dépouillement précoce annonçoit de foiblesse, & le Monarque ne tarda pas à payer chèrement son imprudence. Quoique bâtard, le Roi d'Italie croit ses droits d'aînesse blessés par le partage, il crie à l'injustice, il arme contre son pere ; mais vaincu presqu'aussi-tôt, il tombe entre les mains de l'Empereur, qui lui fait crever les yeux. Si Louis put oublier un instant qu'il étoit pere, la Nature ne tarda pas à reprendre ses droits. La perte d'Ermengarde, son épouse, les fêtes qu'occasionna son nouveau mariage avec Judith, Princesse Bavaroise, donnerent à son chagrin une distraction momentanée. Les Evêques & les Peuples sur qui

ils avoient alors le plus grand ascendant, murmurent du supplice de Bernard. Louis est bien loin de cette force de caractère, qui dans Charlemagne eût maîtrisé l'opinion & couvert cet acte de cruauté; tout-à-coup aussi foible qu'il s'est montré criminel, il convoque au Palais d'Attigny une Assemblée solemnelle, où devant les Princes ses Enfans, les Prélats & les Seigneurs du Royaume, il demande pardon de son emportement, & sollicite humblement d'être admis à la pénitence publique; cette démarche, d'un éclat imprudent, fut alors sans préjudice, mais elle laissa entrevoir à la Nation la foiblesse de son nouveau maître.

Ce fut en effet le prélude des scènes les plus fâcheuses. Avec la beauté d'Hélene, Judith avoit apporté sur le Trône, dans son ambition & sa coquetterie, le germe de tous les malheurs. Elle n'a pas plutôt donné à l'Empereur un quatrieme fils dans le Prince Charles, que sans consulter les trois freres, elle exige du pere de pourvoir ce nouveau Prince, en dépouillant ses aînés. Ceux-ci se révoltent, la rébellion éclate de toute part; le prétexte toujours spécieux du bien public arme une partie de la Nation contre son Maître: les principes les plus inviolables disparoissent, & dans les enfans de l'Empereur qui associent des Evêques à leur faction & dans ces Prélats eux-mêmes, qui, sous prétexte de venger les mœurs outragées par la vie licentieuse de l'Impératrice, oublient le devoir inviolable qui les soumet à leur Souverain, & cette Religion sage qui borne leur autorité aux intérêts de la vie future.

Un Moine, Abbé de Corbie, est à la tête des mécontens, une vertu aveugle & farouche, lui fait attiser le feu de la sédition. Pépin fait son pere prisonnier à Verberie, le force de souscrire à sa déposition, & de prendre l'habit religieux. Judith est reléguée dans un Couvent: Louis est gardé à vue,

jusqu'à ce qu'il se rende à sa retraite; & le Peuple qui voit les chefs de l'Eglise en rôle principal dans cette scène ignominieuse, n'ose élever la voix en faveur de ce malheureux Prince. L'Archevêque de Rheims s'étoit établi son Juge. Mais bientôt les rébelles se divisent; jaloux de Lothaire, irrités des ses hauteurs, les trois freres demandent à se rapprocher du Monarque; Gombaud, un autre Moine en profite, & rend au Trône son maître légitime.

Trois ans suivent, il se forme sur la tête de Louis un nouvel orage; le Pape, le Clergé, les Princes, les Grands, tout conspire contre lui; il est jugé, dépossédé une seconde fois, relégué dans un obscur caveau de l'Abbaye de Saint Médard de Soissons, où se voit encore sa cellule. Un an s'écoule à peine que la discorde des freres amène une révolution nouvelle; les Evêques rendent à Louis sa couronne, l'Assemblée de Saint Denis casse l'ouvrage du Conciliabule de Compiegne. « Les trois freres rentrent en grace : Lothaire » plus long tems obstiné dans sa révolte, vient enfin tomber » aux pieds de son pere. De part & d'autre, la révolution est » complette, le fier Lothaire est à genoux & sans arme, » dans l'attitude d'un criminel à la merci de son juge, & » l'Empereur, élevé sur son trône au milieu de son camp, » paroît avoir repris sa grandeur. Lothaire obtient son pardon » sous la condition de se retirer en Italie. » Quelle catastrophe que celle où tous les principes sont outragés à la fois par une Nation qui souscrit aux révolutions les plus disparates, qui rompt & reprend ses sermens avec une égale facilité, par des Evêques qui courbent ainsi les règles de la Religion au gré de toutes les passions des Princes, par le Monarque lui-même, qui remet à la discrétion de ses sujets ses droits de pere, les prérogatives de sa Couronne, & le jugement des crimes qu'on lui impute, comme si une autorité aussi lâchement com-

promiſe n'étoit pas une faute des plus impardonnables dans un Souverain ?

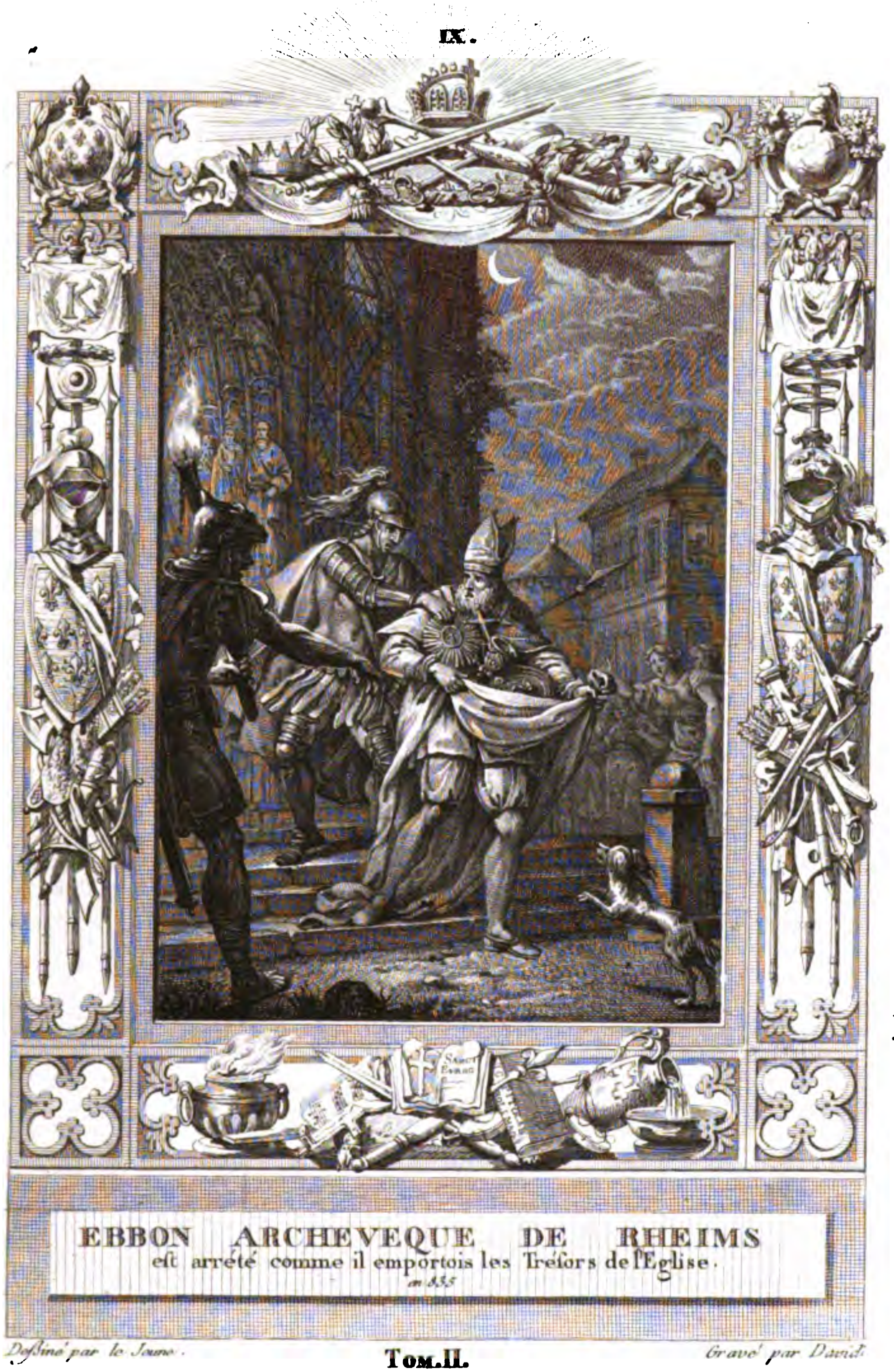
EBBON, Archevêque de Reims, eſt arrêté comme il emporte les tréſors de l'Egliſe. (*Année* 835.)

QU'IL fut facile de lire, dans cette foibleſſe de l'Empereur, dans le partage de ſes Etats, dans les diviſions affreuſes de ſes enfans, les triſtes deſtinées de ce magnifique Empire ; vivement ébranlé par les ſecouſſes que lui donnerent les Sarraſins, par les incurſions des Normans, Nation ſi fameuſe déſormais dans notre Hiſtoire, qui, ayant infructueuſement eſſayé ſes forces ſous Charlemagne, reparut après ſa mort, & exerça dans le reſte de ce ſiècle toutes ſortes de brigandages ? Mais un retour ſur le règne de Charlemagne nous en découvre la cauſe premiere. Plus occupé de l'immenſité & de l'élévation de ſon édifice, que de la ſolidité de l'ouvrage, plus jaloux d'éblouir ſon ſiècle que de perpétuer la gloire de ſon règne dans la poſtérité ; on put dire à ce Monarque ce que depuis on a reproché à Pierre-le-Grand, ſur la métamorphoſe qu'il avoit opérée parmi les Ruſſes : il y a plus de magie que de ſolidité dans toutes les parties de votre édifice ; ce coloſſe eſt d'un jet ſuperbe, mais la baſe en eſt foible; vous avez créé les Arts & les Artiſtes, appellé près de vous les Savans & les Sciences ; mais les Citoyens & les mœurs ſont encore à naître ; tout cet ouvrage croulera après vous, parce que la premiere révolution en diſperſera les élémens. (1)

---

(1) Si le deſpote eſt grand, ſon génie à l'Etat
Communique un moment ſa force & ſon éclat ;
Mais quand l'homme n'eſt plus, la Nation retombe ;
Et le bien qu'il a fait diſparoît ſur ſa tombe.
Traged. des Jammabs, Acte I, Scène XI.

IX.



EBBON ARCHEVEQUE DE RHEIMS
est arrêté comme il emportois les Trésors de l'Eglise.
en 835

Dessiné par le Jeune. *Gravé par David.*

Ainsi la chûte de l'Empire de Charlemagne doit être rapportée à sa grandeur même : une si vaste machine, qui rassembloit tant de pièces incohérentes, & se mouvoit par tant de ressorts, vouloit être gouverné par la même intelligence. L'autorité, qui doit atteindre au loin, est forcée de se partager, & ne le fait qu'avec perte. D'ailleurs une immense domination exalte d'ordinaire un Souverain, & le mène au despotisme ; du despotisme naissent le renversement & le mépris des Loix, l'abus téméraire de la puissance ; & de pareils excès, s'ils ne sont soutenus par un génie ferme, par de hautes qualités & de grands exploits, rendent aux différens ordres de Citoyens toute l'énergie que perd le Monarque.

Tout, avant Charlemagne, avoit contribué à donner de la puissance des Rois une idée favorable au despotisme ; les Gaulois les assimiloient aux Empereurs Romains, & les Prêtres relevoient encore cette idée, en voyant dans eux la puissance des Saül & des David, comme immédiatement conférée par l'autorité de Dieu lui-même. Le Français adopta facilement cette opinion dans laquelle il trouva les Gaulois. La Religion Chrétienne avoit consacré cette puissance dans Clovis : si la foiblesse de la plupart de ses descendans les rendit pour ainsi dire étrangers à cette Monarchie absolue, elle conserva toute sa force dans la main des Maires : & loin de perdre aucune de ses prérogatives, elle reçut de l'administration de Pépin & du génie de Charlemagne une vigueur nouvelle.

Qui n'eût cru que trente années d'un gouvernement juste & pacifique en Aquitaine, n'eussent assuré le repos & la gloire de l'Empire Français sous Louis le Débonnaire ! brave, équitable, vigilant, actif & populaire, instruit dans les Sciences & les Arts : tant de qualités ne purent arrêter la détente qu'opéra la mort de son pere dans tous les ressorts de l'Etat, & l'insurrection des Barbares, qui ne voyoient qu'avec une

envieufe cupidité la profpérité de la France. Louis éprouva ce que Pline prophétifoit à Trajan, fur le poids énorme de gloire qu'il laiffoit à fes fucceffeurs. (1) En peu d'années les paffions & les intérês des Grands & des Prélats même, perdirent l'équilibre que Charles avoit fû leur donner, & Louis ne tarda pas à s'appercevoir que les hommes les plus refpectables peuvent fe voir entraîner au-delà des bornes, par les écarts ou la phrénéfie des paffions, quelquefois même par une fauffe politique & par les apparences du bien.

En moins d'un fiècle, il fe fait dans l'opinion du Clergé une révolution qui fut le réfultat à la fois de la foibleffe de l'Empereur, de l'audace de fes enfans, & de cette facilité qu'a toute efpèce de puiffance à s'étendre, quand loin d'être réprimée, elle reçoit une impulfion qui la favorife. L'Abbé Vala, ce fidèle Confeiller de l'Empereur, ne craint pas de développer, dans une Diète tenue, en préfence du Prince, cette caufe fenfible de la dégradation de fon autorité; il la voit dans le crédit énorme que prenoient les Prêtres & les Moines fur l'adminiftration, dans l'influence des Laïcs fur les affaires du Clergé, dans la prodigalité des Princes envers l'Eglife, & dans l'immunité de celle-ci à l'égard des charges de l'Etat. Mais dans tout cela, l'autorité bleffée dans fes prérogatives, ne pouvoit fe plaindre de ce pouvoir nouveau que donnoient les Princes eux-mêmes aux Papes & aux Evêques, en mettant pour ainfi dire les couronnes à leurs pieds, en leur remettant la puiffance de donner & d'enlever les fceptres, en prenant les Miniftres de la Religion pour ceux de leur ambition & de leur vengeance.

« Cependant Louis rendu à lui-même & à fon Trône, fem-
» bla vouloir reprendre fur le Clergé toute la prérogative de

(1) *Onerafti futuros principes*. Paneg. Trajan.

fa

» sa place. Le perfide Ebbon, qui, dans ces scènes scandaleuses, avoit joué un rôle si déshonorant pour l'Eglise, fut » le premier coupable que Louis punît de l'exil. Ebbon parut » céder tranquillement à l'orage, parce qu'il ne vouloit point » être surveillé dans sa retraite; capable de plus d'un crime, » il ajoute à la félonie envers son Maître, une bassesse & » un sacrilège, en emportant avec lui les trésors de son » Eglise; mais il est reconnu, il est arrêté dans sa fuite, » ramené à Thionville, où il se voit solemnellement déposé, » de là confiné à Tulde, ensuite à Saint-Benoît-sur-Loire, » sans reparoître sous le régne de Louis. »

De nouvelles révoltes empoisonnerent les derniers jours de ce malheureux Prince, qui les termina à Engelheim, près de Mayence. Mélange étonnant de tous les contrastes que peut offrir sur le trône un Roi dans qui la foiblesse gâte & corrompt tous les dons de la nature & de la grace, la piété par la superstition, la bravoure par une lâche timidité, les affaires de l'État par des tracasseries domestiques, la bonté par une cruauté de circonstance, les lumieres par une crédulité puérile, la douceur par une clémence aveugle, l'amour de l'ordre par une fluctuation continuelle, l'amour du bien par des alternatives fâcheuses d'anarchie & de despotisme. De combien de Princes l'Histoire n'a-t-elle pas pu dire, que leur plus grand malheur étoit d'être Roi ?



CHARLES LE CHAUVE.

PEPIN arrêté comme il se sauve de prison & amené au Roi Charles II. (*Année* 852.)

AU premier coup de pinceau que nous avons donné sur la trop fameuse Judith, nos Lecteurs ont senti tout ce qu'une mere ambitieuse, tout ce qu'une femme spirituelle, artificieuse & galante, préparoit de piéges au Prince le plus épris de ses charmes, le plus crédule sur sa vertu, le plus craintif de lui déplaire, assez foible d'ailleurs pour lui sacrifier son propre repos, la paix de sa famille, & celle de son Empire. Louis éprouva que l'avantage de posséder une belle femme est quelquefois plusque compensé par l'abus qu'elle fait de l'empire de ses charmes. Le plus grand que l'on pût reprocher à Judith fut d'avoir fait taire dans le cœur de son époux la voix de la

X.



PEPIN ARRÊTÉ COMME IL SE SAUVE
de prison et amené au Roi Charles II.
en 852

Dessiné par le Jeune. Gravé par David.

Tom.II.

prudence, celle de l'équité, & les droits du ſang. Dès ce moment où elle concentra ſur ſon fils Charles toutes les affections du Prince débonnaire, & voulut l'élever aux dépens de ſes aînés, elle devint pour ſon mari une ſource intariſſable de chagrins pour la famille Royale, le flambeau de la diſcorde, un fléau pour la Nation.

Si-tôt que cette femme ambitieuſe eût un fils, ſon imagination & ſes intrigues ne donnerent aucunes bornes aux grands établiſſemens qu'elle lui deſtina; & ſes projets trop à découvert rendirent Charles encore enfant odieux à ſes freres & le principe éloigné, mais efficace des malheurs de la Maiſon Royale. Sa naiſſance, ainſi qu'il eſt arrivé depuis à plus d'un régne déſaſtreux, s'étoit annoncée par des calamités publiques. La France étoit en proie à la guerre, à la peſte & à la famine: ſon règne fut la triſte époque de la décadence de ſa race. A peine âgé de ſix ans, il avoit reçu à Worms, des mains de Louis, & en préſence de ſes freres, des Provinces démembrées de leurs Etats. On a vu Charles fugitif avec Judith témoin impuiſſant des humiliations de ſon pere & de ſon Roi, du déshonneur de ſa nièce, errer comme un vaiſſeau battu de la tempête, au gré de ſes freres, & des événemens les plus oppoſés, avoir tout à craindre & preſque rien à eſpérer des révolutions qui ébranloient le trône; on l'a vu enſuite dans des momens de proſpérité, couronné des mains de l'Empereur, au milieu des applaudiſſemens des Grands, Roi de tous les Etats depuis la Loire juſqu'au Rhin, grandeur qui pouvoit n'être qu'éphémère, ſi Lothaire & Louis le Germanique ne ratifioient la donation, & dont Charles fut au moment de ſe voir dépouillé, quand à la mort de Pepin, l'inſatiable avidité de Judith porta le foible Louis à ravir aux héritiers légitimes la Couronne d'Aquitaine, pour la

donner à son fils, & provoqua par cette injustice le ressentiment & la colère de Louis le Germanique.

Voilà sous quels auspices Charles le Chauve, à l'âge de dix-sept ans, prend le timon de la France. Ni plus heureux ni plus prudent, & moins estimable à quelques égards que Louis le Débonnaire, il étoit bien loin des ressources qu'exigeoient le Trône, pour se relever des humiliations du dernier règne. Avec un génie capable de quelques projets, avec une valeur active & entreprenante, mais sans nerf & sans grandeur d'ame dans sa conduite, petit dans ses moyens autant qu'avide & vaste dans ses desirs, foible dans sa bonté, sans discernement dans sa bienfaisance, Charles le Chauve ne travailla, dans un long règne, qu'à aguérir & à fortifier les rivaux de l'autorité royale.

Nous ne craindrons pas de compromettre la Religion, toujours étrangere aux passions des hommes, si nous osons dire que de tous ces rivaux de la puissance du Monarque, il en fut peu d'aussi redoutables que le Clergé. Lorsqu'on se reporte à l'entrevue de Louis I & d'Etienne IV, où ce Pape se prosterne trois fois devant ce Prince en l'abordant, à celle où Léon III s'agenouilloit devant Charlemagne, & au-delà du huitième siècle, à la respectueuse déférence des Evêques de Rome pour les Empereurs, on regarde comme un rêve les prétentions & les démarches des Jules, des Grégoire & des Boniface. D'abord humbles sujets des Empereurs, puis simplement confirmés par eux, comblés par nos Rois d'honneurs & de richesses, les Papes ne connurent pas tous également les bornes que la sagesse & l'humilité Chrétienne donnoient à leur puissance. Le Débonnaire leur avoit donné, en 817, la Ville & le Duché de Rome, comme un grand fief, dont la suzeraineté demeuroit toujours au Roi de France.

Sans doute il étoit beau d'honorer la Religion dans son Chef,

& de le rendre encore plus vénérable aux Chrétiens par le surcroit de puissance. Mais il est si difficile que deux arbres trop voisins l'un de l'autre, ne se rallient pas sous une même écorce, & ne confondent pas leur seve & leur vigueur; il est si rare que deux autorités rapprochées ne s'étayent pas l'une par l'autre, dans leur exercice, qu'il fut aisé de prévoir tout ce que les passions pouvoient enfanter d'abus sous l'apparence même de la Religion. Louis l'avoit éprouvé dans son règne; Charles le Chauve eut aussi son expérience. Nicolas avoit déjà déployé sur le Roi d'Austrasie, Lothaire, dont la Lorraine a depuis reçu son nom; l'essai de cette puissance, qui devoit faire trembler les Rois de la seconde race, quand ayant pris connoissance du divorce de ce Prince avec Teuteberge, il envoya deux Légats à Metz pour le juger, avec menace de l'excommunier & de le dépouiller de ses Etats, entreprise inouie jusqu'alors. Nicolas étoit ardent; mais Adrien II qui lui succède, ne se montre pas envers Charles le Chauve plus mesuré sur les prérogatives prétendues de sa place.

Ce Monarque, il est vrai, n'étoit entré qu'en usurpateur dans la Lorraine, à la mort de Lothaire, dont l'héritier naturel étoit l'Empereur Louis. On pouvoit attendre des avis & des exhortations du pere commun des fidèles. Adrien veut parler en maître irrité, qui n'épargne ni les reproches, ni les injures, ni les menaces, ni les ordres tels qu'un Souverain les donne à son Sujet. L'honneur du Monarque trouve un vengeur dans l'Archevêque de Reims, Hincmar; & Charles lui-même, outré de la hardiesse du Pontife, le rappelle aux bornes de son ministère, en annonçant qu'un Roi de France n'est & ne sera jamais ni le vassal ni le Lieutenant du Pape. Fermeté louable, mais qui se dementit en acceptant d'Adrien un Vicaire-Général en France. Le Pape soutient jusqu'à sa mort le ton absolu qu'il s'étoit arrogé à l'égard de Charles. On voit

avec peine qu'un Miniftre de paix & de charité fomente la rébellion d'un fils contre fon pere, que ce pere, tout Souverain qu'il eft, foit traité par le chef de la Religion la plus douce, avec toutes les expreffions que peuvent dicter l'orgueil & l'animofité. Charles acquérera dans la fuite une augufte dignité, mais ce ne fera que par une humiliation déplacée, & qu'en dégradant, aux pieds de Jean VIII la majefté du Souverain.

Charles le Chauve ne faura pas mieux maintenir fa grandeur vis-à vis des Evêques; lui même il fournira tous les alimens poffibles à leur ambition; il égarera leur religion & leur autorité, en les affociant à fes querelles, & à tous les projets de fa cupidité. La Nobleffe regarde avec peine cette exceffive déférence, qui met l'Etat & la Couronne à la difcrétion du Sacerdoce, & voit dans fon Prince, avec une forte de mépris, l'efclave du Clergé. Charles n'en eft que plus imprudent en invoquant, pour fa conduite politique & militaire, non l'arbitrage, mais l'autorité, mais la puiffance des Prélats. Charles fortoit, comme nous le verrons, d'affouvir dans les champs de Fontenay, fes fureurs contre Lothaire, dont la dignité impériale humilioit fon orgueil; des ruiffeaux de fang venoient de couler pour une caufe injufte; & la phrénéfie d'un feul homme, par l'abus le plus coupable du droit des Princes, venoit de conduire à la boucherie des milliers de victimes. Ce font ces mains teintes encore de carnage, que Charles éleva vers les Miniftres des Autels, pour leur demander de légitimer au nom du Dieu de juftice & de charité, fes déprédations bien plus que fes conquêtes.

Affemblés à Aix-la-Chapelle, Charles & Louis fon frere leur demandent s'ils peuvent jouir en confcience des Provinces fans défenfe, qu'ils viennent d'enlever à leur frere? Sans doute que, dans un cas douteux, il eft dans l'ordre de recourir aux Oracles de la Religion & de la Morale Chrétienne;

mais ici le cri de la conſcience ſeul réclamoit hautement contre l'injuſtice, & la voix du ſang leur redemandoit les poſſeſſions d'un frere. Les Evêques interrogés par la paſſion, ſe regarderent, en ce moment, bien moins comme Juges de la morale que comme arbitres & diſpenſateurs d'une Couronne; c'eſt au nom de Dieu qu'ils ſoumettent les deux Princes au ſerment de gouverner leur nouveau Peuple avec ſageſſe; c'eſt à ce nom ſacré, qu'ils ordonnent aux deux Frères de recevoir de leurs mains les Etats de Lothaire. Dans l'yvreſſe de ſa cupidité, Charles n'ouvrira les yeux ſur la honte de ſa foibleſſe & ſur les entrepriſes hardies d'une puiſſance qui dépaſſe ſes bornes, que quand l'Aſſemblée de Beauvais & celle de Meaux auront en quelque ſorte comblé la meſure des écarts du Clergé d'alors, par les conditions déshonorantes qu'elles preſcriront à Charles, comme autant de règles de ſon Gouvernement, encore Charles ne ſortira-t-il de ſa léthargie, qu'à la voix des Seigneurs de la Nation, révoltés du ſcandale; mais qu'on ne s'attende point qu'il en ſorte par un acte de prudence. Tout Prince foible touche en peu de tems aux deux extrêmes. Charles avoit flatté d'abord les Evêques, & leur avoit prodigué les honneurs & les richeſſes; irrité tout-à-coup, & dans le dépit d'avoir avili ſa couronne, il les chaſſe avec ignominie, & ſe fait de ces Prélats des ennemis redoutables, ſans penſer qu'il va perdre un contrepoids néceſſaire au pouvoir non moins formidable des Seigneurs, avec lequel nous le verrons aux priſes dans ſon règne.

Louis I avoit, en mourant, remis à Lothaire le ſceptre Impérial, qu'il lui avoit retiré au tems de ſes révoltes; mais ce ſceptre devint le funeſte ſignal de la diſcorde. Lothaire voulut jouir des dons de ſon Père, & de cette ſupériorité que ſon titre lui donnoit ſur ſes freres. Louis l'avoit établi le protecteur de Charles le Chauve; Lothaire voulut appeſantir ſon joug;

Charles ne voulut en recevoir aucun; mais bientôt il fallut que l'Empereur cédât à la force, & signât un Traité qui le dépouilloit d'une partie de ses Domaines; Traité qui cependant ne devoit recevoir sa sanction que de la décision des Seigneurs du Royaume. Ce délai donne à Charles le tems de chercher dans sa politique une ressource qu'il n'avoit point trouvée dans son armée: s'il venoit à bout d'associer Louis de Baviere à sa cause, il pouvoit reparoître avec avantage. Louis, dont la fierté souffroit également de la supériorité de Lothaire, crut ne devoir pas laisser écraser Charles, & qu'il falloit saisir une occasion si importanre de faire respecter à l'Empereur une égalité dont il s'écartoit; les deux frères font une levée considérable de troupes & d'argent, & si-tôt que leurs forces sont réunies, il font annoncer à Lothaire une résolution ferme de borner sa puissance. En vain Rome veut déployer dans sa médiation un crédit, dont elle a déjà fait quelques heureux essais. Ses envoyés demeureront les témoins muets de la sanglante boucherie qui va déshonorer les petits-fils de Charlemagne.

Quatre Rois y parurent; d'un côté l'Empereur & Pepin d'Aquitaine, de l'autre Charles & Louis de Baviere; toutes les forces de la France, une Noblesse brave & nombreuse se réunirent près du bourg de Fontenay, dans l'Auxerrois (1). Bien éloigné, sans doute, de prévoir les suites de son opiniâtreté, Lothaire refuse durement toutes propositions de paix, comme autant d'attentats contre une dignité, en vertu de laquelle il croit pouvoir faire la Loi à ses Frères. Ceux-ci poussés à bout, se livrent à toutes les fureurs de la vengeance. Le sang de la Nation ruisselle dans la plaine, sous les coups

(1) Année 841, 25 Mai.

que

que se portent mutuellement les Français. Jamais combat plus sanglant ne s'étoit donné depuis l'établissement de la Monarchie. L'épuisement seul put y mettre fin; quarante mille hommes y périrent dans l'armée de l'Empereur; & quoique maître du champ de bataille, Charles n'eût gueres moins & de soldats & de Noblesse à regretter.

Cependant cet affreux carnage ouvrit les yeux de ces Princes aveuglés par la haine; Charles & son frère firent les premieres démarches pour demander la paix. Mais le Roi de France se vit alors engagé dans deux expéditions de la plus grande importance. Les Bretons, ayant à leur tête Noménoë, levèrent l'étendard de la révolte; ce Prince, jusqu'alors simple Duc ou Gouverneur, voulut ceindre le diadême, & rendre son Peuple indépendant du Monarque François; Charlemagne & son fils les avoient contenus; le génie du petit-fils les enhardît à tout oser. Effrayé de cette insurrection, Charles le Chauve fit voir, en appellant à son secours les foudres de l'Eglise, qu'il sentoit sa foiblesse; armes vaines contre ces Peuples, & qui ne le garantirent point d'une honteuse défaite. Noménoë garda son titre, & Charles pour cimenter sa paix, fut trop heureux de couronner de sa propre main Erespoë, fils de ce nouveau Roi Breton. Ce Prince & Salomon qui lui succéda furent les seuls qui conservèrent le titre de Roi.

L'Aquitaine étoit alors sous les Loix de Pépin, mais révoltés par les violences, les cruautés & les débauches de ce Prince, qui déshonoroit le Trône, on vit ses Peuples passer successivement sous le joug de Charles le Chauve, de Louis le Germanique & de leurs enfans, & rentrer ensuite sous l'obéissance de Pépin, pour le chasser encore; triste position pour des Sujets, dont la fidélité ne connoît plus de base, & dont le Maître n'a plus de ressorts pour se faire obéir! Banni par ses Peuples, rasé & enfermé à Saint Médard, Monastère déjà

» célèbre par un Auguste Prisonnier ; Pépin s'évade, mais ne « retrouve dans l'Aquitaine, qu'un Peuple aigri ; la Nation » qui a cru pouvoir transporter ses droits au Roi de France, » ramène aux pieds de ce Monarque le Prince fugitif, dont » le sort est irrévocablement prononcé. Pépin est renfermé » pour toujours au Château de Senlis, & ses enfans, confinés » dans un Monastère, y voyent s'engloutir tous leurs titres & » leurs espérances sur le Trône d'Aquitaine, qui ne recon» noît plus que Charles pour maître ». C'est par ces dégrés de révoltes, de déprédations & d'avilissement, que la Race Carlovingienne se précipite vers sa décadence ; mais combien d'autres causes vont y concourir ?

Entrevue de LOUIS, CHARLES *&* LOTHAIRE.
(*Année* 859.)

DÉJA s'annonce de loin le moment où le despotisme de l'aristocratie va peser sur les Peuples, & remplacer une Monarchie bienfaisante, à l'ombre de laquelle ils pouvoient voir germer les fruits de la justice & de la paix ; le Trône va perdre tout ce qu'acquéreront les pouvoirs usurpés par les Seigneurs de la Nation. C'est ainsi que dépérit dans une forêt un beau chêne, un chêne robuste, lorsqu'on laisse s'égarer sa sève dans des rejettons faméliques qui l'épuisent.

Un des chefs-d'œuvre de la politique de Charlemagne avoit été d'établir entre le Clergé & les Seigneurs un parfait équilibre, comme un ressort principal de son Gouvernement. Il avoit prévu qu'un démembrement inévitable dans ses vastes Etats, mettoit tôt ou tard ses Successeurs dans la dépendance des Seigneurs de la Nation ; & qu'alors le crédit du Clergé qu'il importoit d'attacher au Trône, donneroit de continuel-

XI.



ENTREVU DE LOUIS, CHARLES ET LOTHAIRE.

en 869.

Dessiné par le Jeune. *Gravé par David.*

TOM. II.

les entraves à la domination des Seigneurs entreprenans. C'eſt ainſi que, ſous ce grand Prince, l'autorité royale s'étoit avancée rapidement à ſa perfection; elle en déchut plus rapidement encore, ſi-tôt qu'après avoir armé le ſacerdoce contre leur propre ſang, la foibleſſe des deſcendans de Charlemagne les eut allarmé contre cette puiſſance, à laquelle ils avoient donné une trop forte impulſion, le remède devint plus funeſte que le mal; on affoiblît, on dépouilla le Clergé.

Enrichis par ce nouveau ſyſtême, les Seigeeurs prirent bien d'autres accroiſſemens par celui des *préceptions*, qui ſe multiplièrent dans ce règne. Tout homme libre, qui voulut faire fieffer ſon aleu, devenant vaſſal immédiat du Seigneur, n'eut plus avec le Roi qu'une relation éloignée, & ceſſa d'être ſous ſa main: d'un autre part, l'Egliſe abandonnoit aux Seigneurs une partie de ſes terres, ſous la condition du ſervice militaire. A l'inſtant la balance pencha du côté des Seigneurs: il y eût des vaſſaux qui ne furent plus ceux du Prince; un aîné qui fieffoit ſes cadets, les retenoit dans ſa dépendance immédiate. Peu digne de remplacer ſon aïeul, le foible Charles ſembloit ne connoître à la détente du Gouvernement d'autre remède que les conceſſions les moins réfléchies, par l'hérédité des Comtés & des grands Offices; il démembroit ſa puiſſance, il affoibliſſoit l'influence de ſon pouvoir, & s'iſoloit inſenſiblement de ſes Peuples. Il mettoit à la place du Trône, le pouvoir oppreſſif de l'ariſtocratie, ſous lequel alloit gémir le Français; pouvoir qui péſera pendant trois cens ans ſur la Nation. Avec quelle indulgence, ou plutôt avec quelle circonſpection ne faut-il pas juger les délibérations lentes & les précautions ſcrupuleuſes des Rois & des Miniſtres, quand on réfléchit ſur le funeſte effet des conceſſions indiſcrétes?

Mais ſur-tout quel aliment pour l'ambition de ces Seigneurs, que ces guerres continuelles où les Princes les appelloient ſans

ceſſe comme les inſtrumens de leur vengeance ou de leur cupidité! Ce fut alors que formant dans l'Etat un parti conſidérable, ils connurent leur force, vendirent cher leurs ſervices aux Princes, & ne purent ſe croire néceſſaires ſans devenir audacieux & entreprenans. Pour réprimer ces funeſtes ennemis du Trône, il eût fallu dans les Princes une politique attentive à toutes leurs prétentions, une fermeté à l'épreuve des intérêts particuliers qui agitoient ces Monarques, une confédération inaltérable pour fixer ſur la tête d'un d'entre eux la Couronne impériale, & pour ſe réunir à ce Chef contre toute eſpèce d'atteinte portée à leur puiſſance.

Les paſſions de ces Princes turbulens & jaloux en déciderent autrement, & donnerent à leurs vaſſaux un fâcheux exemple. On apprit à ſe fortifier & à ſe battre, au ſervice des Princes, à qui le plus léger intérêt mettoit ſans ceſſe les armes à la main, toujours occupés à prendre, à défendre des Places. On ne put ſe prêter à leurs invaſions, ſans éprouver le deſir d'envahir pour ſoi-même; & cette puiſſance nouvelle, qu'on avoit reçue des Rois, fut l'inſtrument dont on ſe ſervit pour miner le Trône. Alors l'homme libre trembla pour des poſſeſſions que le Roi ſe mettoit hors d'état de protéger, & l'inquiétude que cauſoit une oppreſſion inévitable, fit naître le beſoin de ſe donner un appui. Centre de toutes ces puiſſances ſubalternes, un Charlemagne eut ſu les tenir dans ſa main, les diriger dans leur eſſor, & les faire conſpirer à la ſplendeur & à la force du Trône; mais les alternatives de cupidité & d'abandon, d'inaction & de témérité, ne laiſſerent, ſous Charles le Chauve, qu'une foible communication de la tête aux membres; & bientôt l'ordre interverti, par le fameux Traité de Merſen, relâcha tous les liens de la dépendance.

Malheureux le Prince qui n'aura qu'un courage de boutade

& qu'une ambition sans prévoyance! comme Charles-le-Chauve, il se verra presque toujours agité par des discordes étrangeres & intestines, & à la merci des factions. Charles ne peut tenir long-tems contre cette position orageuse; il sollicite vivement auprès de l'Empereur & du Roi de Germanie une conférence, où, en présence de la Nation, on remédie aux maux qui désolent ses Etats & aux violentes secousses qui ébranlent son Trône. On convient de tenir l'Assemblée à Mersen sur la Meuse (1). Les trois Princes y paroissent; le sang, l'humanité & la bonne-foi semblerent y avoir repris leurs droits; & l'intimité de ces Princes n'annonça rien que d'avantageux aux Peuples. Mais bientôt on n'y vît que les contradictions qu'entraîne la foiblesse.

On débuta par annoncer d'un ton menaçant aux Evêques & aux Seigneurs une ligue défensive entre les trois frères, pour s'aider réciproquement de leurs conseils & de leurs armes, tant contre les sujets rébelles, que contre les ennemis du dehors. Cette fierté, à laquelle on n'étoit plus accoutumé, souleva l'Assemblée; le mécontentement éclata par des murmures; & l'on put se convaincre d'une vérité constante en politique: qu'un Prince foible se ressaisit difficilement de ce qu'il a cédé de ses droits ou de ses prérogatives. On insulta l'Empereur en enlevant sa fille; on mortifia les Princes, en se montrant fatigué de leurs querelles & de leurs divisions; il leur fallut dissimuler des outrages qu'ils n'avoient pas la force de punir, & mettre en quelque sorte le Trône sous la protection de la Nation. C'est à l'Assemblée de Mersen, qu'il faut rechercher l'origine de cette espèce d'aristocratie, qui si long-tems outragea la majesté de nos Rois. Les trois frères

---

(1) Année 847.

y firent leur traité, & s'engagerent à protéger respectivement leurs domaines; engagement pris sous la garantie des Evêques & des Seigneurs autorisés à juger tous les différens, & à faire respecter aux Princes leurs Arrêts. Quelle affreuse paix que celle qui séme tant de germes de discorde!

Mais bientôt, par une suite de cette foiblesse, & par un fatal enchaînement de concessions, le Trône eut à subir une autre éclypse, qui le laissa plusieurs siècles dans l'ombre. Cette agitation continuelle, que causoient, dans les Provinces des trois Royaumes, les prétentions des Princes, ces divisions toujours renaissantes, qui ne laissoient aux Peuples d'autre repos, que les momens d'impuissance où leurs Rois s'arrêtoient eux-mêmes, indisposerent contre une influence trop abusive du pouvoir suprême, & produisirent une sorte de constitution nouvelle, où l'on osa se permettre de distinguer entre la Patrie & le Monarque.

Arrêté mémorable de l'Assemblée de Mersen : d'abord, on y statue qu'aucun vassal du Roi ne sera forcé de le suivre à la guerre, si cette guerre n'est générale, ou si l'ennemi n'est sur les frontières. Il y eut plus : l'homme libre, qui, jusqu'alors n'avoit obéi qu'au Roi, sous la main duquel le retenoit toujours le devoir de son alleu, fut maître d'échapper à l'autorité du Monarque, par la conversion de son Alleu en fief. Chacun alors put choisir sa banniere & son maître immédiat; & l'hérédité attachée aux alleux passant aux fiefs, le Roi se trouva tout-à-coup loin de ses Sujets. Aussi vit-on se former une chaîne nouvelle, qui s'étendant tous les jours par les subdivisions des fiefs, n'aboutissoit à la main du Monarque qu'avec une impression très-affoiblie. La puissance du Roi ne frappa plus directement que sur ses propres Domaines ; & combien l'excessive prodigalité des Princes n'avoit-elle pas resserré le cercle de cette influence?

On voit donc, dans ce Traité de Merſen, un triſte fruit de ces guerres où les enfans de Charlemagne avoient déchiré la Monarchie, & verſé le plus beau ſang des Français. Ce fut une preuve de plus dans l'Hiſtoire, que ſi les plus petits Etats ont trouvé dans leur union la ſource de leur grandeur, la diſcorde n'a pas moins été, pour les grandes Monarchies, le principe de leur dépériſſement. Ainſi la déſunion des Princes porta les Seigneurs à s'unir plus étroitement entre eux; mais le Royaume ne gagna rien en force, à tout ce que le Trône perdit chaque jour de ſon influence. Tout ſembla conſpirer au démembrement de ce bel Empire; la mort de l'Empereur Lothaire établit en 855 cinq Rois qui ſe partagerent la dépouille de Charlemagne.

Mauvais fils, mauvais Prince & mauvais voiſin; l'ambitieux & perfide Lothaire, dont le Débonnaire avoit été la victime, fut le fléau de ſes Provinces; en horreur pour ſes impiétés & ſa cupidité, il ſe laſſa lui-même du poids d'une exiſtence odieuſe. La mort de ſa vertueuſe épouſe Hermengarde lui rapella ce moment terrible, où le Juge ſuprême des Souverains leur demande compte du repos, de la fortune & du ſang des Peuples, qu'il ne leur a confiés que pour quelques inſtans. La vraie pénitence d'un Prince, abuſé par l'yvreſſe de ſon rang, & l'impunité de ſes paſſions, eſt une prompte & entiere réforme dans ſon Gouvernement, & ſon expiation doit être dans tous les ſacrifices qu'il fait au bonheur de ſes Peuples. Tel eſt, dans ſa place, le plus bel uſage de la Religion. Lothaire crut au contraire devoir deſcendre de ſon Trône & aller s'enſevelir au Monaſtere de Prom aux Ardennes, & ſe crut abſous, par l'habit religieux, de ſes cruautés & de ſes rapines.

Le Traité de Merſen avoit prévu le démembrement des Etats de Lothaire, & les oncles laiſſerent le partage ſe faire paiſiblement entre Louis II, qui eut l'Italie & l'Empire,

Lothaire à qui échut la Lorraine, & Charles à qui son pere avoit assigné la Provence. Mais l'ambition & la cupidité se réveillent dans Charles le Chauve, dont le génie, déjà très-disproportionné au gouvernement de ses Etats, s'occupoit sans cesse d'en usurper de nouveaux. Les Grands révoltés de voir qu'un Roi qui ne savoit les défendre ni contre les Bretons ni contre les Normands, dont nous décrirons bientôt les ravages, s'agitât sans cesse pour envahir les Etats de ses voisins, armerent contre lui, & appellerent à leur secours Louis de Germanie son frère. Favorisé des Seigneurs & des Evêques, celui-ci reçoit de leurs mains la couronne de France & de Neustrie, que le Conciliabule d'Attigny enleve à Charles le Chauve.

Dans un siècle, où la sagesse des principes a prévalu sur la nuit des préjugés dans lesquels ont vécu si long-tems nos pères, qui doit étonner le plus, ou de la hardiesse des Prélats qui portent sur la Couronne une main sacrilège, ou de la pusillanimité de Charles, qui ne se plaint dans son Manifeste, que d'avoir été déposé sans le concours & le Jugement des Prélats qui l'ont consacré, envers lesquels il professe une entiere soumission?

De quel trempe étoit donc cette ame, mélange singulier de hardiesse & d'indolence, de légéreté & d'obstination, de hauteur & de bassesse, d'injustices criantes & d'abandon superstitieux de ses droits les plus sacrés? Charles, qui régnoit sur des sujets presqu'aussi inconstans que lui, ne tarda pas à reprendre ses Provinces sur son frere le Germanique; mais peu sûr de la Noblesse, il croit devoir se rejetter, au Concile de Savonnieres (1), dans les bras du Clergé, en s'en remettant pour la correction des fautes de son Gouvernement au Juge-

(1) Année 859.

ment

ment des Prélats. Mais la Nobleſſe avoit fait de trop grands pas vers l'indépendance, pour que Charles put l'abattre par le crédit du Clergé. Le Monarque a l'adreſſe de ſe retourner du côté des Seigneurs, il les ſollicite, il les careſſe, il ſe les attache, & bientôt il a reconquis ſur Louis le Germanique tous les Etats dont il s'étoit vu dépouiller.

» Il étoit tems de finir ces troubles & de couper court à » des diviſions, qui par le génie des Princes, & celui des » Peuples, pouvoient renaître ſans ceſſe, pour le malheur » de la Nation. Ce fut l'ouvrage de médiateurs pacifiques, » qui ménagerent entre Louis & Charles & leur neveu Lo» thaire, une conférence dans une île du Rhin, près d'An» dernac, les Seigneurs témoins de leur entrevue, reſtant en » nombre égal ſur l'une & l'autre rive. La conférence fut » amicale, le ton careſſant, on ſe donna des marques ſinceres » d'une tendreſſe & d'une bienveillance réciproque. On ne » put reprocher à cette paix que l'indiſcrétion du ferment » où ces Princes, prenant leurs ſujets à témoins, les délierent » de toute fidélité dans le cas où ils viendroient à trahir » leurs engagemens ». Que de faux pas en tout genre, & quelles en ſeront les ſuites pour la race de Charlemagne?

Le Légat Arſène contraint Lothaire à reprendre Teuteberge ſa femme. (*Année* 866.)

CHARLEMAGNE n'avoit encore eu que deux Succeſſeurs dans la France & dans l'Empire, & déjà ſe montroit, avec éclat, la tige de la Maiſon, qui devoit après deux générations, dépouiller de la Couronne la Race de ce grand Prince. Le

bisaïeul de Hugues-Capet, Robert le Fort, est fait Gouverneur ou Duc de France, & jette les fondemens de la grandeur de sa Maison. La foiblesse des Rois devient comme un esprit de vertige, qui, favorisant l'indépendance des Seigneurs, précipite les Monarques vers leur chûte. Louis I avoit déjà fait une faute, en accordant à un Seigneur & à ses descendans, le droit de justice au territoire de Narbonne. Charles le Chauve combla la mesure de l'indépendance, par son extrême facilité à laisser les grands Officiers se perpétuer dans leurs places, & en disposer comme d'un patrimoine. On vit paroître & s'élever des Ducs ou Gouverneurs, des Comtes pour les seconder, des Marquis pour la garde des frontieres, autant de pouvoirs, qui s'étant rendus inamovibles & héréditaires par d'imprudentes concessions du Prince, devinrent bientôt autant de puissances rivales, réduisirent tous leurs devoirs à un hommage souvent insignifiant, changerent le bénéfice en fief, l'Officier du Prince en vassal, le Souverain en suzerain, le serment de fidélité en foi-hommage; décorerent le chef de vains titres, donnerent aux membres une puissance, une force monstrueuse : autant de leviers, que ce chef ne pouvoit remuer qu'avec peine, & qui lui donnerent plus de fatigues & plus d'entraves que d'utiles ressources.

Il restoit à Charles si peu de ressort dans son ame & dans son pouvoir, qu'il adopta pour son gendre le grand Forestier de France, Beaudouin, ravisseur de sa fille, surnommé *Bras de Fer*, & le créant Comte de Flandres, il en fit la tige des Chefs de cette Province. Mais de quelle importance ne fut pas pour la Monarchie, ce funeste exemple de Charles, qui en démembroit ainsi les domaines ? Les Seigneurs l'imitèrent; mais ce qui fut en lui l'ouvrage de la foiblesse, fut dans ceux-ci un chef-d'œuvre de politique : ils voulurent à leur tour avoir des Sujets; ils en obtinrent par des inféoda-

XII.



LE LÉGAT ARSÈNE CONTRAINT LOTHAIRE
à reprendre Teuteberge sa femme.
en 865.

Dessiné par le Jeune — *Gravé par David.*

Tom. II.

tions qu'ils firent acheter à différens Citoyens, qui, sous-inféodant ensuite, purent aussi, dans leurs querelles particulières, ranger des hommes sous leurs enseignes.

Imaginons, en Astronomie, un systême nouveau : un astre, qui d'abord unique, entraîne impérieusement, dans sa révolution, tout ce qui l'environne; qui laissant échapper ensuite une portion considérable des élémens qui le composent, donne naissance à des astres inférieurs, qui se forment une révolution particulière, sans quitter la révolution générale; imaginons que, par une émanation successive, il sorte de ceux-ci de nouveaux astres, qui aient aussi leur mouvement à part, quoique entraînés par leurs supérieurs; & que par une subdivision nouvelle, ces derniers laissent échapper d'autres astres de la moindre importance, qui dans la complication des divers mouvemens, décrivent aussi leur cercle, autant de planetes qui emportent dans leur course leurs satelli- on aur a l'image naturelle de toutes ces classes de Seigneurs, créées les unes des autres, ayant chacune dans leur subordination graduée, leur activité propre, tenant toujours au Monarque, comme tous les astres au soleil, mais n'en recevant l'impulsion, qu'autant qu'elle est générale pour la Monarchie; on aura l'idée des fiefs & des arriere-fiefs, & de ce trop fameux systême politique, la confusion de l'ordre primitif de l'Etat, l'anéantissement de l'autorité monarchique, où des Rois sans argent & sans soldats, réduits, pour vivre, aux productions de leurs Domaines, & dans leurs guerres privées, aux hommes de leurs terres, sans graces à accorder, presque sans Loix à promulguer, devoient trouver à chaque pas l'infidélité & la désobéissance; telle fut cette *féodalité*, non l'ouvrage d'aucune Loi écrite, mais, comme on l'a dit alors, la *fille du tems*, & le résultat nécessaire de la foiblesse des Princes.

Cependant, si jamais il fallut que les Membres s'unîssent à leur chef, que tous les Seigneurs & les Princes mêmes se confédérassent par une ligue défensive, ce fut au moment où ces *Hommes du Nord*, dont le nom rappelle encore l'origine, que la vigueur & la réputation de Charlemagne avoit toujours tenus éloignés de nos frontières, ou renvoyés dans leurs foyers, crurent, à la mort de ce Prince, voir la France ouverte à leurs déprédations & à leurs fureurs. Leurs premieres incursions n'avoient inquiété que quelques villages; mais cette fois, mesurant leur audace sur la position des Français, & la pusillanimité de leur Roi, ils se montrent sur la rivière de Seine à la tête de six-vingt bateaux, la remontent jusqu'à Paris, s'emparent de Rouen, qu'ils pillent dans leur course, trouvent ensuite la Capitale sans défense, enlèvent les trésors de l'Abbaye de Saint-Germain, & commencent le pillage des Habitans. Aussi peu résolu qu'un troupeau, qui à l'arrivée du loup, abandonne sa prairie, le Monarque s'est réfugié à Saint-Denis, se cachant lorsqu'il faut paroître, priant dans une Eglise, lorsqu'il s'agit de combattre en plaine, & convoquant un Concile, quand le moment presse de déployer des forces; c'est de là qu'après avoir vainement attendu d'en haut des secours que le Ciel ne donne point aux lâches, il envoie négocier leur éloignement, & ne l'obtient qu'au prix de sept mille livres pesant d'or.

Une amorce ne pouvoit être un frein pour ces barbares. Ils conclurent de ce rachat qu'une Contrée assez riche pour acheter aussi chèrement son repos, n'étoit pas un simple objet de pillage, mais qu'elle méritoit bien qu'on y cherchât des établissemens. En jurant sur leurs Dieux & sur leurs armes de respecter les terres de France, ces brigands ne crurent pas engager leur Nation dans ce serment solemnel. La Seine

& la Loire furent bientôt couvertes de leurs flottes. La politique de Charles le Chauve à leur égard n'aura jamais beaucoup d'imitateurs; il établit un tarif des contributions que chaque ville du Royaume payeroit à cette espèce de Corsaires de terre, se croyant heureux de pouvoir, à prix d'argent, se procurer avec eux quelques intervalles d'une paix qui ne faisoit que renouveller sa honte.

De nouvelles colonies de ces Normands semblent se reproduire aussi facilement qu'une prairie qu'a rasée la faulx. On les retrouve au bout de quelques années, se faisant un passage à l'embouchure de la Loire, saccageant les villes de Nantes, d'Angers & de Tours; il se dispersent ensuite, & remontant la Seine, ils exécutent à la vue des Français une descente dans Melun, après les avoir mis en fuite, associent à leurs pirateries Stasting, Comte de Champagne; & ne se retirent, après avoir désolé les villes & les bourgades, qu'en arrachant à Charles quatre mille livres pesant d'argent, & une paie particulière pour le prix de chacun des leurs massacrés dans les campagnes, & pour la rançon des prisonniers Français; Traité qui met le comble à l'humiliation du Monarque.

Si la prudence, si le courage pouvoient soumettre des ennemis de cette trempe, & se mesurer avantageusement avec des brigands forcenés, qui fondoient comme un torrent sur nos Provinces; quels hommes plus faits pour relever les espérances du Monarque, que Robert le Fort & Raoul, Duc d'Aquitaine, qui attaquèrent ces brigands à leur incursion dans le Maine? Mais cette campagne fut le tombeau de ces illustres Chefs, & d'une portion brillante de notre Noblesse. Ce ne fut donc encore qu'en dépouillant ses Peuples, que Charles vint à bout d'éloigner pour un tems cette nouvelle légion. Tant de Traités & si déshonorans de la part du

Chef de la Nation, décidèrent les Seigneurs à s'occuper de leur propre défenſe. Alors commencèrent à s'élever ces Château forts, qui ſi long-tems furent la terreur des Rois, & le rampart des Vaſſaux, autant contre le Monarque lui-même que contre l'Etranger. Tout foible qu'étoit Charles dans ſa politique, il ne voyoit point, ſans un ſecret dépit, tant de forteresſes qui menaçoient ſa puiſſance; il en propoſa la démolition dans l'Aſſemblée de Piſte (1), qu'il tenoit dans ſon Palais auprès de Mantes. Il fit plus : il oſa l'ordonner, & charger ſes Comtes de les ruiner ou de les abattre : vain éclat d'une puiſſance qui manquoit de nerf pour ſe faire obéir.

Le mépris des Grands alla plus loin; ils députèrent à Louis de Germanie, & le conjurèrent de ſe mettre à leur tête, pour défendre le Royaume contre les Normands; Louis ne trouva que trop de Sujets diſpoſés à quitter un Prince dont la puſillanimité dégradoit la Couronne. Charles apprend l'invaſion de ſon frère; ce coup de foudre lui rend ſon énergie. D'abord il eſt mis en déroute; mais, profitant d'une négligence de Louis, il le met en fuite, & rentre victorieux dans ſes Domaines. Par un retour digne de l'abſurdité des opinions, qui montoient alors les têtes, voilà que le Roi de Germanie eſt excommunié par les mêmes Prélats qui l'avoient appellé en France; Evêques dont les Diocèſes étoient étrangers aux terres de ſa domination. Dans un ſiècle où la ſoumiſſion du Clergé n'admet dans l'ordre temporel aucune réſerve, nous devons être étonnés que dans ces tems les Prélats invoquent l'Ecriture-Sainte & les Canons, pour s'affranchir du ſerment de fidélité. Plai-

(1) Année 864.

gnons la lenteur des lumières qui furent si long-tems à dissiper ces préjugés: plaignons encore plus l'aveugle cupidité des Princes qui ne cessoient d'armer l'ambition des Evêques & d'égarer leur religion.

« C'est ainsi que le divorce du Roi d'Austrasie, Lothaire, » mit en activité ces passions diverses. Dégouté de sa femme » Teuteberge, ce Prince avoit épousé Valrade, fille du Duc » Heubert, & parente de deux Archevêques, intéressés dès- » lors à dissoudre les premiers liens du Prince; ce que bien- » tôt ils opérerent dans un Concile de Metz, en intimidant » l'infortunée Reine, qui s'étant purgée par l'eau bouillante, » de l'accusation d'un inceste; n'en confessa pas moins ce » prétendu crime. Deux Papes, Nicolas & Adrien, casserent » les actes du prétendu Concile. Lothaire, qui voyoit Char- » les le Chauve tout prêt à envahir ses Etats, si Rome venoit » à l'excommunier, céda quelques instans, reprit ensuite sa » concubine; Adrien, qui déjà sentoit toute la force de son » Siége, chargea son Légat Arsène, d'excommunier Lothaire, » s'il ne reprenoit Teuteberge; la peur de se voir dépouiller » par Charles eût bien autant d'effet que la menace du Légat. » Teuteberge rentra dans ses droits ». Une alternative de sermens & de parjures déplaça successivement ces deux Princesses. Enfin, par un dernier mensonge, Lothaire fit sa paix avec le Pape, dont il remporta en Austrasie des présens qu'il avoit choisis lui-même, une Lionne, emblême de Valdrade, qu'il comptoit reprendre; une palme, pour annoncer le succès de son divorce, & une férule pour régenter désormais les Prélats de son Royaume. (1)

(1) *Gloss.* de Ducange.

CHARLES II permet à GÉRARD d'emmener sa femme & ses meubles, & de donner des otages. (*Année* 870.)

CONÇOIT-ON la cupidité de Charles le Chauve, qui déjà écrasé du poids de sa Couronne, ayant tous les jours de nouveaux ennemis sur les bras, sembloit courir après la Monarchie universelle de l'Europe ? En effet, quel fardeau pour lui que son propre sceptre, dans un Royaume où disparoissoient, d'un moment à l'autre, les titres du pouvoir monarchique & ceux de la soumission ; où les Traités faisoient oublier les Loix constitutionnelles ; où la défiance s'établissoit entre le Prince & la Nation ; où la bonne-foi étoit décriée, parce qu'on ne la retrouvoit point dans le caractère du Maître ; lorsqu'autour de lui, il ne voyoit qu'indépendance parmi les Grands, mésintelligence dans ses proches, l'esprit de rapine dans les Normands, ses voisins, désordres dans les Cloîtres, écarts dans le Clergé, & dissolution dans les mœurs générales ?

Cependant, aussi-tôt qu'il vacque un nouveau poste, Charles se présente pour le remplir. Lothaire meurt sans enfans légitimes ; les Historiens du tems veulent qu'aucun de ceux qui s'étoient parjurés avec lui, devant Adrien, n'ait survécu plus d'une année à leur serment. Le Roi d'Austrasie laisse, en mourant, de belles Provinces, que Charles se hâte d'envahir & de partager avec Louis de Germanie, au préjudice de l'Empereur Roi d'Italie, frere de Lothaire, alors occupé de réprimer les incursions des Sarrasins. Qu'Adrien, qui occupoit le Siége Pontifical, eut, en sa qualité de père commun des fidèles, & de médiateur des Princes, rappellé ces Rois aux maximes de la religion & de la Justice, qui réclamoient

XIII.



CHARLES II. PERMET À GÉRARD
d'Emmener par eau sa Femme
en 870.

Dessiné par le Jeune — *Gravé par David.*

TOM. II.

moient contre cette perfide usurpation, ce Pape eut rempli son ministère.

Mais, quels que puissent être les écarts d'un Monarque, la religion censurera toujours avec impartialité un zèle empoisonné par l'orgueil, l'aigreur & l'amertume. Aussi vit-on Hincmar de Reims, alors l'une des plus grandes lumieres de l'Eglise Gallicane, s'élever avec force contre Adrien, quand celui-ci osa traiter le Prince *de ravisseur*, *d'impie*, *d'ame dénaturée*, *d'homme plus cruel que les bêtes féroces.* C'est avec la fermeté & la dignité les plus imposantes, que ce sage Prélat, vengeant les droits & la majesté du trône, rappelle le Pape aux bornes de son autorité, aux égards de ses prédécesseurs pour Pépin & pour Charlemagne, pour les Princes payens eux-mêmes. Nul Prélat, nul Canoniste n'avoient invoqué jusqu'alors avec autant d'énergie les libertés de l'Eglise Gallicane; & quand, plus de neuf siècles après, nous retrouvons sous la plume du grand Bossuet, le développement de ces précieuses régles; cet accord, cette unanimité de doctrine sont d'un grand poids pour nos libertés. En vain le Pape avoit il fait excommunier Charles par l'Evêque de Laon, neveu de l'Archevêque; en vain avoit-il ordonné à ce Prince d'envoyer à Rome les deux Hincmar, l'oncle & le neveu, pour y être jugés; de pareils ordres furent traités, par l'Archevêque de Reims, d'attentats contre les droits des Monarques, & d'entreprises inouies contre les prérogatives du Clergé François.

Adrien crut venger son autorité compromise, en protégeant la révolte de Carloman contre son pére, le trop foible Charles, qui se croyant dans l'impuissance de réduire son fils par les armes, l'avoit fait excommunier par les Evêques. Hincmar, qui jusque-là avoit combattu seul contre les prétentions du Souverain Pontife, crut qu'à ce nouvel éclat, il convenoit que le Monarque sortit enfin d'une nonchalance qui compro-

mettoit son Trône, & de l'avilissement où le conduisoit la derniere démarche d'Adrien. Il dicta à Charles une réponse noble & vigoureuse au Bref menaçant dont le Pape avoit accompagné sa derniere démarche. *Sachez*, lui marque ce Prince, *que Souverains sur la terre, les Rois de France ne furent jamais ni les lieutenans, ni les feudataires, ni les justiciables du Siége de Rome; qu'à mon égard votre ton impérieux & menaçant me rendroit votre autorité aussi méprisable qu'elle affecte de se rendre odieuse.*

Etonné & confus de cette résistance si peu naturelle à Charles, le Pape eut la politique, plus d'une fois utile à ses successeurs, de se replier dans la modestie & la modération si dignes de sa place; il oublia tout à-coup l'invasion de l'Austrasie, abandonna l'Evêque de Laon au Concile qui l'avoit déposé, & le rébelle Carloman au ressentiment de son père. Un changement si prompt lui valut la prérogative d'avoir en France un Vicaire Général. Ainsi, par une indiscréte facilité, ce Prince attentoit aux libertés qu'il venoit de soutenir avec honneur. Nul Prince ne chercha plus à acquérir, n'aima plus à entreprendre, ne céda plus souvent, & ne donna plus en pure perte.

Bientôt la bonne intelligence imprévue du Pape & du Roi s'expliqua par un évènement, qui, pour l'un & pour l'autre, devoit changer l'ordre des choses. Ce n'étoit plus Adrien; Jean VIII siégeoit à Rome, & savoit que la santé de l'Empereur, Louis II, qui tenoit sa Cour à Pavie, déclinoit sensiblement; il étoit pour lui de la plus grande importance que le nouvel Empereur fut en partie son ouvrage. Il avoit jetté les yeux sur Charles, & celui-ci, qui voyoit l'Empereur sans postérité, trouva que son plus pressant intérêt étoit dans quelques complaisances pour le Pontife: mais on va voir

que ce ne fut pas le seul prix auquel il obtint la Couronne impériale.

Louis II meurt à Pavie, après une maladie de langueur. Charles se montre aussi-tôt en Italie; mais il s'en faut bien que la faveur du Pape lui ait applani le chemin de l'Empire. Louis de Germanie, que flattoit également la Couronne impériale, avoit envoyé à sa rencontre le Prince Carloman, son fils, à la tête d'une forte armée, mais qui ne l'étoit point assez pour arrêter son oncle. Aussi le premier choc fut-il désavantageux pour Carloman, qui se vit obligé de se replier au-delà des Alpes; il y prit de nouveaux renforts, & se présenta ensuite pour livrer la bataille au Roi de France.

Effrayé de ces forces inattendues, Charles pense que sa plus sûre ressource est d'opposer à la franchise & à l'inexpérience d'un jeune guerrier tout l'artifice d'un vieux & rusé politique; il lui propose une entrevue, & là, dans les démonstrations d'une tendresse feinte, par les offres les plus séduisantes, par tout ce qui peut émouvoir la sensibilité d'un jeune cœur, ou bien amorcer une ame ardente dans son ambition, ce Monarque a la lâcheté de vouloir corrompre le fils, & l'engager à trahir la cause de son pere. Honteux de sa défaite, Charles ne peut essayer de la violence, dont il seroit lui-même la victime; il tentera la fraude & le parjure. &, traitant avec un jeune Prince incapable de soupçonner la perfidie, parce qu'il n'en a pas en lui le germe, cet artifice aura son succès. Charles demande à Carloman une suspension d'armes, & que tous deux rentrent dans leurs Etats, sous le prétexte de mettre leurs droits en arbitrage. Fidèle à ce traité, que les plus forts sermens & les présens les plus riches ont cimenté de part & d'autre, Carloman part pour l'Allemagne, avec le projet d'y disposer son père au partage dont l'avoit leurré Charles le Chauve.

A peine ce trop crédule neveu a-t-il ramené ses troupes, que Charles vole à Rome, pour y ravir la Couronne impériale, dont il avoit traité avec le Pape, par le ministère de l'Archevêque de Sens. L'Evêque de Rome se sentoit intéressé au choix de Charles le Chauve, Roi plus puissant que les autres Princes, & dont la résidence hors de l'Italie n'offusquoit point sa nouvelle puissance. Par une suite de cette cupidité que l'on retrouve dans toute la conduite de Charles, il perd tout l'avantage de sa position. Il pouvoit se faire rechercher par le Pontife; & c'est lui-même qui, par le sacrifice des prérogatives les plus précieuses de la royauté, se présente en quelque sorte aux pieds du Pape, pour acheter la Couronne impériale; c'est un protecteur qu'il devoit offrir au Saint Siége, & il ne paroît dans son couronnement, qu'une espèce d'Avoué ou de Vidame, qui reçoit de son Souverain l'autorité & l'investiture.

C'est au jour de Noël que se célèbre à Rome cette inauguration. Ce jour, qui rappelloit celui du couronnement de Charlemagne, offroit dans le rapprochement, une grande différence entre les deux Empereurs, ainsi qu'entre les deux Papes. La noble fierté de Charlemagne, qui ne croyoit pas qu'un Evêque pût ajouter à sa puissance, étoit ici remplacée par la politique basse de Charles le Chauve, qui venoit trafiquer des droits sacrés de sa couronne, contre un titre presque stérile, qu'on sembloit ne lui confier que par grace. Dans le Roi que Léon III venoit de ceindre du diadême impérial, ce pontife prosterné à ses genoux, s'étoit empressé d'adorer son maître, & d'en donner l'exemple aux Peuples; dans Charles le Chauve, c'est un nouveau vassal que Jean VIII couronne à ses pieds. *Nous l'avons*, dit le Pape, *jugé digne du sceptre impérial; nous l'avons élevé à la dignité d'Empereur, & décoré du titre d'Auguste;* &, pour achever d'imprimer à

ce nouveau titulaire un caractère de servitude, il lui confère le titre de son *Conseiller secret.* C'est dans cette espèce de trafic, aussi déshonorant pour le Pape que pour le Prince, que les successeurs de Jean ont fondé leur autorité sur l'élection des Empereurs. Dans les principes ordinaires de la politique, Jean pouvoit bien croire qu'il disposoit d'une couronne, quand on l'achetoit de lui au poids de l'or & de l'argent, & qu'on ajoutoit à ces présens celui des Duchés de Bénevent & de Spolette. Charles fit bien d'autres sacrifices, si l'on en croit quelques Historiens du tems, tels que la souveraineté dans Rome, la confirmation de l'élection des Papes & le droit de recevoir leur ferment de fidélité.

Il s'en falloit bien que Charles le Chauve regagnât auprès des Seigneurs de son Royaume, ce qu'il perdoit du côté des Papes & des Evêques; car le Concile de Pavie, qui, peu de tems après, le couronna Roi de Lombardie, ne s'arrogea pas moins le droit de l'élire. Epuisé par les sommes immenses, qu'il avoit prodiguées pour arriver à l'Empire, il n'eût plus de forces qu'il put opposer aux Barons & aux autres Seigneurs, qui, s'appropriant leurs différens offices, établissoient les premiers fondemens de l'Aristocratie féodale. Le spectacle qu'il leur donna de la pompe impériale, en affectant de se montrer en longue tunique d'écarlate, avec une chlamyde pareille, portant une grande couronne, à la maniere des Empereurs d'Orient, n'eut d'autre effet que de le couvrir de ridicule aux yeux des Grands; leur mépris alla jusqu'à lui refuser le salut, lorsqu'ils le virent, ainsi paré, se faire accompagner de l'Impératrice Richilde. La fierté du François se trouva blessée de voir qu'il préférât une couronne étrangere, à celle dont s'étoient honorés jusqu'alors ses Monarques. Il étoit malheureux pour Charles, de ne pouvoir communiquer à son Peuple l'illusion qu'il cherchoit à se faire à lui-même

ſur ſa médiocrité. Le goût du faſte eſt pour un Prince nul, ce qu'eſt un riche habit pour un homme qui ſe ſent déjà décrédité.

La vie de Charles ſe paſſoit à accumuler des Etats, & à s'appauvrir par des donations. « C'eſt ainſi qu'il s'étoit emparé » ſur ſon neveu d'une Province d'Arles, cette partie du » Royaume d'Arles étoit preſque ſans défenſe. Cependant une » femme oſa lui réſiſter quelque tems. On a conſervé le nom » de cette héroïne, Berthe, épouſe du Comte de Vienne, » Gérard, au ſecours de laquelle arriva ſon mari. Elle s'étoit » enfermée dans Vienne, qu'elle diſputa long-tems au Mo» narque. Forcée de ſe rendre, elle ne le fit qu'avec une » capitulation honorable; elle donna des ôtages, mais le » Comte & ſa femme eurent la liberté de s'embarquer ſur » la riviere avec tous leurs effets. » Toujours indiſcret dans ſes dons, Charles fit préſent du Comté à Boſon, ſon beau-frere, qu'on vit bientôt Duc d'Aquitaine, Roi d'Arles, & l'un de ces nouveaux Souverains qui ont le plus contribué au démembrement de la Monarchie.

Charles touchoit, ſans le ſavoir, au terme de ſes conquêtes, ou plutôt des uſurpations que multiplioit ſans ceſſe ſa cupidité, quand la mort de ſon frere, Louis le Germanique, lui fit ſentir encore un nouveau beſoin de s'agrandir. Paſſion auſſi folle qu'elle étoit injuſte dans un Monarque, qui ne ſavoit ni conquérir en guerrier, ni gouverner en maître. Il marche pour envahir les Etats que Louis le Germanique avoit partagés entre ſes trois enfans. Louis II, l'un d'eux, croit déſarmer ſon oncle, en invoquant la foi des traités, qui leur aſſuroit l'héritage de leur pere; la voix du ſang & celle de la religion. Charles ne connoît que la loi du plus fort, & la voix d'une inſatiable cupidité. Pour vaincre ſon oncle, Louis a recours à la reſſource des épreuves introduites & accréditées alors par

l'ignorance & la crédulité. Il lui envoye trente hommes, dont dix font, en sa présence, l'épreuve de l'eau froide; dix, celle de l'eau bouillante, & dix l'épreuve du fer ardent, pour constater le droit des jeunes Princes. L'épreuve réussit complettement. Charles effrayé du prodige, déclare qu'il suspend sa marche, & révoque son projet.

Le trop crédule neveu accepte aveuglément la paix simulée que lui propose le perfide Empereur, familiarisé avec les traités & les parjures. Bientôt victime de sa confiance, le jeune Louis devenoit la proie de son oncle, qui s'avançoit par des chemins détournés pour l'égorger ou lui crever les yeux. Un vertueux Prélat, l'Evêque de Cologne, vole à son secours, & le prévient de la trahison de son oncle. Louis juge qu'il n'a plus rien à ménager, & qu'il peut dans sa marche, tromper un oncle, qui fausse ses sermens. Les pluies abondantes & les chemins difficiles avoient harassé le soldat français; Louis change de route, fait passer sa colere & son dépit dans l'ame de ses soldats; & placé sur un lieu éminent, il fond tout à coup, comme un orage, sur l'armée de Charles, l'enveloppe de traits, écrase la plus grande partie des troupes, & force le Monarque de fuir honteusement avec les débris de son armée. Le pillage est universel, les soldats de Louis sont secondés par les gens de la campagne, qui harcélent le Roi dans sa retraite, dépouillent sa troupe, qui n'a de ressource que les feuilles des arbres pour se couvrir. C'est dans cet état, que du bourg de Meyen, Charles courut ensevelir sa honte dans le Monastere de Saint-Lambert.

Les murmures des grands & du peuple le poursuivent dans sa marche précipitée. Ce n'est point encore le dernier échec de sa vie. A la priere du Pape, il se décide à marcher contre les Normands, qui saccageoient la France, & contre les Sarrasins, qui dévastoient l'Italie. Il joint à Pavie le Pontife

Romain ; mais il eſt au moment d'avoir ſur les bras Carloman, un autre fils de Louis le Germanique ; il l'apprend ; la peur le ſaiſit, le Pape l'abandonne. Le Roi reprend la route de la France ; une fievre ardente l'arrête auprès du Mont-Cénis ; il y meurt dans un chaumière, plus vraiſemblablement de la violence de ſon dépit, qui avoit embraſé ſon ſang & ſes humeurs, que du breuvage empoiſonné, qu'on ſuppoſe lui avoir été adminiſtré par ſon Médecin Sédécias, trop jalouſé dans ſa faveur, à la Cour du Monarque, pour que l'on puiſſe croire à ſon crime, ſur la tradition d'Hiſtoriens, qui paroiſſent n'avoir fait que copier les conjectures des contemporains.

Ainſi diſparut du Trône & de la ſociété, ce petit-fils de Charlemagne, qui n'eut pas même l'avantage de compenſer par les qualités de l'homme, ce qui dans lui manquoit au Prince. On le voit entreprenant ſans baſe, plein de projets ſans juſteſſe, ambitieux ſans génie, jaloux de puiſſance, & l'achetant par des baſſeſſes ; ardent pour les conquêtes, & payant chérement la paix ; vexant ſon Peuple & fortifiant avec indiſcrétion les Grands ; faiſant autour de lui des Rois & ne ſachant pas être Roi lui-même. Tel fut le Prince dans Charles le Chauve ; du reſte, faſtueux juſqu'au ridicule, artificieux dans ſa politique, cruel dans ſes moyens, mauvais parent dans ſa famille ; ſuperſtitieux dans ſa religion, ſans foi dans ſes promeſſes : voilà quel fut l'homme ! Que devient la plus belle Couronne, lorſquelle a repoſé trente-huit ans ſur la tête d'un pareil Monarque ?



LOUIS II, au lit de la mort, fait porter à son Fils les Ornemens royaux. (*Année* 879.)

OUBLIONS pour un moment que l'étendue des Domaines du Monarque ne fait pas toujours le bonheur de la Monarchie, & que le plus souvent son ambition est un fléau plus terrible encore pour ses Peuples, que pour ses voisins; mais convenons de tout ce qu'auroit eu d'imposant dans l'Europe un Roi de France, qui eût continué d'unir à cette Couronne le Sceptre impérial, sur-tout dans ces siècles où le système de la balance n'étoit pas encore un frein reconnu pour maintenir l'équilibre des Puissances. Le Ciel en décida autrement; il ne donna point de successeurs à la grandeur personnelle de Charlemagne; & les proportions ne subsistent plus si-tôt que les grands hommes ne se perpétuent pas avec les titres. C'est en deux mots l'Histoire de cette malheureuse Race, & la cause qui fit sortir de cette famille ce superbe diadême,

pour le porter dans une Maison étrangere. Des haines, des divisions intestines, des guerres déplorables & toujours renaissantes, des états imprudemment morcelés, hâterent & la dégradation & le dépérissement de cette dynastie.

On ne peut sans injustice en accuser Louis le Bégue. Un regne très-court, une santé toujours chancelante lui laisserent & peu d'occasions & peu de ressorts pour se faire valoir. L'Histoire, qui le nomme *fainéant*, a moins prétendu le présenter comme un Prince nul dans ses moyens, qu'elle n'a voulu marquer la disette des événemens de son régne. Les soupçons qu'on eût sur le genre de sa mort, prouveroient assez qu'habitués à la foiblesse de Charles le Chauve, les Grands du royaume auroient redouté de trouver dans Louis le Bégue le réparateur des torts de son père, & le restaurateur de l'autorité monarchique. Donnons un coup-d'œil à la carrière bornée qu'il eut à parcourir. Prince religieux, juste & paisible; mais sans projets, sans nerf & sans élévation dans l'ame; Louis le Bégue rappelloit aux Français les défauts de Louis le Débonnaire, beaucoup de ses vertus, & ne montroit presque rien de ces qualités supérieures, qui avoient fait en Aquitaine la réputation du fils de Charlemagne.

Son droit à la Couronne étoit certain, autant qu'un Gouvernement déjà dépravé peut admettre des principes. Il étoit d'ailleurs appellé au Trône par le testament de son père. Mais Louis soupçonnoit des cabales, & il ne se trompoit pas. Une femme y jouoit le principal rôle, & cette femme étoit l'Impératrice, sa belle-mère. Que ne pouvoit-il pas craindre d'une Princesse, à qui Foulques, Archevêque de Reims, reprochoit d'annoncer dans tous ses déportemens un pacte avec l'enfer; & de traîner à sa suite les dissentions, les incendies, le pillage, le libertinage & les assassinats? (1) Ermentrude, cette

(1) Flodoard, Hist. Rom. Lib. IV.

XIV.



LOUIS II. AU LIT DE LA MORT
fait porter à son Fils les ornemens Royaux.
en 879.

Dessiné par le Jeune. *Gravé par David.*

TOM. II.

femme si dangereuse, étoit soupçonnée d'avoir abrégé les jours de son mari, de concert avec son frere, Boson, Comte de Provence. Tous deux intriguèrent pour vendre cher la Couronne à Louis le Bégue, & ce ne fut qu'en se dépouillant d'une partie de ses Domaines, qu'il put l'obtenir sans contradiction. On composa avec lui pour les Comtés, les Gouvernemens, les Abbayes même. Charles le Chauve en avoit fait vaquer trois par sa mort, Saint-Denis, Saint-Quentin & Saint-Vaast, qu'il n'avoit cessé de posséder; sa femme & sa concubine en avoient eu plusieurs, & les Evêques élevoient en vain la voix contre ces abus protégés par de trop puissans exemples.

Louis voulut être proclamé par les Evêques & les Seigneurs dont il composa une Assemblée à Compiegne. L'Impératrice y déposa l'épée de Saint Pierre, la Couronne, le Sceptre & le Manteau royal, que Charles lui avoit remis pour son successeur. Hincmar de Reims le couronna dans l'Eglise de Saint Corneille. Les Evêques & les Seigneurs ne s'oublièrent point au milieu de la pompe de ce sacre. Les premiers lui demanderent non-seulement protection & défense, mais la confirmation authentique de tous les droits temporels que leur avoit accordés sous Charles le Chauve le Parlement de Quercy, & auxquels ce Monarque avoit souscrit dans sa détresse. Les autres Seigneurs ne furent pas moins jaloux de cimenter, par le serment du nouveau Monarque, les donations & les priviléges, qu'ils n'avoient dus jusqu'alors qu'à la foiblesse des Princes, & à la force des circonstances.

A ce moment on peut dire que les abus prirent une forme légale. On avoit vu, sous les règnes précédens, s'établir l'hérédité dans quelques fiefs. Le Parlement de Chiersy l'avoit étendue à tous (1); concession momentanée du Prince, pour

(1) Année 877.

le tems de ſon voyage d'Italie ; mais qu'il ne fût plus maître de reſtraindre à ſon retour. A l'entrée du règne ſuivant, les Seigneurs s'en firent un titre perpétuel & irrévocable. L'autorité du Souverain ne put ainſi ſe partager ſans s'anéantir. Les Ducs, les Gouverneurs des villes, changèrent en pouvoir Souverain ce qui n'étoit qu'une émanation de l'autorité royale ; & l'hérédité de ces fiefs fut régie par les mêmes Loix qui établiſſoient la ſucceſſion au Trône. Nous verrons que la révolution, qui nous a donné la troiſième Race de nos Rois, conſolida ce ſyſtême féodal ; & que des droits plus que douteux reçurent du tems & de l'impérieuſe nécéſſité des circonſtances leur conſiſtance dans le Souverain comme dans les Vaſſaux.

Un nouveau ſyſtême n'éclot pas dans un clin-d'œil avec tous ſes avantages ; &, dans l'ordre politique, ainſi que dans l'ordre de la nature, la création eſt précédée du chaos. Des Domaines démembrés ſe formerent, dont les Chefs, les grandes Maiſons de Bretagne, d'Anjou, de Bourgogne & de Provence devenant Souverains immédiats des Seigneurs de fiefs ſitués dans leurs terres, interceptèrent toute l'influence du Monarque ſur ſes Peuples. Autre abus de ces conceſſions, en ce que, multipliées preſqu'à l'infini, elles appauvrirent tellement les Rois, que, réduits à diſputer avec les Evêques de Reims & de Laon le peu de domaines qui leur reſtoit, ils finirent par ſe trouver preſque ſans Sujets, avant de ſe voir ſans couronne.

Un Etat qui préſente preſqu'autant de forteresſes que de villages, autant de grands ou de petits Souverains que de Seigneurs, n'offre plus ſans doute qu'une ombre de Monarchie ; &, quoiqu'alors ce ſyſtême de féodalité fut un bien réel pour la France, en ce que d'une part, il arrêtoit le deſpotiſme, la derniere maladie des Etats, & auquel tendoient le génie de Charlemagne, & celui de la premiere

Race; & que de l'autre, il assuroit à la France une protection toujours active contre la foiblesse de la seconde dynastie; on est toujours fâché de voir que le Français ne sache corriger un extrême ou un abus que par un autre.

En effet, ne voyons pas la féodalité telle qu'elle seroit dans notre siècle, & laissons ce systême à l'Allemagne, dont la politique nous en offre encore le régime. Regardons-le pour ces anciens tems, comme la sauve-garde de la Nation contre le pouvoir arbitraire. Alors le Peuple languissoit dans une obscurité & une servitude, où il n'avoit aucun ressort contre des Princes, qui se ressentant encore du caractère de leurs ancêtres, eussent à la longue imposé à leurs sujets un joug oriental; mais aujourd'hui que les progrès de la civilisation & des lumieres ont gagné tous les états de la société; aujourd'hui que le Peuple, plus éclairé & plus utile, contribue plus qu'aucune autre classe à la splendeur, à la richesse, à la force du royaume, par l'agriculture, le commerce, les lettres & les arts, & que, par cela même, il a mis un poids considérable dans la balance du Gouvernement, l'ancienne féodalité ne pourroit se reproduire, sans être gratuitement odieuse. Elle seroit sans action, faute de sujets; elle seroit sans but, parce que le Peuple Français, toujours ami, adorateur même de ses Rois, lorsqu'ils gouvernent en pères, auroit par lui-même assez de force pour enchaîner un pouvoir abusif, & pour intéresser le Prince lui-même à rejetter tout essai de despotisme.

Voyons donc cette féodalité comme une crise du corps politique, préparant pendant deux siècles & demi le Gouvernement monarchique, qui devoit faire long-tems le bonheur & la sécurité de la Nation Française. Les vassaux de Louis le Bégue deviennent presque ses égaux. Louis, comme s'il eût pressenti le terme prochain de sa carrière, évitoit

les querelles, & ne vouloit que la paix avec ses voisins. Mais Jean VIII, opprimé dans Rome par le Duc de Spolette, essaya de le tirer de cet état de quiétude. Le Duc portoit d'abord ses prétentions jusques sur la Couronne impériale; mais trop politique pour se donner un voisin si puissant, Jean fut inflexible; alors le Duc changea de marche, & demanda le sceptre impérial pour Carloman, fils de Louis le Germanique.

Charles-le-Chauve n'avoit point encore de successeur à l'Empire; & Louis-le-Bégue ne pensoit pas à se mettre sur les rangs, quand le Pape voulut en quelque sorte le faire Empereur malgré lui. Louis alors se trouva rival de Carloman. Le personnage du Pape étoit celui d'un politique adroit, qui balançoit son choix par les intérêts de sa personne & de son Siége. Mais le Duc de Spolette coupe court à ses délibérations, en entrant dans Rome, qu'il abandonne à la cupidité & à la licence effrenée du soldat; il arrête le Pape qu'il fait garder étroitement. Le Pontife s'évade, s'embarque sur la mer de Toscane, vient à Gênes, d'où il se rend en France par Arles, où pour se concilier le Comte de Provence, il l'amorce par l'appas d'une Couronne qu'il lui destine, & dont il ne tarda pas à le décorer. On voit que les Papes s'accoutumoient facilement à se regarder comme dispensateurs des sceptres.

Le desir de se vanger du Duc de Spolette, Lambert, autant que le besoin de repousser d'Italie les Sarrasins, attiroit le Pontife en France, où il avoit convoqué un Concile dans la ville de Troyes, comptant y réunir les quatre Princes, qui se partageoient le Royaume de France, & un grand nombre d'Evêques d'Allemagne, de France & d'Italie. Les Prélats y parurent en petit nombre, & Louis fut le seul Roi qui s'y montra. Tout l'avantage qu'il en retira, fut d'être de

nouveau sacré par le Pape. Cette cérémonie a fait croire à quelques Historiens, qu'il y avoit reçu la Couronne Impériale. Jean n'étoit pas de caractère à se décider sans profit entre les deux Princes compétiteurs. Tout deux moururent, sans obtenir cette Couronne, & le Trône impérial vacqua près de deux ans. Le Pape eut dans ce Concile un échec plus désagréable, en sollicitant les Abbayes de Saint-Denis & de Saint-Germain-des-Prés, sur des titres que cette Assemblée jugea chimériques. Il voulut sans doute s'en consoler par un Canon de ce Concile, qui enjoint aux puissances séculieres un *respect profond pour les Evêques, devant lesquels nul ne sera assez hardi pour s'asseoir, s'ils ne l'ordonnent.* (1) On ne trouve pas sans étonnement un pareil décret dans la bouche d'un Pape détrôné & fugitif.

Louis vouloit la paix; &, sans la fermeté des Seigneurs du royaume, il l'eût achetée par de nouveaux sacrifices envers le Saint Siége. Il y eut plus de sagesse dans le Traité qu'il fit avec le Roi de Germanie. La rébellion du Marquis de Septimanie alloit lui mettre encore les armes à la main, & déjà il avoit envoyé Louis, son fils, en Bourgogne, quand une maladie grave le rappella dans Compiegne, où il mourut le Vendredi Saint 879.

« Peu de jours avant sa mort, il rappelle ses forces, pour » faire un dernier acte de souveraineté. Il donne ordre qu'on » apporte sous ses yeux la Couronne, & tous les ornemens » royaux; il charge l'Evêque de Beauvais & un Comte de » les porter à son fils aîné, Louis, avec ordre de le faire » sacrer au plutôt. » Il laisse en mourant sa femme enceinte de Charles-le-Simple. Louis-le-Bégue parut dans des tems malheureux; & n'eut point assez de force pour retenir dans sa pente, une Maison, qui se précipitoit vers sa décadence.

(1) Fleury, Hist. Eccl. Liv. 52.

INGELGER, âgé de 17 ans, ramaſſe le gage de bataille pour ſoutenir l'honneur de ſa Marraine. (*Année* 879.)

CLOVIS & Charlemagne avoient trouvé dans la Religion Chretienne & dans ſes principaux Miniſtres un des plus efficaces inſtrumens de leur grandeur, & ces Princes avoient cru devoir, par reconnoiſſance, ajouter à la conſidération de leurs fonctions ſublimes, celle qui pouvoit réſulter des richeſſes & des honneurs du ſiècle. Ce ſouffle de la faveur des Princes, fut celui d'un rayon brûlant ſur des arbres trop expoſés, & protégés juſqu'alors par une ombre bienfaiſante. C'eſt ainſi que les vertus des Miniſtres du ſanctuaire, qui s'étoient élevées à l'ombre des Autels, ſe flétrirent dans quelques-uns, lorſqu'ils parurent à un trop grand jour, déſormais expoſés aux orages de l'ambition & de la cupidité. Les Pontifes Romains en reçurent les premieres atteintes, dont le contre-coup frappa ſenſiblement l'autorité & la conſiſtance des Monarques Français.

Léon III, qu'on avoit vu aux pieds de Charlemagne, élargit ſes liens à la mort de ce Prince, & fait éluder le Jugement de Louis ſon fils; Etienne, qui lui ſuccède, monte, ſans l'aveu de Louis I, ſur le Siége Pontifical; Paſchal refuſe de lui remettre des meurtriers, qu'il couvre de la protection des Apôtres; Grégoire IV réclame hautement la ſouveraineté; Jean VIII croit conférer de ſa pleine puiſſance la Couronne impériale à Charles-le-Chauve, & s'en fait un titre, au droit de diſpenſer ſes ſucceſſeurs d'attendre, pour leur inſtallation,

le

XV.



INGELGER AGÉ DE 17. ANS
ramaße le gage de Bataille.
en 879.

Dessiné par le Jeune : **Tom. II.** *Gravé par David.*

le concours de la puissance des Empereurs ; & jusqu'au règne d'Othon le Grand, cette prétention se soutient.

Au surplus l'action de la puissance nouvelle des Papes étoit bien moins immédiate sur l'autorité suprême de nos Rois, que celle des Evêques dont les Princes avoient provoqué l'accroissement & la puissance. Un principe reconnu parmi nous, & dont les siècles éclairés ont fait depuis un appui du Trône, le principe qui ne donne aux Princes d'autre maître que Dieu, souffrit un abus grossier dans ces siècles d'ignorance ; on établît, & les Princes eux-mêmes favoriserent cette absurde prétention, que cette justice divine, de laquelle seule relevoient les Princes, tenoit en quelque sorte *ses plaids* sur la terre, & que la Magistrature qui jugeoit les Rois au nom de Dieu, résidoit de droit divin dans les Evêques. En falloit-il moins à l'ambition de l'Episcopat pour étendre, jusques sur le Trône une puissance au moins protectrice, sur-tout, quand les Princes l'invoquoient eux-mêmes dans leurs querelles, & quand ces Prélats, la plupart d'une illustre origine, ajoutoient au crédit de la Religion, le pouvoir que leur donnoient de nombreux vassaux?

Si la puissance des Rois eût à souffrir de cette rivalité, si l'esprit du Sacerdoce fut éclipsé dans plusieurs de ses Ministres, par l'orgueil du rang & l'abus des richesses, l'équité veut qu'on necite qu'avec vénération plusieurs Evêques & Abbés, dont le zèle & l'exemple maintinrent les mœurs & la foi, & que l'hommage de la reconnoissance se porte vers ces Prélats du neuvième siècle, qui par leur habileté dans l'administration, par la sagesse de leur politique, par la fermeté de leur caractère, réprimèrent la tyrannie des Seigneurs, maintinrent la vigueur des loix. protégèrent le foible & le pauvre, civiliserent le peuple, en donnant des mœurs à la Nation.

L'ignorance en effet n'avoit pas encore étendu son voile sur la France. Les beaux jours de Charlemagne avoient reçu de

Charles-le-Chauve un nouvel éclat; protecteur des ſciences, il avoit embelli & multiplié les Académies, attirant à ſa Cour des hommes diſtingués dans les Lettres, avec leſquels il aimoit à converſer. Tels étoient Raban Maur, Littérateur verſé dans les langues, & ce célèbre Irlandois, Jean Scot, que Charles II avoit admis ſouvent à ſa table, qui joignoit à un génie ſupérieur, une connoiſſance profonde des Lettres grecques & latines. Trop entreprenant & trop élevé pour ſe traîner ſur les pas d'Ariſtote, Scot oſa, pour ainſi dire le premier en France, penſer d'après lui-même & chercher la vérité hors des traces du Stagyrite.

L'impulſion donnée par Charlemagne aux ſciences & aux lettres ſubſiſte pendant un demi ſiècle; mais alors même tous les efforts ne ſont que des tâtonnemens dans les différens genres. Les Moines écrivent l'Hiſtoire; mais placés, au fond de leur cloître, trop peu avantageuſement pour obſerver le devant de la ſcène, & meſurer les perſonnages, leurs tableaux doivent-être néceſſairement ſans ame, ſans proportions & ſans coloris. La poéſie a ſes partiſans; mais leurs vers dénués d'images & de fictions, n'offrent ſouvent que de pénibles bagatelles. (1) La Philoſophie ſe concentre dans la dialectique, & prépare toutes les querelles des Ecoles. C'eſt ainſi qu'après un demi-ſiècle, la foibleſſe des Princes, l'anarchie, les guerres intérieures, le ravagedes Normands, & la féodalité font rétro-

(1) Tel eſt le Poëme *ſur les Chauves*, que le Bénédictin Hubaud dédia à Charles II, & dont tout les mots commencent par un C. En voici le premier vers:

Carmina clariſonæ calvis cantate camœnæ.

Genre miſérable, que reſſuſcita ſans succès au dix-ſeptième ſiècle un Littérateur, Pierre Porcius, dans ſon Poëme intitulé : *Pugna porcorum, per patrem Petrum Porcium, Presbyterum, poëtam*; & qui commence ainſi :

Plaudite, porcelli, porcorum pigra propago.

gradet les Lettres vers le point d'où elles étoient parties à l'entrée de cette Race. C'est ainsi que les enfans de Charlemagne, dégradoient de tous côtés le bel héritage de leur père.

A la mort de Louis-le-Bègue, la division des domaines, si funeste à la première Race, ne le fut pas moins à la seconde. Louis III & Carloman ses fils parurent quelques instans sur ce théâtre; mais leur rôle y fut contesté. Enfans de la première femme de leur père, leur droit n'étoit pas plus certain que le titre d'épouse légitime d'Ansgarde leur mère, que Louis s'étoit choisie, sans le consentement de Charles-le-Chauve, qui tout au plus avoit ensuite toleré cette union. Louis craignant de contrister son père, l'avoit rompue, pour épouser Adelaïde, qu'en mourant, il laissa enceinte du malheureux Charles-le-Simple. Les Evêques n'osèrent prononcer sur ce défaut de naissance, quelque décidée que fût la question dans les Capitulaires; mais l'ambitieuse Reine de Germanie n'attendoit pas leur jugement pour appeller son mari à l'invasion du Royaume de France. Une première irruption fut arrêtée par un traité; la seconde le fut par une diversion inopinée de Hugues l'Abbé, qui rappella Louis de Germanie dans ses Etats, & les fils de Louis-le-Bègue purent faire paisiblement leur partage.

Hugues nous rappelle, par son petit-fils Ingelger, à la souche des Comtes d'Anjou, qui tinrent de Louis-le-Bègue cette importante Province. Ingelger annonça de bonne heure cette bravoure qui devoit protéger les Angevins contre les Normands. « Filleul de la Comtesse du Gatinois, il apprend qu'elle est ac- » cusée d'avoir empoisonné son mari, qu'on avoit trouvé mort » dans son lit, & que le gage de bataille, jetté par l'accusateur » n'est relevé par aucun guerrier. Il se présente, âgé de » 17 ans; il provoque le champion, & en le blessant d'un » coup mortel, il purge sa maraine du crime dont on l'ac-

» cuſoit. » Celle-ci en reconnoiſſance, lui donne le Gatinois, pluſieurs autres terres, & le Château d'Amboiſe qu'il reconſtruit. A la demande des Tourangeaux, il va reprendre ſur les Auxerrois le corps de Saint-Martin, dont ils n'étoient que dépoſitaires; le ramène à Tours, & reçoit en reconnoiſſance, des Chanoines de Saint-Martin, une Prébende dans leur Egliſe, pour lui & ſes ſucceſſeurs.



LOUIS III & CARLOMAN donnent aux Evêques du Royaume l'assurance de leur fidélité, en la déposant sur l'Autel de Saint-Pierre. (*Année* 882.)

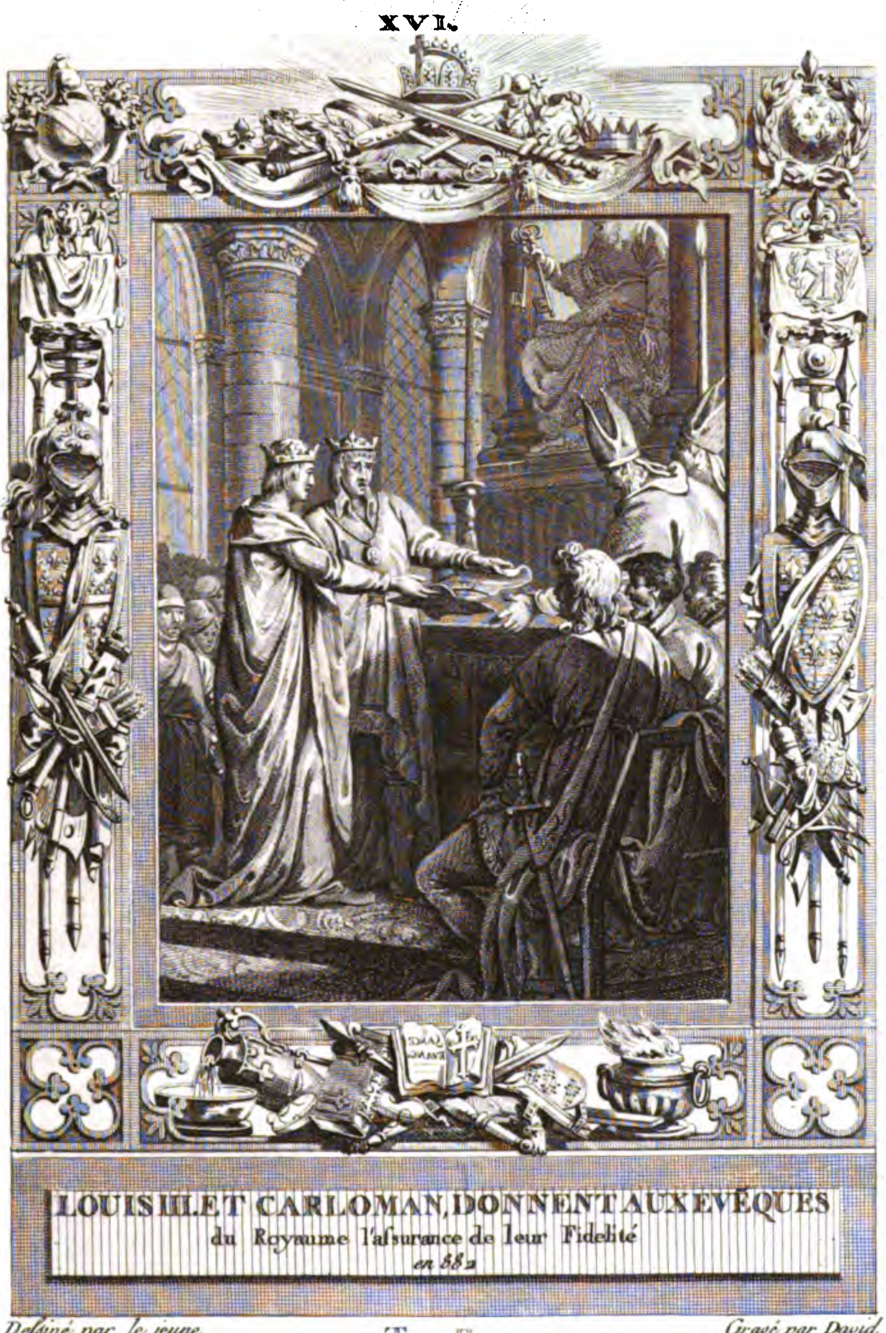
SOUVENT, dit Tacite, une guerre au déhors ramène à la concorde l'intérieur d'un Royaume. (1) C'est ainsi que dans ce court règne, les incursions des barbares rallièrent les Grands de la Nation, arrêtèrent dans les Princes tout élan d'ambition & de jalousie, & réunirent dans une commune entreprise, leurs armes & leurs efforts. La France put concevoir des espérances flatteuses de quelques étincelles du génie, & de la bravoure de Charlemagne qu'elle apperçut dans les jeunes Princes. On a vu que Louis le Germanique avoit en France sa faction, & comment il échoua dans son projet. Cependant, il ne laissa ce Royaume paisible, que quand l'Evêque d'Orléans, Gaultier, choisi pour médiateur, eut fait cession au

(1) Tacit, L. 5.

Roi de Germanie de cette partie de l'Austrasie, qu'avoit eue Charles le Chauve dans la dépouille de Lothaire.

Tout étant ainsi pacifié, Hugues & Thierri, le Grand Chambellan, conduisent à l'Abbaye de Ferrières les deux jeunes Princes, pour les y couronner. Le père n'avoit appellé au Trône que l'aîné de ses enfans ; mais Carloman avoit épousé la fille de Boson, & Boson devenoit un Prince trop intéressant, pour qu'on osât humilier son gendre. On prit donc le parti de les élever tous deux sur le Trône. Ce sacre ne fut point sans une espèce de pacte, où les deux Rois & les Evêques se garantirent leurs engagemens réciproques, & une mutuelle fidélité, « Nous vous demandons, leur dirent » les Evêques, de ce ton qui ne suppose aucune résistance, » de nous conserver nos Priviléges canoniques, tous nos » droits, & la puissance qui nous ont été assurés dans » l'Assemblée de Quierzy, & dans lesquels Louis votre père » a juré de nous maintenir ; enfin, de nous protéger comme » un Roi le doit à chaque Evêque, & à l'Eglise qui lui » est confiée. Et nous, leur répondirent les Princes, nous vous » jurons la conservation des Privilèges & des droits que l'Em- » pereur notre aïeul a ratifiés dans l'Assemblée de Quierzy, » & qu'il a promis alors de protéger & de défendre, ainsi » que le doit un Roi dans ses Etats, avec l'aide du Tout- » Puissant. Les Princes montèrent ensuite à l'autel & y dépo- » sèrent leur serment. » L'Archevêque de Sens, Angise, les sacra & les couronna tous deux. Les autres Seigneurs ne s'oublièrent point dans cette cérémonie; Louis & Carloman leur jurèrent également la conservation de leurs droits; mais les Grands de l'une & l'autre classe, se gardèrent bien de prononcer sur le partage du domaine de ces Princes, qui firent voir à la France un phènomène jusqu'ici bien rare dans le sang de ses Rois, celui de demeurer toujours

XVI.



LOUIS III. ET CARLOMAN, DONNENT AUX EVÊQUES
du Royaume l'assurance de leur Fidelité
en 882

Dessiné par le jeune TOM. II. *Gravé par David*

unis & de partager à l'amiable l'héritage de leur père, Carloman eut l'Aquitaine & la Bourgogne, Louis eut la France & la Neuſtrie.

Une Puiſſance rivale s'élève dans le voiſinage de Carloman: celle de Boſon ſon beau-père, qui, de toutes les dignités qu'avoit accumulées ſur ſa tête la foibleſſe de Charles-le-Chauve, forma la Monarchie d'Arles, dont il fut le premier Roi. Tout concourut ſous Louis le Bègue à enflammer ſon ambition: la mort de Charles-le-Chauve, qui faiſoit diſparoître ſon bienfaiteur, la foibleſſe du Gouvernement françois, l'enfance & la foibleſſe du Roi, l'invaſion des Normands, qui faiſoient deſirer aux peuples de puiſſans défenſeurs, la protection de ſa ſœur, enfin l'adminiſtration de la Bourgogne & de l'Aquitaine, deux Duchés dont il ſe voyoit revêtu. Avec de telles reſſources, il lui fut facile de ſe concilier le ſuffrage & le miniſtère des Evêques voiſins. Il fut entreprenant à proportion de ce qu'il ſe vit heureux; il voulut être Roi, il le fut. Les Prélats ſe rendirent à Mentaille, près de Vienne en Dauphiné & l'y couronnèrent Roi d'Arles, Royaume qui contenoit alors la Provence, la Savoye, le Lyonnois, la Breſſe & le Comté de Bourgogne.

Louis & Carloman ne virent dans Boſon qu'un vaſſal révolté, & dans ſon couronnement qu'un attentat puniſſable. Ils armèrent & marchèrent de concert; le nouveau Roi preſſé par cette attaque imprévue, ſe renferme dans Vienne; mais Vienne tombe au pouvoir des deux Rois. Hermengarde, femme de Boſon, eſt faite priſonnière; lui-même n'échappe qu'avec beaucoup de peine, trop heureux de pouvoir ſe faire ignorer pendant la vie de ces Princes.

Elle n'eut qu'une courte durée; mais ce peu de tems fut ſignalé par plus d'un exploit. Le premier déconcerta Louis de Germanie, qui, d'après les ſuggeſtions de ſa femme Lutgarde,

marchoit à la rencontre des Princes, en reprenant le projet de les dépouiller; mais il n'avoit pas encore paru, que la contenance des deux Rois avoit dissipé les rébelles qui devoient se joindre au Germanique, & dont les principaux chefs s'étoient mis à la discrétion de Louis & de Carloman. Ce fut une nécessité pour Louis de Germanie de s'accommoder avec ses Neveux.

Les Juifs de Toulouse subissoient encore, sous le règne de Carloman, une peine humiliante que leur avoient imposée Charlemagne & son fils, pour avoir appellé en France Abdérame, Chef des Sarrasins, & lui avoir ouvert les portes de Toulouse. Le Chef de la Synagogue de cette Ville étoit obligé de se rendre, les jours de Noël, du Vendredi Saint, & de l'Assomption, à la porte de la Cathédrale, avec une torche de trois livres de cire, & d'y recevoir un soufflet de la main d'un homme vigoureux. Les Juifs offrirent au Monarque une somme d'argent considérable, pour se racheter de ce honteux asservissement. Carloman ne voulut point se décider d'après lui-même sur une peine infligée par une autorité aussi respectable que celle de ses Aïeux. La demande fut renvoyée à un Concile, qui la laissa subsister dans toute sa rigueur. En bannissant les Juifs du Languedoc, pour leur félonie, l'autorité eut exercé ses droits légitimes; elle se compromit par une punition infamante, qui dégradoit l'humanité; mais alors on étoit encore peu au fait des bornes que mettent les droits de l'homme aux passions & au despotisme des Rois.

On n'étoit guères plus éclairé sur la foi des sermens, si l'on en juge par les incursions réiterées des Normands au mépris de leurs traités avec nos Rois. Les deux frères étoient occupés au siège de Vienne, quand on apprit que ces Barbares, après avoir pillé Gand, surpris Tournay qu'ils avoient livré aux flammes ainsi que Saint-Omer, gagnoient les rives de la Somme; que, fondant sur l'Abbaye de Corbie, ils y avoient fait un grand

grand butin. La piraterie étoit pour cette Nation, ainsi que pour les Danois, une profession honorable. On y exerçoit les fils de Rois & la jeune Noblesse à tous les excès de ce brigandage. C'est ainsi que ces hordes de Barbares avoient fait leurs irruptions daus l'Allemagne, l'Angleterre, la Frise, & que s'étendant à toutes les contrées de l'Europe, ils avoient porté leurs ravages en Italie, où ils avoient saccagé la ville de Lucques.

C'étoit trop de ces fléaux pour un Royaume, qui portoit en lui-même, depuis trois règnes, le germe de sa dégradation. Louis abandonne le siège de Vienne à Carloman; il entre en Picardie, attaque l'ennemi dans le Ponthieu; il s'engage, dans la plaine de Saucourt, un sanglant combat, où la victoire est long-tems balancée. Les Normands étoient au nombre de près de cinquante mille. Louis prend enfin sur eux un grand avantage: il les met en déroute, & neuf mille de ces Barbares, avec leur Duc Garamond, demeurent sur la place. Louis se reposa trop tôt après cette victoire; il laissa ses troupes, plus occupées de leur butin, que de la poursuite de l'ennemi, s'en aller à la débandade; les Normands s'en apperçurent, revinrent sur leurs pas, battirent les François, prirent Cambray, & s'y retranchèrent dans un Fort; mais Louis, honteux d'un échec qu'il auroit dû prévoir, rallie son armée, reprend son avantage, & force les Normands d'aller au loin chercher une autre proie.

La haine de la religion des François n'animoit pas moins les Normands à dévaster ce beau Royaume, que l'appas du pillage qu'ils remportoient toujours après chaque excursion. Aussi exerçoient-ils particulièrement leurs fureurs contre les Monastères & les Temples. Ces maux s'aggravoient par la politique des Seigneurs, qui, craignant toujours que des Rois plus absolus ou plus guerriers, ne revinssent avec succès contre

tant de concessions & tant de dons arrachés à la foiblesse de leurs Aïeux, soulevoient en secret les Normands pour occuper & pour affoiblir les Princes. On chantoit un cantique composé sur la victoire que Louis III avoit remportée sur ces brigands dans le Vimen, lorsqu'une nouvelle Colonie, ou plutôt une nouvelle horde, se débordoit sur les bords de la Meuse. Fortifiés dans Haston ils tenoient dans de continuelles allarmes la ville & le pays de Liége, qu'ils parcouroient avec le fer & la flamme, delà ils poussoient leurs ravages par Aix-la-Chapelle & Trêves, jusqu'à Metz, dont l'Evêque, Vénelon, succomba les armes à la main, pour la défense de son troupeau. L'ouragan le plus impétueux, la grêle la plus meurtrière, les torrens les plus destructeurs, donnent à peine une idée des fureurs & des désastres de ces Barbares, que Louis & Carloman eussent peut-être ou exterminés, ou renvoyés au moins dans leurs forêts, si le ciel eut mesuré à leur valeur & aux grandes qualités qu'ils avoient commencé à déployer, la carrière qu'il leur accorda.

Une mort tragique, quoique différente, abrégea leurs jours. Louis III, toujours inquieté par les Normands, alloit au-devant des Princes Bretons, qui lui amenoient une armée de renfort, avec laquelle il espèroit chasser cet essaim de troupes sans cesse acharnées au pillage, & qui répandoient la terreur dans les belles campagnes qu'arrose la Loire. Une maladie grave l'arrête à Tours; &, hors d'état de continuer sa marche, il se fait porter à S. Denys, où il termine un règne d'un peu plus de trois ans. On admira dans Louis le courage & l'amour de la gloire qu'il tenoit de ses aïeux; on aima cette tendresse fraternelle, dont la Race de Mérovée & celle de Charlemagne avoient donné si peu d'exemples. Un trait de jeunesse, qui parut avoir causé sa mort, prouva que ses mœurs n'étoient rien moins qu'intactes. Il vouloit jouir d'une jeune

personne, dont la beauté l'avoit animé; &, comme il la poursuivoit à cheval dans une cour où elle s'étoit réfugiée, il se cassa les reins, en s'élançant dans une porte trop étroite. Il mourut des suites de cet accident, dont il n'y a de garant que l'Historien Paul-Emile. Il est plus doux & plus sage de s'attacher aux autres écrivains, qui ne donnent à ce Prince que des louanges & des regrets.

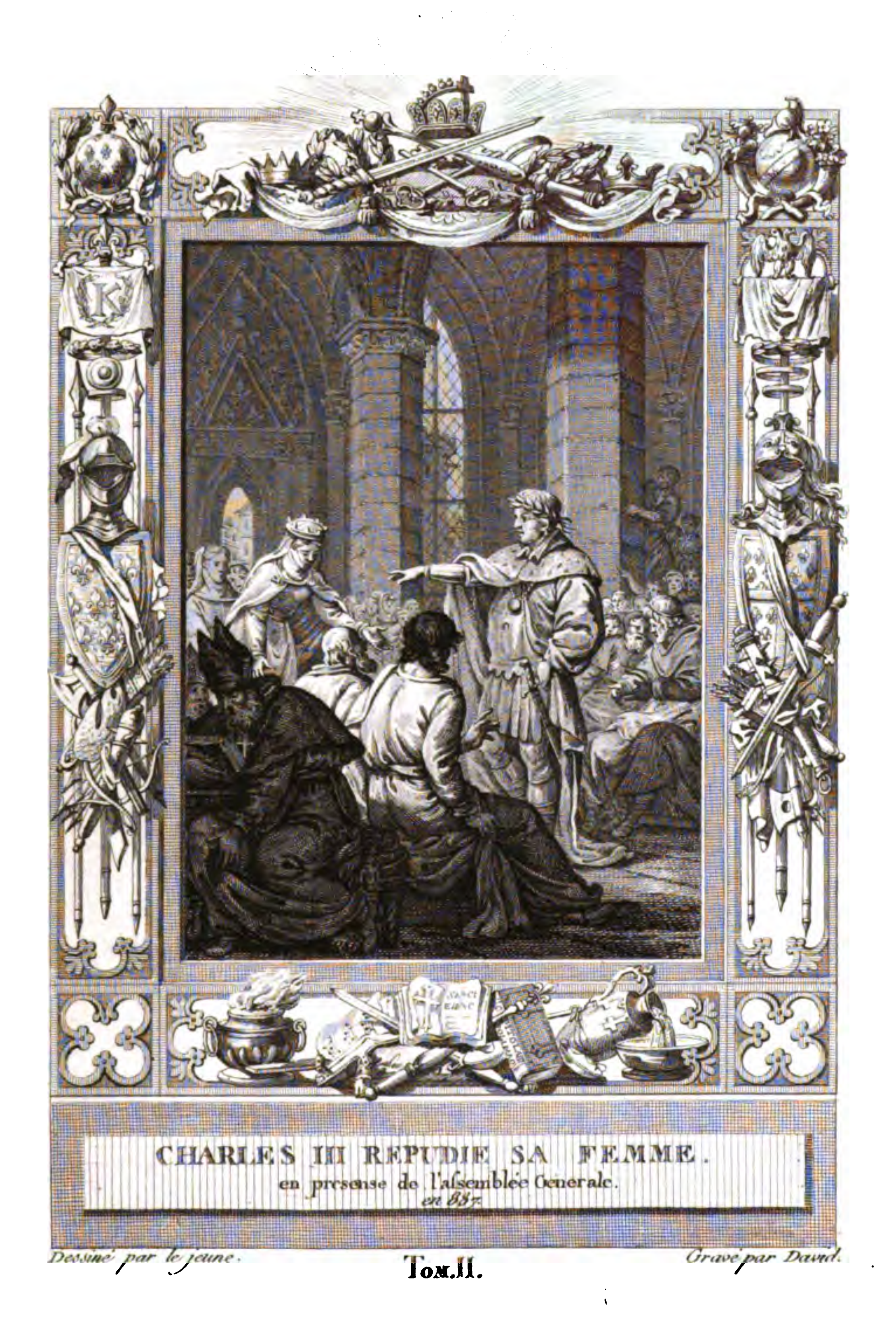
On en doit beaucoup au Roi Carloman, qui survéquit peu de tems à son frère, mais assez pour se faire reconnoître Roi de Neustrie, réprimer l'audace d'Hasting, Chef des Normands, & lui dicter en maître les conditions de sa retraite. Sa mésintelligence avec Charles le Gros, que nous allons voir en scène, avoit enhardi les Normands, dont il eut éprouvé les fureurs, si un accident de chasse n'eut tranché le fil de ses jours. Il poursuivoit près de Montfort-l'Amaury un sanglier qu'un de ses gens voulut percer de son javelot; le trait blessa mortellement le Prince à la cuisse. Cet accident, qui, dans une ame ordinaire, eut provoqué une prompte vengeance, produisit, dans Carloman, un trait d'héroïsme, leçon digne des Rois, quand ce Prince mourant, craignant qu'on ne punît dans son infortuné domestique un malheur comme un crime, déclara qu'il périssoit de la blessure que lui avoit faite le sanglier. Cette action généreuse couronne dignement cinq années d'un règne déja recommandable par les talens, l'application, l'activité, le courage, & les vertus du jeune Monarque.



CHARLES III, ou le Gros, répudie sa femme, en présence de l'Assemblée générale. (*Année* 887.)

LOUIS le Germanique étoit mort, après six ans de règne, & Charles-le-Gros son frère avoit hérité de l'Italie, & reçu la couronne impériale, cependant il n'avoit aucun droit sur celle de France, dévolue à Charles le Simple : fils posthume de Louis le Bégue, après la mort de ses deux frères, qui n'avoient point laissé de postérité; mais dans une crise où les Normands s'acharnoient à dévaster ce Royaume, un Prince de sept ans sembloit au Peuple une foible ressource pour un Trône qu'ébranloient tant de secousses, & du moment de sa naissance au dernier de sa vie, les jours de ce Prince furent marqués au sceau de l'infortune. Roi au sortir du sein de sa mère, Adelaïde, seule épouse de Louis-le-Bégue, reconnue par Charles-le-Chauve, il eut fait descendre du Trône Louis & Carloman, si

XVII.



CHARLES III REPUDIE SA FEMME.
en presense de l'assemblée Generale.
en 887.

Dessiné par le jeune. Tom.II. *Gravé par David.*

cette Reine, aux graces de son sexe, eut pu joindre la grandeur d'ame & la fermeté de caractère qui convenoient à sa position. Adelaïde voulut être ignorée, & nos Annales ne la tirent point de son obscurité.

Assis modestement sur les marches du Trône, il ne fut pas permis de sitôt au jeune Charles d'y monter. Peu-à-peu le Français se détachoit de la maison regnante, dont les Princes se détachoient si facilement eux-mêmes de leur Puissance & de presque tous leurs domaines. La Nation plus occupée de sa défense, que des droits d'un foible enfant, appelle l'Empereur Charle-le Gros à la tutelle du jeune Prince & à sa couronne; Charles se rend à Gondreville, il y reçoit l'hommage & le serment de fidélité des Seigneurs Français. Hugues l'Abbé est chargé de la garde du Pupillé. Ce Seigneur est le premier, qui, dans notre Histoire, paroisse sous cette qualité. Hugues & le Comte de Paris, Robert, témoins de la désertion des Moines de l'un & l'autre sexe, que la crainte des Normands éloignoit de leurs monastères, n'hésitèrent pas à s'en rendre maîtres. Les dignités, le revenu, les maisons, tout leur convint; d'autres Seigneurs suivirent leur exemple, & cet abus dura jusqu'au règne de Robert. Charles-le-Gros s'étoit déjà fait reconnoître en Italie, & comme Roi & comme Empereur. Jean VIII, dont la politique avoit eu quelque tems en vue le Prince Boson, & qui sur-tout regardoit comme une sorte d'attentat à son Siége, qu'on put tenir d'une autre main que de la sienne la couronne d'Italie, ainsi que le sceptre impérial, ne céda qu'à la force des circonstances. Elles ne lui présentoient d'autre protecteur que Charles contre les Sarrasins, qui menaçoient de près Rome & l'Italie; aussi se repliant avec habileté, le Pontife offrit avec empressement une couronne qu'il n'eut pu contester sans danger. Politique adroite pour couvrir des prétentions, quand on n'a pas la

force de les ériger en droits. La politique religieuse, uniquement occupée des fonctions & des prérogatives sublimes de l'Apostolat, ne penseroit pas à se ménager une grandeur étrangère.

Les grands Domaines, qui se rassemblent sur la tête de Charles-le-Gros, ne trouvent point en lui une force proportionnée à leurs poids. Trop de charge découvrira sa foiblesse, & trop d'élévation sa médiocrité. On a vu que le génie des Pépins avoit fortement subjugué la Nation; elle reprit sous Louis le Bégue & ses enfans, mais bien plus encore sous Charles-le-Gros, ce qu'elle avoit perdu d'élasticité dans les précédens règnes. Les Noms de Roi & d'Empereur cessèrent d'être imposans, comme les montagnes perdent de leur hauteur, lorsqu'on ne les voit plus que dans un point de vue éloigné, & qu'on s'est placé soi-même à une certaine élévation. La France crut s'être acquittée envers les Pepins des services qu'elle en avoit reçus, par les honneurs dont elle avoit comblé leurs premiers descendans; & Charles se montra sans moyens pour ressusciter le crédit de ses ancêtres.

Démembré par l'ambition des uns, & par la foiblesse des autres, le bel héritage de Charlemagne étoit devenu le théâtre & la proie des guerres les plus sanglantes, jusqu'à ce qu'un concours d'événemens, la plupart inattendus, le réunît presque entier sous la main de Charles-le-Gros. Seul, ce Prince eut pu relever la Monarchie, & donner à sa race une nouvelle splendeur; mais les ressources de son génie, disproportionnées à la surface de ses Etats, laissèrent à desirer de retrouver la tête de Charlemagne, pour en gouverner les vastes Domaines. L'arbre étendit encore des branches nombreuses; mais, faute de sève, la tête se sécha; les rejettons sortis des racines de l'arbre, & vers lesquels s'étoit détournée la sève, prirent tous les jours une nouvelle crois-

ſance, & ſe détachèrent du trône, qui ne ceſſa de s'affoiblir.

Le dernier Traité de l'Empereur avec les Normands annonçoit aſſez ſa foibleſſe. Il avoit en tête Godefroi, Prince de cette Nation, & un autre Seigneur nommé Sigefroi. Une tempête & la peſte qui déſoloient l'armée impériale, donnèrent aux Normands un grand avantage. Ils en profitèrent pour mettre à leur retraite les conditions les plus dures. Non-ſeulement ils exigèrent des monceaux d'argent, mais cette fois ils voulurent un établiſſement, & Charles le leur accorda. Il fit préſent à Sigefroi d'un pays conſidérable ſur les bords de la Meuſe, & Godefroi eut le Duché de Friſe, Province importante, qui contenoit alors la Friſe & le Comté de Hollande, tel qu'il eſt aujourd'hui; il eſt vrai qu'une des conditions du Traité fut le baptême de Godefroi, à qui Charles maria Giſelle, fille naturelle de Lothaire II.

Bientôt l'Empereur éprouva tout ce qu'une pareille conceſſion pouvoit avoir de fâcheux pour ſes Etats, en mettant ces barbares plus à portée que jamais de lui faire la loi, & il y donna occaſion lui-même. Hugues, fils de Valrade, ſe voyoit avec peine privé de la Lorraine; il ſe mit en tête d'appeller le Duc de Friſe à partager avec lui ce butin. Il fallut ſe brouiller avec l'Empereur; on y réuſſit par des demandes trop exorbitantes pour n'être pas refuſées. La prudence vouloit qu'on ſe tint en garde contre un Prince qui cherchoit à rompre; Charles aime mieux s'en défaire par une baſſe ſupercherie; il lui députe le Duc de Saxe pour conférer dans une île du Rhin; Godefroi y eſt lâchement aſſaſſiné, & ſa troupe y périt, ſans pouvoir ſe défendre. Dans le même jour, Hugues, allié de l'infortuné Duc de Friſe, eſt arrêté, on lui crève les yeux, par ordre de l'Empereur, & on le confine dans un Monaſtère des Ardennes, qui devint bientôt ſon tombeau.

Qu'on juge de l'impreſſion que fit la nouvelle de cette cruauté ſur les Normands, auxquels il ne falloit juſqu'alors qu'un prétexte pour renouveller en France leurs incurſions & leurs pirateries. La fureur s'empare des ſoldats & de leurs chefs; la Seine ſe trouve en peu de jours couverte de bateaux. Leur début eſt d'emporter Pontoiſe; ils s'avancent enſuite ſur Paris; mais les deux ponts qui ferment cette Capitale, & en forment une île, arrêtent leurs efforts; ils ſe déterminent à en faire le ſiége. Ce ſiége mémorable, célèbre par un Poëme latin d'Abban, Moine de Saint-Germain, tint pendant dix-huit mois les Normands en échec, mais fit le plus grand honneur à la bravoure & au génie militaire du Comte de Paris, Eudes, & de l'Evêque Goſſelin. Celui-ci avoit planté une croix ſur les remparts, d'où, le caſque en tête, & une hache à ſa ceinture, il exhortoit les Pariſiens, & ſecondé des plus vaillans Chevaliers, il arrêtoit la fureur des aſſiégeans, & rendoit inutiles les efforts de leurs ſept cens barques. Eudes ſauva les ponts de l'incendie qui les menaçoit; mais il eut beſoin de toute ſon activité pour garantir les murs des machines meurtrieres qu'on vit employer dans ce ſiége. Les baliſtes, les béliers, les tours, les brûlots, la plupart de l'invention des Romains, fatiguèrent ſans ceſſe les aſſiégés; les flêches, les pierres, l'huile bouillante pleuvoient ſur eux ſitôt qu'on pouvoit ſe faire jour, en écraſant leurs galeries.

Aux ennemis du dehors ſe joignoient au dedans la famine & la contagion, qui exercoient la patience & le courage des Pariſiens. La conſternation étoit générale; & la Religion retrouvoit ſes droits dans l'empreſſement à fréquenter les temples, dans le concours des fidèles, qui ſe portoient aux proceſſions. Ce ſiége eſt l'époque de la priere qu'on ajouta pendant quelque tems aux Litanies: *De la fureur des Normans délivrez-nous, Seigneur!* Ces barbares ſe laſſèrent plus d'une

fois de la constance des Français; mais, lorsqu'ils alloient s'essayer sur les Provinces voisines, ils laissoient Paris bloqué par un grand nombre de Forts dont ils l'avoient environné. Il périt à ce siége un grand Capitaine, le Duc de Saxe, Henri, qui plus d'une fois avoit forcé le camp des Normands, pour ravitailler la Ville; malheureusement il tomba dans un fossé profond, couvert de branches & de feuillages, où l'attendoient les ennemis, qui, voyant dans lui l'auteur de la perfidie, qui avoit coûté la vie à Godefroi, le massacrèrent sur la place, qu'abandonnèrent aussi-tôt les troupes Saxones.

Jusqu'alors l'Empereur timide & irrésolu, cantonné auprès de Francfort, avoit lâchement abandonné son Peuple à la plus extrême misère, laissant à ses Généraux le soin de sa gloire & du salut de l'Etat. La mort du Duc Henri & la retraite de Saxons le tirèrent de sa létargie. Il eut à rougir des traits de bravoure qui éternisoient la mémoire des assiégés. Nos fastes ont conservé les noms d'un Abbé Ebole, Neveu de l'Evêque de Paris, qui d'un seul javelot enferra plusieurs Normands à la fois, d'un Gerbault, simple soldat, qui dans le dernier assaut, où l'ennemi gagnant déjà la muraille, crioit victoire, s'avança avec cinq hommes, tua tous les soldats qu'il rencontra, culbuta les autres, arracha, brisa les échelles & sauva la ville.

Il étoit tems que Charles se montrât. La position du camp, qu'il se choisit sur la butte de Montmartre, les forces qu'il y amena & sur-tout la confiance qu'il devoit prendre dans le génie & le courage des assiégés, lui permettoient de tout espérer de sa présence, quand tout-à-coup, plus marchand que guerrier, il préféra de négocier avec ces barbares une paix dont ses armes alloient le rendre l'arbitre. Sept cens livres d'argent furent le prix auquel ils consentirent de se retirer de la France au mois de Mars suivant, & de prendre,

en attendant, leur quartier d'hyver en Bourgogne, où de nouveaux ravages leur donnèrent encore un immense butin. Ainsi s'éteignoient, par l'insigne lâcheté de cet Empereur, les dernières étincelles du beau feu de Charlemagne.

Il semble que la nature elle-même se négligeoit sensiblement dans la formation de ces Princes, beaucoup moins avantageusement organisés. Charles avoit éprouvé de violentes douleurs de tête, qu'on avoit cru calmer par des incisions. Des contes de bonnes, sur les diables, avoient étrangement affoibli son cerveau. Il avoit cru voir un démon, il s'en étoit cru possédé. Les exorcismes qu'il voulut qu'on employât, ne calmerent jamais entièrement ni ses sens ni son esprit. Tout-à-coup, cet esprit foible, tourne, après dix ans de mariage, à la jalousie. Il accuse l'Impératrice Richarde d'un commerce adultère avec l'Evêque de Verceil, son Premier Ministre. Sans autre motif que ses soupçons, il chasse ce Prélat de sa Cour. L'honneur de sa famille une fois compromis, l'Empereur ne pouvoit plus reculer, & l'on sait que cette passion ne s'arrête plus, sitôt qu'on en a reçu trop facilement les premieres atteintes. L'homme le plus foible est toujours à cet égard le plus incurable.

« Charles assemble les Etats du Royaume, & n'hésite point » à les rendre confidens de son déshonneur. Il croit écarter » cette tache, en assurant que depuis son mariage, dans » l'espace de dix années, il n'a eu aucun commerce avec elle. » Richarde repéta le même serment, & elle y ajouta qu'elle » n'a connu aucun autre homme, ce qu'elle offre de prouver » par toutes les épreuves qu'admettoit alors une superstitieuse » crédulité, jusqu'à armer un champion pour sa cause. » L'Assemblée la dispense des preuves & prononce le divorce. » La Princesse se retire auprès de Strasbourg, dans le Monastere » d'Andlaw. »

La retraite devenoit pour Richarde un asyle heureux, au moment où le malheureux Empereur alloit perdre en un jour toutes ses couronnes, & tomber du Trône dans l'indigence la plus affreuse & dans l'abandon de presque tous les humains, triste jouet de la fortune, appellant la mort à se saisir de sa victime : terrible catastrophe, qui ne demande plus qu'un dernier trait de pinceau.

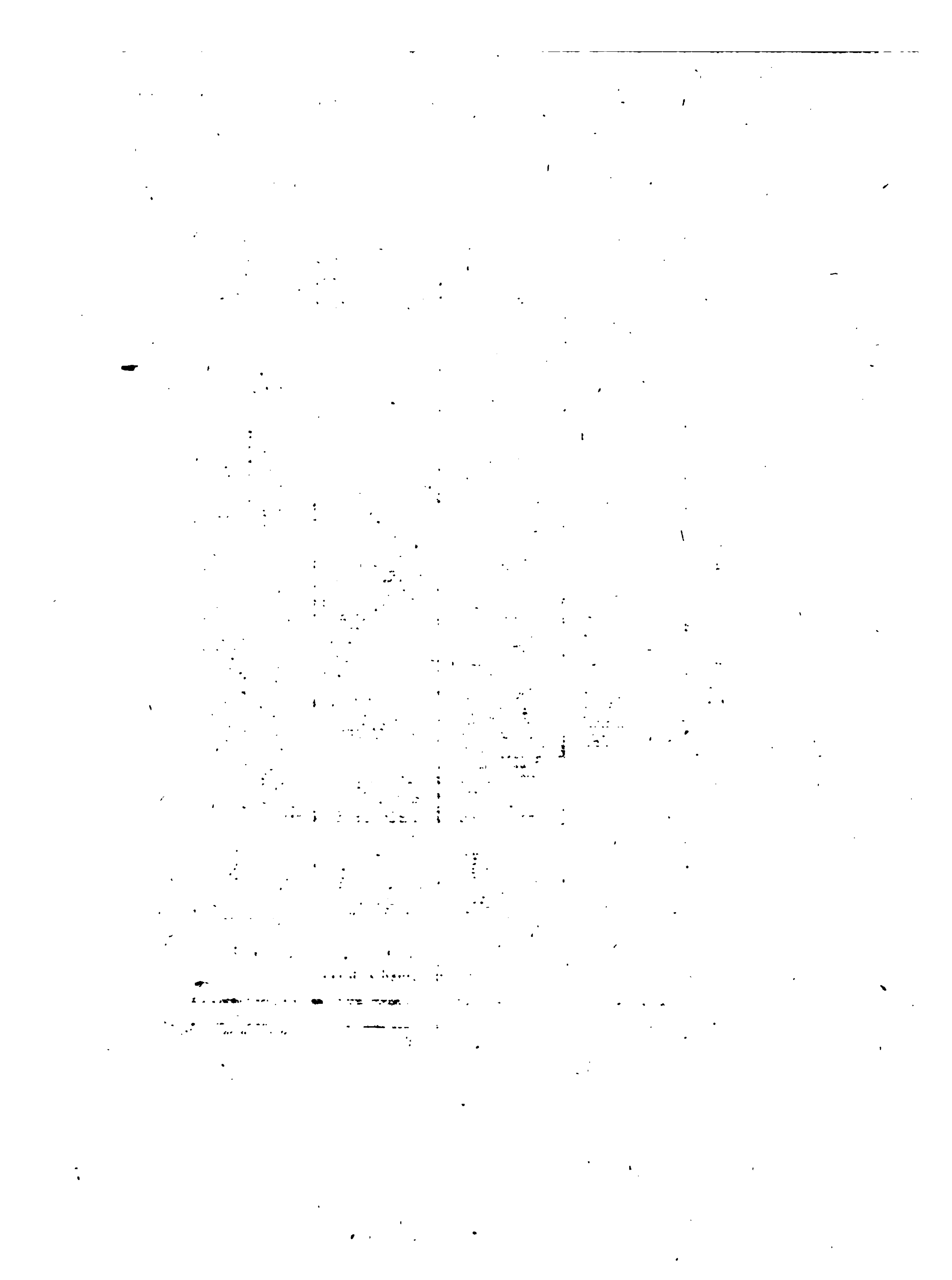
LUITBERG, Evêque de Mayence, reçoit Charles III & le nourrit. (*Année* 887.)

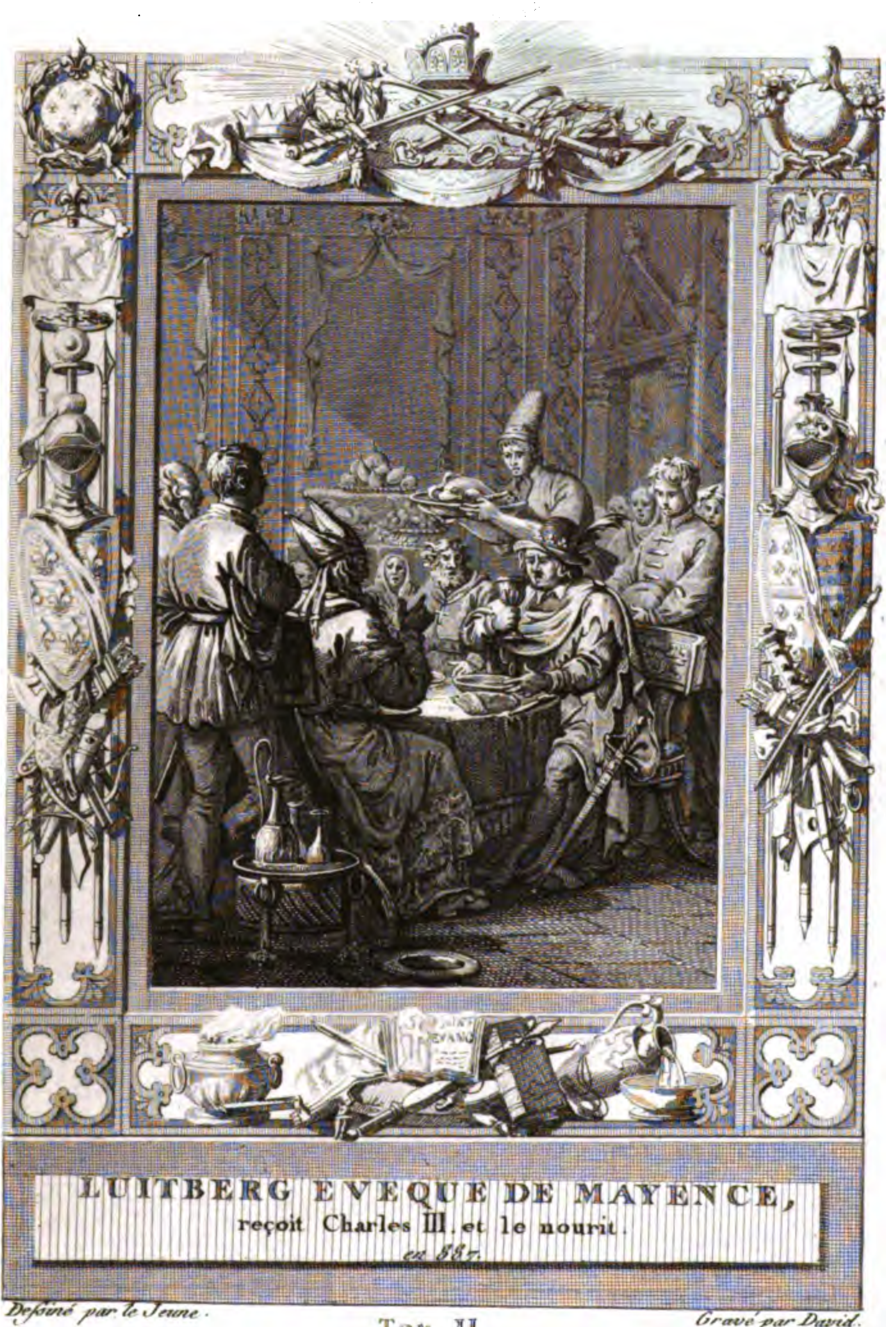
QUAND Charles-le-Gros couroit à sa perte, la fortune qui l'abandonnoit, montroit à l'Europe des phénomènes d'élévation, dont ce Prince lui-même se rendoit l'instrument. Boson fut un de ces personnages. Nous l'avons vu essayer quelques momens de la royauté, & payer quelques instans de grandeur par l'humiliation d'un proscrit. Charles étoit alors son ennemi; mais après la mort de Louis & de Carloman, Boson proposa à l'Empereur de se rendre son vassal, s'il vouloit le rétablir dans ses Etats; la proposition fut acceptée, Boson reparut Roi d'Arles & de Provence; & ce traité est l'origine du droit que les Empereurs ont exercé sur la Provence & la Bourgogne. L'ambition & l'esprit d'indépendance qui avoient servi si efficacement Boson, se communiquèrent à ses vassaux, qui d'Administrateurs des Provinces qu'il leur avoit confiées, ne tardèrent pas à s'en rendre Souverains. Ainsi s'établirent les Comtes de Forcalquier, du Venaissin & de Savoie, les Princes d'Orange, les Barons de Castellane & l'Etat du Dauphiné; autant de Seigneurs qui s'annoncèrent

comme *Princes*, *par la grace de Dieu*; mais à l'égard de presque tous ces Souverains, & même du Roi d'Arles, on remarque la prérogative que les Evêques s'arrogèrent de les élire.

Si la nature de la puissance royale étoit comme celle de la lumière qui se communique sans rien perdre de son éclat, ni de sa force, un Roi pourroit sans danger se montrer libéral & d'honneurs & de puissance. Il n'en est pas ainsi des Seigneurs trop puissans, qu'un monarque inconsidéré laisse s'élever auprès du Trône. Ce sont autant de rejettons faméliques qui ne prennent leur accroissement qu'aux dépens de l'arbre qui leur a donné naissance. Charles-le-Gros en fit la triste épreuve. Toutes les dernières opérations de son règne l'avoient décrédité auprès du Peuple & des Grands. Ses avantages passagers sur les Normands avoient montré un caractère de supercherie & de trahison; son Traité avec eux n'avoit fait voir que sa lâcheté; son divorce avec l'Impératrice, que pusillanimité & bizarrerie; enfin, lui-même, ne pouvant se dissimuler ni sa foiblesse ni son insuffisance, étoit tombé dans un vrai marasme, où le sceptre & la vie n'étoient plus pour lui qu'un poids énorme.

Dans ce triste état, où tous les Ordres de la Nation tendoient à l'anarchie, où Charles eut essayé vainement de donner quelque vigueur ou quelque direction aux rênes du Gouvernement, il se rend aux bords du Rhin, il y convoque, dans son Palais de Tribur, entre Mayence & Oppenheim, une Assemblée ou Parlement, qu'il eut mieux fait de consulter, lorsqu'il fit avec les Normands son lâche Traité. Charles ne trouva dans cette Assemblée qu'aigreur & mépris de sa personne; également affoibli au moral & au physique, il laisse voir des aberrations qui tiennent de la démence, telles que peut les éprouver une tête foible, fatiguée par les





LUITBERG EVEQUE DE MAYENCE,
reçoit Charles III. et le nourit.
en 887.

Dessiné par le Jeune. *Gravé par David.*

revers. Trop méprisé pour être immolé au mécontentement de sa Nation, comme auteur des maux & de tous les désordres du Royaume, Germains & Bavarois s'accordent pour le dépouiller de ses couronnes; les Seigneurs de Germanie & de Baviere lui donnent pour successeur à ces deux Royaumes Arnoul, bâtard de Carloman, & son Neveu, Duc de Carinthie. Les Seigneurs d'Italie n'avoient point voté dans cette Assemblée; ils élurent pour Roi d'Italie & pour Empereur Bérenger, Duc de Frioul, petit-fils par les femmes de Louis-le-Débonnaire. Il est le premier qui ait fait usage de la Couronne de fer, dont se servirent depuis les Rois de Lombardie; il fut sacré par Anselme, Archevêque de Milan.

Charles ne garda pas plus long-tems la Couronne de France, qui lui fut enlevée pour être transportée à Eudes ou Odon, Comte de Paris. Cette catastrophe sembla donner une secousse à Charles-le-Gros; il voulut armer contre les usurpateurs, & ne retira de sa vaine tentative que le chagrin de voir la défection complette des Lorrains & des Allemands ou Suabes ses sujets. Ainsi, tombant du faîte de toutes les grandeurs, Charles, le plus puissant, le plus riche Monarque, depuis Charlemagne, perd, pour ainsi dire en un moment, trois Couronnes, grand nombre de Principautés, sa Cour, ses Soldats, ses Domestiques. Désormais, sans domicile & sans pain, il ne lui reste d'une vie précaire, que ce qu'il en faut pour ne perdre aucun des outrages de la fortune. Comptez, dit Sénéque le Tragique, sur ces colosses imposans qu'un souffle impétueux renverse & déplace en un clin-d'œil. (1)

Tremblant & fuyant sous le glaive du malheur qui le poursuit, l'infortuné Prince ne trouve d'asyle que dans une

(1) Senec. in Med.

pauvre chaumière, tant on ſuppoſe de contagion à l'aſtmoſphère des malheureux! Charles, ſans domeſtique & ſans reſſource pour ſe procurer le plus étroit néceſſaire, périra de faim comme de déſeſpoir, ſi une main compatiſſante ne s'étend juſqu'à ſon obſcure demeure. « Luitberg, Evêque » de Mayence, fera taire la politique, pour n'écouter que » l'humanité & plus encore la piété filiale qu'il doit à ſon » ancien maître; il envoye ſes gens l'enlever de ſa chaumière » & le conduire dans ſa maiſon. Il lui donne ſa table, & pour- » voit avec dignité à tous ſes beſoins. Il faut que l'acharne- » ment des Peuples ait été bien violent contre ce Prince, » pour que les Annales du tems faſſent un mérite à ce Prélat de » ſa générosité. »

L'homme ne put ſurvivre que peu de tems au Monarque; trois mois amenèrent le terme de tous ſes malheurs. Dans cet intervalle, Charles, pour ne pas périr de miſère, ſe détermine à recourir à l'uſurpateur Arnoul; il lui envoye ſon fils naturel Bernard. Qu'on ne s'attende point au manifeſte d'un Prince outragé, qui réclame le droit des gens & celui même de la Nature; c'eſt une voix ſuppliante, qui ſollicite la pitié de l'homme puiſſant en faveur d'un rival écraſé; c'eſt un Roi, c'eſt un Empereur précipité de ſon Trône, & qui, plus malheureux qu'un eſclave, fait demander à un heureux rival uue marque de compaſſion, qui lui aſſigne ſa ſubſiſtance. Arnoul ne s'y refuſe point & conſent à lui donner la jouiſſance de quelques petits fiefs, qui puiſſent le faire vivre. Mais la mort l'attend, & le laiſſe jouir un mois à peine de ce léger adouciſſement à ſes maux. L'indigence de Béliſaire, mendiant ſon pain dans les rues de Rome, après l'éclat de ſes triomphes, n'avoit eu rien de plus affreux que l'humiliante pauvreté de cet Empereur. La pompe de ſes obsèques, qui ſe firent au Monaſtère de

Richenone, dans une isle du lac de Constance, le vengea quelques instans de cet opprobre.

L'idée que nous ont laissée de Charles-le-Gros les Historiens de son tems, paroît quelquefois démentie par des traits qu'ils nous racontent. On nous le peint comme dévot à l'excès, & nous ne pouvons pas plus concilier cette dévotion avec l'assassinat de Godefroi, dont il fut l'auteur, que la piété qu'on a depuis attribuée à Louis XI, dans l'horrreur de ses vengeances & de ses proscriptions multipliées. On préconise la justice de cet Empereur; & cet homme si juste, ne craint point d'enlever à sa femme, sur un simple soupçon, & son état & son honneur; il ose, après dix années de mariage, attester à ses Juges, sur la foi du serment, mais sans espérance de les persuader, qu'il n'a jamais connu sa femme; ce Prince si juste & si bon, comme on l'ajoute, déshonore sa Couronne, par de lâches Traités avec les Normands, dégrade par ses concessions le patrimoine de ses ancêtres, & prépare à son Peuple les horreurs de l'anarchie féodale. Disons que Charles-le-Gros se montra par sa foiblesse & sa pusillanimité fort au-dessous de son rang & de sa place, qu'un homme foible n'a, à proprement parler, ni vices ni vertus, & que s'il est Monarque, sa foiblesse & sa lâcheté peuvent avoir des suites plus malheureuses encore que la tyrannie d'un despote. Reprenons la chaîne de cette humiliante dégradation, dont son règne fut l'époque.



EUDES.

GUILLAUME passe sa lance à travers le corps de Hugues. (*Année* 892.)

A DES tems mémorables, où la France s'étoit régénérée par l'énérgie & l'activité de ses Maîtres, avoient succédé des règnes de stérilité & d'indolence, image trop sensible de l'épuisement de la Nature dans l'arrière-saison. Le régime oppressif de la féodalité, qui s'établissoit à la faveur de cette détente, préparoit par dégrés la chûte des Carlovingiens; & l'éclat du règne de Charlemagne étoit à peu-près perdu pour ses descendans. Trois Traités avaient cimenté la nouvelle consistance des Fiefs; celui de Strasbourg, en 842, celui de Mersen, en 847, & le Traité de Quierzy-sur-Oyse, en 877. L'Etat ne put que se désunir par ces démembremens; des intérêts, d'un nouvel ordre, prirent la place

XIX.



GUILLAUME PASSE SA LANCE
à travers le corps de Hugues.
en 892.

Dessiné par le Jeune — **Tom. II.** — *Gravé par David*

place de la chose publique, quand l'infatigable activité des Normands, qu'on retrouvoit à tous les ports & à toutes les frontières du Royaume, devoit faire taire tout autre intérêt que celui d'une défense commune.

Mais quel Prince pouvoit alors rallier les François? Robert, surnommé *le Fort*, par les victoires multipliées & très-importantes qu'il avoit remportées sur les Norm ands, laissoit dans Eudes, un fils héritier de sa valeur, qui, deux ans avant la mort de Charles-le-Gros, avoit sauvé Paris de l'invasion de ces Barbares: personnage intéressant dans notre Histoire, où nous le voyons, pour ainsi dire, à la tête de la troisième Race, comme bisayeul de Hugues-Capet.

Arnoul, fils de Carloman, & neveu de Charles-le-Gros, venoit d'être fait Roi de Germanie, par le choix de ceux des Francs, qu'on appelloit *Australes*. Il ne fut pas si facile de pourvoir au Trône de France. Les Grands se partagèrent: l'Archevêque de Reims, Foulques, vouloit donner cette couronne à Guy d'Italie; mais le parti de Thierry, Comte d'Autun, en faveur du fils de Robert-le-Fort, l'emporta; & le Prince Eudes, se rendit, à la tête de ses partisans, au Palais de Compiegne; là, Vautier ou Gautier, Archevêque de Sens, le sacra Roi des Français, tandis qu'avec un petit nombre de Bourguignons, Geïlon, Evêque de Langres, sacroit dans son Eglise, Guy, Duc de Spolette, sous le même titre. La loi de l'hérédité une fois enfreinte dans la personne de Charles, fils posthume de Louis-le-Bégue, la carriere pouvoit s'ouvrir à un grand nombre de concurrens, pour se disputer cette couronne. Tout ce qui tenoit à Charlemagne par les femmes, prétendit s'en emparer; & l'on va voir cinq Rois se partager l'héritage de ce grand Prince, que leurs talens & leur génie, rassemblés dans une seule tête, n'eussent jamais remplacé. Ce fut moins sous ce point de

vue que la Nation se décida en faveur d'Eudes, que par l'affection des Peuples, que lui avoient gagnée ses qualités personnelles.

Eudes présentoit dans lui à la Nation tout ce qui pouvoit justifier son suffrage. Ce n'étoit point sans doute la forte tête de Charlemagne, la profondeur & l'immensité de ses vues, la supériorité de sa politique; mais, au second rang, Eudes étoit un grand Prince, & n'avoit point de concurrens, qui put, en tout, se mesurer avec lui; il eut honoré la loi de l'hérédité, si elle l'eût appellé au Trône, puisque le seul ascendant de ses qualités détermina l'élection en sa faveur. Au titre de fils de Robert-le Fort, qui avoit péri les armes à la main, en défendant la France contre les Normands, Eudes joignoit la réputation d'une valeur déjà éprouvée, la maturité de l'expérience. un courage réfléchi, une taille imposante, une physionomie agréable & des manières conciliantes.

Flatté du choix de la Nation, il eut la sagesse & l'équité d'éloigner de lui le caractère odieux d'usurpateur; il annonça que la confiance de Louis-le-Bégue le dévouoit à la tutelle de Charles son fils; qu'en l'acceptant il ne prétendoit qu'à l'administration du Royaume, & qu'il ne regardoit la Couronne qu'on plaçoit sur sa tête, que comme le caractère d'une puissance nécessaire pour défendre la Nation, & la rallier contre les Normands. L'homme auquel il étoit plus difficile de persuader cette nécessité, étoit sans contredit Arnoul, Roi de Germanie, qui déjà saisi du sceptre impérial, devoit regarder comme son patrimoine tout le Domaine de Charles-le-Gros. Cependant le drot d'Arnoul, fils naturel de l'Empereur Carloman, n'avoit d'autre appui qu'une Charte de Louis-le-Débonnaire, qui appelloit les bâtards à la couronne, au défaut d'héritier légitime, en ligne directe ou collatérale.

Ce titre, appuyé d'une élection, pouvoit inquiéter Eudes, qui d'ailleurs ne vît point, sans étonnement, la défectiou d'une partie de ceux qui l'avoient couronné. En effet, oubliant leurs sermens, cenx-ci, ayant à leur tête l'Archevêque de Reims, Foulques, Rodulphe, Abbé de Saint-Vaast d'Arras, & Beaudouin, Comte de Flandre, s'empresserent d'aller offrir à Arnoul la Couronne de France.

Eudes pensa qu'il lui convenoit plus de se montrer digne de la Couronne, que de la disputer; & que, dans sa position, la meilleure réponse devoit être une action d'éclat contre les ennemis de la Nation; le besoin d'un défenseur contre les Normands, lui avoit déféré la Couronne; Eudes n'avoit que ce titre à faire valoir; il en eut aussi-tôt l'occasion. Les Normands s'étoient distribué la France en trois parts, l'Aquitaine, le pays de la Marne, & les bords de l'Aisne: le Roi se porta sur ce dernier corps des Barbares Il n'avoit avec lui que mille chevaux; & l'armée qu'il attaquoit étoit de plus de dix-neuf mille hommes. L'action fut meurtrière; elle s'engagea près de la forêt de Monfaucon en Argonne, an-delà de la rivière d'Aisne. Eudes, dans le feu de son courage, ne calcula point les forces de son ennemi; il n'écouta que la vengeance de tous les maux que ces Normands causoient depuis long-tems au Royaume; mais il faillit à en être la victime. A peine s'est-il jetté dans la mêlée, qu'un Cavalier Normand lui décharge par derrière un coup violent sur la tête; le casque en retentit, mais n'en est point entamé, & la bonté de l'armure conserve le Prince, qui, tournant vers le barbare, lui plonge sa pique ou son épée dans le sein. L'ardeur du Roi s'enflamme du danger qu'il venoit de courir; rien ne résiste à son impétuosité; il enfonce, il culbute tous les rangs de l'ennemi, & jonche la terre des

cadavres de cette prodigieuse multitude, dont près de dix-neuf mille hommes restèrent sur la place.

Une victoire pareille, avec cette inégalité de forces, a bien du pouvoir pour décider une Nation encore vacillante dans son choix. A ce moment, Eudes fut plus Roi que jamais, en ce qu'il se montra plus l'homme de la Nation & de la circonstance. Aussi l'Empereur Arnoul ne chercha-t-il plus à lui contester son rang. Frappé de l'éclat de cette victoire, & aussi intéressé qu'aucun autre Prince à voir humilier & abattre les Normands, il voulut voir Eudes à sa Cour. Celui-ci qui déjà l'avoit fait prévenir sur les motifs de son couronnement, ne le présentant que comme un caractère plus imposant, qu'il avoit voulu donner à la tutelle du jeune Charles, & qui avoit rendu, Arnoul pour ainsi dire, l'arbitre de sa position, envoya d'abord à Wormes Thierry, le Seigneur de sa Cour sur lequel il comptoit le plus.

Le bruit de la victoire de Montfaucon lui avoit déjà ramené un Seigneur dont les démarches étoient d'un grand poids dans la Nation, Beaudouin, que les insinuations de l'Archevêque de Reims avoient détaché de lui, & qui s'empressa d'aller lui jurer une entiere fidélité. Eudes le reçut & lui ordonna de l'accompagner à Worms. Flatté de la démarche du Roi de France, Arnoul ne le fut pas moins de se l'attacher; dès qu'il le sut en route, il fit marcher au-devant de lui des Envoyés, qui lui portèrent une Couronne, qu'Eudes reçut dans l'Eglise de Reims, où les acclamations du Peuple confirmèrent son élection. On ne dit pas si l'Archevêque Foulques, qui avoit cabalé contre lui, fut témoin de ce triomphe, qui vengea bien le Roi de France des menées du Prélat. Arnoul reçut à Worms ce Prince avec les plus grands égards & le renvoya comblé de présens dans son Royaume, lui

recommandant de faire autant lui-même pour sa gloire, par la modération de sa conduite qu'avoit fait la fortune, en lui ouvrant une brillante carrière.

Les incursions fatigantes & toujours désastreuses des Normands, lui donnèrent pendant son règne un violent exercice. La ville de Meaux fut le malheureux théâtre de leur brigandages, en 888. Ils en firent le siège tandis qu'Eudes étoit à la Cour d'Arnoul. Le Comte de Meaux, Teutberg, leur disputa pié à pié le terrein, jusqu'à ce qu'il fut tué avec tous les guerriers qu'il commandoit. Les habitans trouvèrent une ressource dans l'intrépidité de Sigemond, leur Evêque; qui, fermant de grosses pierres les portes de la ville, arrêta les barbares, jusqu'à ce que, réduits à la plus affreuse disette, les assiégés fussent forcés de capituler aux conditions les plus dures; ils n'eurent que la liberté & la vie sauves; encore ces malheureux fugitifs n'eurent pas plutôt passé la Marne, leur Evêque à leur tête, qu'investis tout-à-coup par ces Normands, ils furent ramenés prisonniers dans le camp, où ces barbares s'occupoient de détruire les murailles de la ville.

Eudes ne pouvoit être là pour secourir ses Peuples. Il avoit cru sa présence nécessaire en Aquitaine, pour éclairer de près la retraite que Rainulfe, maître de cette Province, donnoit au jeune Prince Charles : mais rien ne lui ayant porté ombrage, Eudes accourut, en toute hâte, dans son Royaume, pour y réprimer les Normands.

Tels que les Centaures, que la fable fait engendrer par un nuage, ces Peuples sembloient se reproduire dans tous les coins de l'Europe. En 889, ils mettoient à feu & à sang la Neustrie, la Bourgogne, & une partie du midi. C'est de-là qu'ils s'acheminoient en hâte vers Paris. Eudes les prévint, & ne les arrêta dans leur marche qu'à force de présens; mais

cette eſpèce de ſuccès n'aboutiſſoit qu'à détourner le cours de ce torrent impétueux. En effet, on les vit bientôt arriver à Saint-Lo & dans le Cotentin, par terre & par mer. Le ſiége de cette ville ſe prolongea juſques dans l'année 890, qu'en ayant exterminé tous les habitans, les Normands la raſèrent entièrement.

Ces contrées que l'Etna & le Véſuve couvrent de leurs flammes, & innondent de leurs laves, n'ont qu'une étendue bornée; plus terribles dans leurs ravages, les Normands, s'ils n'euſſent trouvé dans leurs courſes un Prince du courage & de l'activité d'Eudes, euſſent fait de la France un vaſte déſert. Ils avoient échoué en Bretagne, où deux Princes rivaux, Alain & Judicaël, avoient dépoſé leurs inimitiés, pour les attaquer de concert. Ces Barbares y laiſſerent quinze mille des leurs. On les retrouve en Lorraine, dans le cours de l'année 891. Mais, battus à plate conture, près de la Dyle, par le Roi de Germanie, ils comblent de leurs cadavres le lit de cette rivière. Cependant Eudes, preſqu'au même tems, ſe vit forcé de fuir devant eux, s'en trouvant preſque enveloppé, comme il ſe retiroit dans le Vermandois.

La France, ainſi dévaſtée par les Normands, leur offroit ſi peu de reſſources pour la vie, qu'ils repaſſèrent la mer en Automne, & laiſſèrent quelques tems reſpirer les Français. Eudes en profite pour ſurveiller les mouvemens qui agitoient l'Aquitaine. Rainufle II s'en étoit fait proclamer Roi, ſecondé de Guillaume, Comte d'Auvergne, & d'Aymard, Comte d'Angoulême. Aymard avoit enlevé le Comté de Poitiers à celui qu'en avoit inveſti le Roi de France. Eudes les trouvant armés, crut devoir les laiſſer aux priſes les uns avec les autres; & pour les animer, il donna les Comtés d'Auvergne & de Toulouſe à Hugues, Comte de Limoges. Ces Princes, ſans qu'Eudes s'en mêlât, en vinrent à une bataille ſanglante. Le

but du Roi n'étoit pas d'entrer dans leur querelle ; mais de rabattre l'orgueil de Rainulfe, qui s'étoit déclaré Roi sans son aveu. « La journée ne fut pas heureuse pour le nouveau » Comte. Hugues fut fait prisonnier par le Comte de Tou- » louse ; il crut qu'il suffiroit à son ennemi de l'avoir humi- » lié ; mais Guillaume ne voulut écouter que sa ven- » geance, insensible à toute soumission, à toute prière du » malheureux Hugues, il lui passa sa lance au travers du » corps. » Cependant Guillaume ne poussa point sa victoire aussi loin qu'il l'avoit imaginé. Le voisinage d'Eudes réprima son ambition ; il laissa l'Angoumois à d'Aymar, l'Aquitaine à Rainulfe, qui fut obligé de renoncer au titre de Roi. Nous allons voir que le voisinage d'Aquitaine étoit pour Eudes un piége, dont il eût dû se garantir.

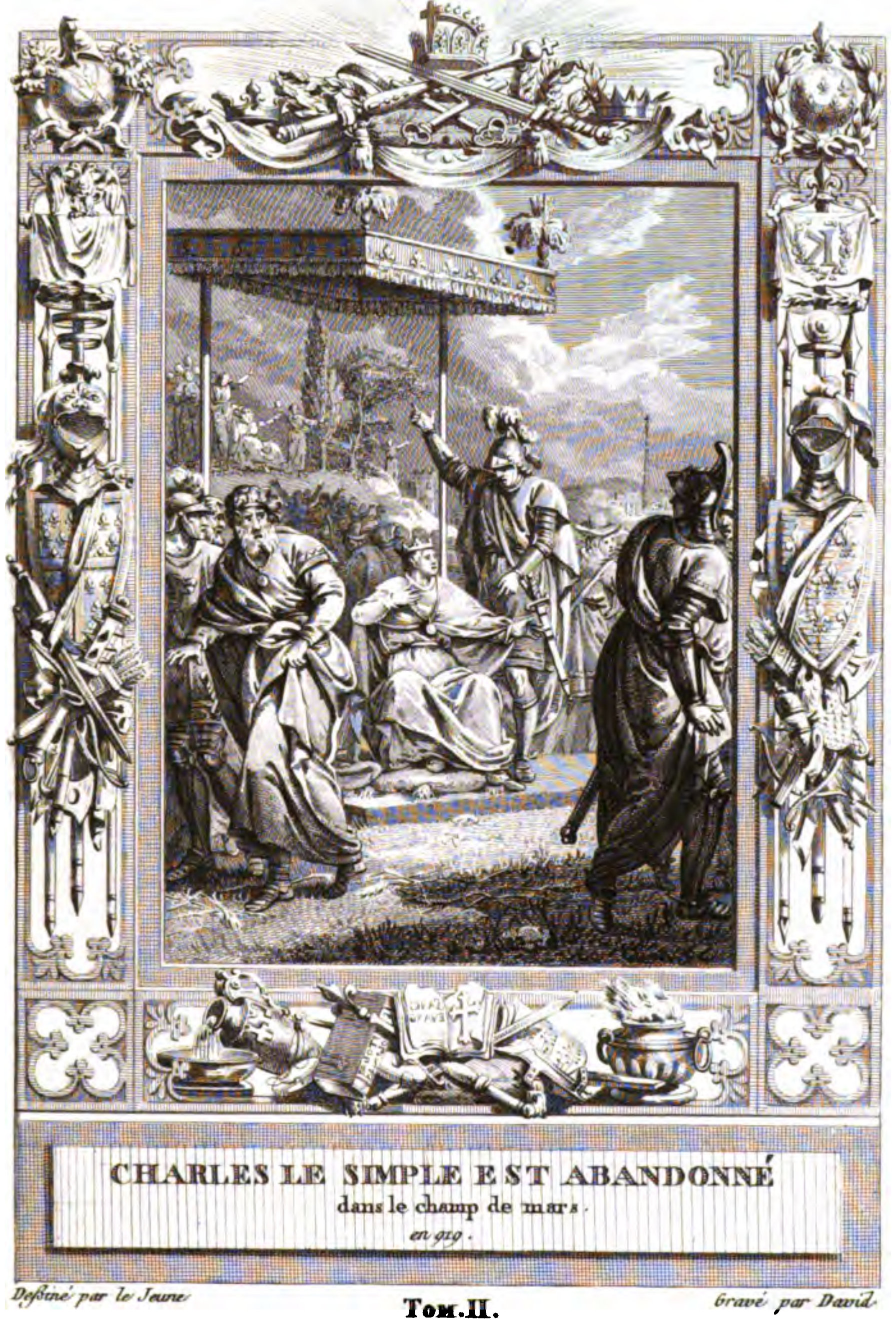


CHARLES LE SIMPLE.

CHARLES LE SIMPLE est abandonné dans le Champ de Mars, il ne lui reste que Hugues. (*Année* 919.)

IL s'en falloit bien qu'Eudes eût ramené tous ses ennemis; il ne tarda pas à s'appercevoir qu'à cet égard il s'étoit montré trop confiant. Ces ennemis, intéressés à l'éloigner de la France, c'est-à-dire, des pays en-deçà de la Loire, s'attachèrent à l'animer contre l'Aquitaine, & réussirent à l'engager dans cette expédition. Quelque brillante que puisse être le premier horison d'un usurpateur, il convient à sa politique de soupçonner & de craindre les nuages même qu'il ne voit pas. Depuis plus d'un an, il s'en formoit autour du trône d'Eudes. Le Comte Beaudouin s'étoit fortifié dans le château de

XX.



CHARLES LE SIMPLE EST ABANDONNÉ
dans le champ de mars.
en 919.

Dessiné par le Jeune — *Gravé par David*

Tom.II.

de Saint-Vaast, pour tenir tête au Roi & lui oppofer le fils de Louis-le-Bégue. Un coufin du Monarque, nommé Valgaire, avoit enlevé à ce Prince la Ville de Laon; Eudes crut avoir appaifé cette première infurrection, en lui faifant couper la tête. Mais cet acte de févérité eut un tout autre effet. Ces Seigneurs, qui vouloient bien fe donner un chef pour combattre contre l'Etranger, n'étoient pas d'humeur à lui accorder fur eux-mêmes le droit de vie & de mort. Les factions fe ranimèrent & la haine des mécontens eut toute fon explofion.

Les Confédérés fe rendirent à Reims, où ils conduifirent le Prince Charles, âgé de treize ans. Les chefs de cette confédération étoient la Reine Mère, Adélaide; elle foutenoit la caufe de fon fils, l'Archevêque de Reims, Foulques; Herbert, Comte de Vermandois & Pepin, Comte de Senlis. On choisit la Fête de la Purification, pour donner plus de folemnité au couronnement du jeune Monarque; Foulques le facra, dans fon Eglife, Roi de France; & il reçut fur un Trône l'hommage de fes nouveaux fujets. Le Prélat confécrateur effaia de juftifier la contradiction de fa conduite. Par fon ferment à Eudes, il avoit trahi Charles; le retour à fon maître légitime fut mis fur le compte de fa politique; encore celle-ci ne fe montroit-elle pas en cela plus éclairée que ne l'avoit été fa confcience.

En effet, combien d'ennemis l'Archevêque ne fufcitoit-il pas par ce couronnement au nouveau Roi; à combien de Princes ne fe trouvoit-il pas lui-même en butte? Charles, couronné Roi de France, Charles, feul defcendant mâle de la race de Charlemagne, ne pouvoit plus être arrêté dans la force & l'étendue de fes droits. Tous les titres des Princes, qui fe partageoient la France, l'Italie & l'Empire même, difparoiffoient devant les fiens, & toutes les Couronnes devoient tomber à fes pieds. Le premier de tous ces Souverains, Arnoul, Roi de Germanie, étoit fils d'une concubine; & les autres

ne pouvant prouver leur descendance de Charlemagne, que par les femmes, manquoient d'un titre légal pour en partager l'héritage. Aussi la faction du jeune Roi sentit-elle la nécessité d'armer, & tout se prépara pour le faire entrer en campagne, aussi-tôt après Pâques. Si le Roi Eudes avoit été de bonne-foi, en déclarant qu'il ne tenoit la Couronne qu'en dépôt, il annonça par l'intrépidité, la vigueur & les exploits de sa marche contre Charles, qu'un sceptre a bien des charmes pour l'ambition, & que l'orgueil ne fait point perdre l'habitude du pouvoir souverain. Il commence par s'assurer de nouveau de la fidélité de ses partisans; & si-tôt qu'il sait que l'armée de Charles s'approche, il fait signifier aux soldats de ce Prince qu'ils ayent à réparer leur infidélité. Au nom d'Eudes, Charles voit se rallentir l'ardeur de ses troupes; & loin de vouloir engager une action, l'armée du nouveau Roi se replie sur l'Aquitaine; on négocie; on demande & l'on obtient une trève. La trève expirée, Charles rentre en campagne; il n'est pas long-tems à s'appercevoir de sa foiblesse, & se voit contraint d'abandonner Reims où il s'étoit fortifié. C'est auprès du Roi de Germanie qu'il cherche un asyle. Arnoul n'a garde de rejetter un moyen d'occuper Eudes, en protégeant son rival; encore dans cette politique, peut-on suspecter sa bonne-foi. Ce qu'il paroît céder à Charles de ses droits, est possédé par Eudes; & le Roi de Germanie connoît trop bien ce Prince pour s'offrir à le dépouiller; le renfort des troupes qu'il donne à Charles, sont d'intelligence avec Eudes. Ainsi ce jeune Prince, sans être ni totalement abandonné, ni efficacement secouru, sera nombre, dans ces victimes, que balote la politique de Princes plus puissans, au gré de leurs intérêts.

Charles est obligé de fuir devant Eudes, & cherche un asyle dans la Bourgogne, où ses troupes affamées ne vivent que de pillage. Ce fut alors qu'Arnoul parut user, à l'égard

de ces deux Princes, d'une supériorité qu'aucun titre ne coloroit encore, puisqu'Arnoul ne reçut que l'année suivante, en 897, la Couronne Impériale. Il manda Eudes & Charles à sa Cour. Le premier se hâta de paroître en personne, avec un grand cortège & de riches présens pour le Roi de Germanie, qui le renvoya satisfait dans ses Etats. Charles n'y parut que par ses Députés, & fut également reconnu Roi de France par Arnoul. La politique de celui-ci est trop à découvert, pour qu'on ne voye pas qu'elle étoit toute dans la balance des évenemens, qui décideroient de la fortune de l'un & l'autre Prince. Il falloit à Charles d'autres forces que la protection d'Arnoul. Il avoit engagé dans ses intérêts Zuentibold, bâtard du Roi de Germanie, que ce Monarque avoit eu le crédit de faire couronner Roi de Lorraine; mais l'union de ces deux jeunes Rois n'eut pas une meilleure issue: les partisans de Charles, voyant la défection dans ses troupes, n'écoutèrent plus que la haute opinion qu'on avoit de la magnanimité & de la générosité d'Eudes; on lui députa pour le rendre arbitre du destin de Charles, & pour le conjurer de faire un sort à ce jeune Prince. Cette voie réussit, & Eudes lui donna quelques Provinces. Eudes profita de ce repos pour marcher contre Beaudouin, Comte de Flandres, qui se soumit. Le Roi rendit graces à Dieu de cette victoire, qui n'avoit pas coûté une goutte de sang, dans l'Eglise du Monastère de Saint-Vaast, dont il avoit retenu toujours l'Abbaye, comme il paroît qu'il conserva pareillement celle de Saint Denis.

Deux années, 896 & 897, se passent en voyages, en plaids que tient le Roi de France, pour connoître & fixer ses domaines. Mais le principal événement fut une invasion nouvelle des Normands ou Danois; car ces peuples se mêloient, lorsqu'il s'agissoit de piller la France. Le Royaume n'offroit qu'un tableau d'horreurs, dans l'état de fluctuation & de discorde,

où se trouvoient de malheureux peuples, victimes de la rivalité des deux Rois, n'échappant à leurs déprédations & à la licence de leurs soldats, que pour éprouver, presque à chaque printems, de nouvelles allarmes & de nouveaux pillages par les incursions des Barbares du Nord.

Rien ne se décidoit encore entre l'usurpateur & l'héritier légitime de la Couronne, soit que les cessions qu'avoit faites le Roi Eudes n'eussent pas été de bonne-foi, soit que Charles, toujours poursuïvi, comme on le verra, par sa malheureuse étoile, n'ait pas su se conserver ses domaines. Ennuyés & fatigués de ces discussions, de ces haines & de ces agitations politiques, où le peuple expie presque toujours le délire de l'ambition des Rois, les Seigneurs du parti de Charles crurent qu'il étoit tems de finir ces trop funestes querelles. Ils allèrent trouver Eudes & lui rappellèrent les droits légitimes du fils de Louis-le-Bégue, dont Eudes avoit été sujet; l'engagement qu'il avoit pris avec la Nation, de n'accepter la tutelle du Royaume & le titre de Roi, que pour protéger la France contre les Normands, jusqu'à ce que Charles fût lui-même en état de défendre ses peuples. Cette démarche fit sur l'esprit d'Eudes toute l'impression qu'on pouvoit attendre de sa droiture & de son équité. La négociation fut prompte & ne fut point épineuse. Eudes vouloit voir le Prince Charles; &, dans cette entrevue, soit retour de fidélité vers le sang de ses Maîtres; soit ce sentiment magnanime que rappelle la vue d'un illustre rival, dans l'humiliation, soit la jouissance de faire un heureux; car l'ame de ce Monarque étoit de trempe à suivre toutes ces impulsions, Eudes reçut Charles comme son fils; dressa le traité de partage qui donnoit au jeune Prince toute l'étendue de la France, depuis la Seine jusqu'à la Meuse, s'en réservant la partie méridionale, jusqu'aux Pyrénées; & lui promit d'étendre encore plus ses domaines. Dès ce moment, Eudes.

parut reprendre ſa vraie place, en s'en tenant à une ſimple Régence. Il eut encore, dans la dernière année de ſa carrière, à repouſſer les Normands, qui, plus multipliés que jamais, menaçoient preſque toutes les contrées du Royaume; cette fois, il ne put racheter ſes Etats du pillage qu'à force de préſens; & nous verrons bientôt qu'en leur montrant ainſi les richeſſes de la France, il s'en falloit bien qu'on éteignît en eux la ſoif des butins qui les y attiroit.

Neuf années avoient mérité à ce Prince le titre de Défenſeur de l'Etat; & s'il n'avoit pu légitimer l'uſurpation de la Couronne, au moins il avoit juſtifié le vœu des peuples qui l'avoient appellé à la ſoutenir. Un pareil règne ne devoit finir que par un acte qui effaçât la tache de l'uſurpation. Ce fut auſſi le dernier trait de la vie d'Eudes. Retiré au château de la Fère, il y tombe dangereuſement malade, & voit en Héros arriver la mort. Il a un fils, & il ne veut pas que le Français ſe méprenne dans ſon hommage. Il rappelle, en mourant, la Nation à ſon Maître légitime, & recommande aux Seigneurs qui l'entourent, & par eux, à tous ſes ſujets, de regarder Charles comme ſon Succeſſeur, & de lui être fidèles. Il meurt le 1[er] Janvier 898, & ſon corps tranſporté à Saint Denis, y reçoit la ſépulture Royale. On lui doit la Châſſe d'argent, où repoſe le corps de Saint Germain, à l'Abbaye de Saint-des-Près, & une bannière couverte de fleurs-de-lys, conſervée juſqu'à Charles VI.

Charles IV, dit *le Simple*, entre, à ſon avénement à la Couronne, dans des tems difficiles & qui ſont trop au-deſſus de ſes forces & de ſon génie. Reconnu généralement pour Roi, il n'aura point de concurrent pénible à écarter; mais environné, preſque écraſé d'orages, qui ſans ceſſe lui viendront du Nord, il ne conſervera ſon Royaume, qu'en en démembrant deux des plus belles portions, & le titre de Roi

qu'en se rendant prisonnier. Quelques traits épars de valeur n'empêcheront pas qu'il ne soit un de nos Princes qui ont le plus contribué au discrédit fatal des Carlovingiens. Arnoul, le seul fils d'Eudes, ne jouît que peu de mois du titre qu'il avoit pris du Roi d'Aquitaine. La mort arrêta ses prétentions. Le Roi de Germanie, Arnoul, venoit d'être sacré Empereur par le Pape Formose, qu'il avoit rendu à sa liberté, en s'emparant de Rome; mais il mourut aussi peu de tems après son inauguration. Nous laisserons le fils d'Arnoul, Louis, & ses rivaux se disputer la dépouille de cet Empereur, pour nous occuper du grand événement, qui détacha la Normandie de la France, & nous donna pendant trois siècles, sur notre continent, des voisins redoutables.

Le Nord, qui, depuis si long-tems, pesoit sur la France, comme un nuage affreux suspendu sur ce Royaume, tantôt y excitoit les plus violentes tempêtes, tantôt s'entrouvrant par intervalles, y vomissoit des légions homicides, des hordes de brigands, pour qui rien dans les propriétés, dans la religion & dans la nature n'étoit sacré; tout ce que jusqu'alors, on leur avoit cédé, ne sembloit qu'un nouvel aliment jetté dans une flamme dévorante, & à ne servir qu'à renouveller & à fortifier l'incendie. La France avoit sans doute des troupes à leur opposer, & dans les Seigneurs, des Capitaines dignes de protéger & de défendre la Nation; mais il manquoit un Chef à tous ces membres, pour les rallier & leur donner une direction. Charles avoit perdu de son crédit dans la première entreprise de son règne, contre le Roi de Lorraine; il n'offroit aucun appas à la fidélité ainsi qu'aux services de ses vassaux, qui désormais se partageoient pour ainsi dire sans son aveu, les plus belles terres du Royaume; quoiqu'avec une ame assez élevée pour sentir sa position, il manquoit de lumières pour en chercher les ressources; & une excessive crédulité lui ôtoit

le discernement des hommes, qualité peut-être la plus essentielle à un Souverain, en ce qu'elle peut remplacer en lui le génie & les talents.

Alors se formoit contre lui dans Rollon un terrible antagoniste. Le Seigneur Danois s'étoit déjà fait une réputation dans le Nord; mais un échec qui l'avoit humilié ne lui permettoit plus d'y reparoître. Il avoit accompagné dans la Neustrie, les Barbares, qui venoient de s'emparer de la Ville de Rouen, où l'Archevêque Francon avoit été trop heureux de se préserver du pillage, en les y recevant de bonne grace. Fortifiées dans Rouen, ces troupes en firent comme leur quartier général d'où ils fondoient sur toute la France. Elles sentirent la nécessité d'avoir un Chef; & Rollon, qui joignoit à tant d'avantages extérieurs le génie du commandement, réunit les suffrages. Son ame alors, aggrandie en quelque sorte par ce choix, conçut un plan beaucoup plus vaste; il sembla vouloir bloquer toute la France, par les ports de la Garonne, de la Loire & de la Seine; sa flotte distribuée en trois divisions, déchargea sur ces côtes des troupes innombrables qui se partagèrent le pillage du Royaume.

Nantes fut saccagée, & son Evêque, Guymard, fut massacré à l'Autel; Angers fut livrée aux flammes; leurs ravages s'étendent dans la Touraine & l'Orléanois; le Monastère de Fleury est brûlé, & les Moines sont égorgés dans leur asyle; le corps de Saint Benoît n'échappa à leur profanation, que parce qu'il fut transporté à Orléans. Tandis que d'un côté la Bourgogne, & de l'autre, l'Auvergne étoient la proie de ces brigands, Rollon, leur Chef, vouloit pénétrer dans Paris, & livroit, en attendant, la ville de Chartres aux plus vives allarmes. Rollon y trouve une digue à ses fureurs. L'Evêque aussi intrépide que religieux, veut seconder les efforts du Duc de Bourgogne & du Comte de Poitiers, qui viennent au

secours de sa Ville. Il conduit en procession, hors des murs, les habitans précédés d'une relique de la Sainte Vierge, objet de la vénération de cette contrée. Rollon est tout-à-coup assailli par deux détachemens qui mettent son armée en déroute, & lui font un grand carnage.

Mais bientôt ce Général fait payer cher aux Français cet avantage momentané : le pillage le plus horrible, les cruautés les plus forcénées réduisent aux abois les monastères, les villes & les campagnes. On accourt de toute part vers le Roi Charles; &, puisqu'il ne peut protéger son peuple ni par ses armes, ni par son sceptre, on le presse d'opérer & d'accélérer par un traité le salut de la Nation. Ce n'est plus une simple trève que demandent les Normands, telle que Charles l'avoit négociée, & qui n'avoit été qu'un palliatif ou un léger répit aux maux de la Nation; il falloit des sacrifices, Charles les offrit par la médiation de l'Archevêque de Rouen, que Rollon traitoit avec une sorte de distinction. Celui-ci propose au chef de ces Barbares de lui donner en mariage la Princesse Giselle, fille naturelle ou légitime du Roi*, & de lui céder en dot la partie de la Neustrie d'entre la mer, la rivière de Seine & celle d'Epte, sous la condition qu'il embrasseroit le christianisme; & que lui, ainsi que ses descendans, feroient hommage de ce Duché au Roi de France, & rempliroient à son égard tous les devoirs des Vassaux. Rollon voulut que Charles y ajoutât la Seigneurie directe & immédiate de la Bretagne, qui, par cette cession, ne feroit plus qu'un arrière-fief de la Couronne. Il fallut céder; & ce jour-là, le Chef Souverain d'un grand Empire, le descendant de Charlemagne, reçut la loi d'un Chef de Pirates. Rollon fut baptisé par l'Archevêque

* Velly ne prend point de parti à cet égard, & la plupart des Historiens la croyent fille d'une concubine.

de

de Rouen, & reçut le nom de Robert du Comte de Poitiers, son parrain. A cette époque, cette portion de la Neustrie, érigée en Duché, prit de l'origine de ses nouveaux habitans le nom de Normandie, après l'hommage qu'en fit Rollon.

Après avoir détaché ces deux brillans fleurons de sa Couronne, l'infortuné Charles la sentit vaciller sur sa tête. Cependant la mort de l'Empereur Arnoul lui offroit une occasion précieuse de rétablir le Sang de Charlemagne dans son ancienne splendeur. Arnoul n'avoit laissé en mourant qu'un fils légitime, Louis II, qui pût succéder à ses domaines, & que la mort ravît à la fleur de son âge, sans qu'il laissât de postérité. C'étoit le moment où, après ce dernier des Carliens, Charles pouvoit revendiquer ses droits auprès de la Nation Germanique. Sans force par lui-même, sans appui d'aucun Prince de son Sang, il laissa cette belle Couronne sortir de sa Maison pour n'y plus rentrer. Au refus d'Othon, Duc de Saxe, Conrad, Duc de Franconie, fut élu Roi de Germanie; mais depuis Bérenger jusqu'à Othon le Grand, nous ne voyons pas d'Empereur reconnu. Trop occupé de tenir tête à ses vassaux, remuans & ambitieux, c'étoit assez pour Charles de conserver ses domaines; encore fut-il au moment de se les voir enlever par la défection humiliante d'une portion de ses sujets.

» Les Seigneurs de la Nation prirent pour prétexte la faveur
» d'Aganon, que Charles avoit tiré de l'obscurité, pour
» l'élever aux premières dignités de l'Etat. Favorisé, Aganon
» eut bientôt pris & les mœurs & la morgue insultante d'un
» courtisan. Il se montra hautain & dissipateur. Les Seigneurs
» n'attendoient qu'un moment pour se venger sur le Maître
» de l'insolence du valet. Charles les rassemble au champ
» de Mars pour préparer les réformes du Royaume. Robert,
» frère du Roi Eudes, s'élève contre lui pour lui reprocher

» son indolence & les vices de son Administration. L'insurrection de ce vassal hardi se communique à tous les Seigneurs ; tous l'accablent de reproches ; &, en signe d'abandon, » rompent des brins de paille en sa présence, & les jettent » à terre * ». Que devient un Prince, ainsi seul avec lui-même, quand son ame & son génie sont d'ailleurs sans ressource ?

HERBERT force Charles-le-Simple de renoncer à la Couronne, & le fait prisonnier. (*Année* 923).

UN reste de respect pour la Majesté Royale, sauva pour cette fois le Roi Charles des malheurs que devoit entraîner la défection des Grands du Royaume. Hugues *le* Blanc, ou le Grand, & l'Archevêque de Reims, Hervé, l'arrachèrent à sa perte. Celui-ci l'emmena à Reims ; sept mois se passerent à négocier la paix du Monarque avec ses peuples. On l'obtint ; mais qu'il fut humiliant pour le Prince, ce retour apparent de fidélité, dont le sujet posa lui-même la borne. On reprit Charles, comme à l'essai ; on ne lui assigna qu'un an pour réformer son Administration, & faire preuve de sa sagesse.

Cet état de dégradation contrastoit d'une manière frappante avec le début glorieux du Duc de Normandie. Celui-ci s'occupa de donner à sa Couronne un éclat imposant, à son gouvernement une grande réputation de sagesse, & à ses sujets un genre de félicité qu'ils n'avoient pas connu. Et, pour leur faire perdre l'idée & le goût du pillage & d'une vie errante,

* De-là le Proverbe ancien *rompre la paille*, signe pour exprimer la défection des vassaux.

XXI.



HERBERT FORCE CHARLES LE SIMPLE
de renoncer à la Couronne
en 923.

Dessiné par le Jeune — TOM. II. — *Gravé par David*

il leur donna des loix sages & les maintint avec une inexorable sévérité ; le soupçon même du vol y devint tellement en horreur, qu'un bracelet qu'il avoit suspendu à un chêne, & qu'il avoit oublié, y demeura trois ans, tant on craignoit d'enlever ce qui paroissoit n'avoir point de maître, pour n'être pas soupçonné de l'avoir dérobé *. Sincèrement religieux après son baptême, il voulut doter richement les plus célèbres Eglises de son Duché ; jaloux de gagner les cœurs de ses soldats, il leur partagea plusieurs de ses terres.

Ainsi Rollon préparoit le règne d'un de ses descendans, célèbre par une plus importante conquête ; tandis que Charles, par une conduite foible & impolitique, ne justifioit que trop auprès de la postérité le surnom de *Simple*, qui a presque fait oublier des exploits de son règne, dont un Prince eût pu s'enorgueillir dans des tems moins orageux. Telle fut sa marche contre Robert, qui, comme frère du Roi, crut pouvoir se faire donner la Couronne en débauchant les sujets de Charles. Ce Prince ne fut pas maître de son effroi, quand il sut que les rebelles, qu'Herbert même, Comte de Vermandois, sur lequel il devoit compter, avoient, à Laon, joint les drapeaux de Robert, & que celui-ci venoit d'être sacré à Reims. Il prit la fuite ; mais bientôt, rendu à l'honneur, il revint sur ses pas, livra, près de Soissons, la bataille à son concurrent, qui périt dans l'action.

Mais la conjuration étoit trop forte pour que Charles pût en triompher. Ce Chef à bas, il en parut bientôt un autre dans le Duc de Bourgogne, Raoul, que l'Evêque de Soissons

* De l'impression qu'avoit laissée la vigueur de son gouvernement, sortit ce cri de *Ha-Raoul*, ou *Haro*. C'étoit un ordre pour les Magistrats de réprimer tout oppresseur. Nos Rois ont depuis été très-attentifs à mettre leurs Lettres, Edits, &c. à l'abri de toute clameur de Haro.

ſacra dans ſa ville. Ainſi, dans un demi-ſiècle, on vit s'aſſeoir ſur le Trône de Charlemagne, deux Seigneurs étrangers à ſa Race. « Une trahiſon conſomma les malheurs de Charles. » Le Comte Herbert parut, après la mort de Robert, vouloir » rentrer en grace avec ſon Roi, & le ſouſtraire aux troupes » de Robert qui le pourſuivoient. Charles a la foibleſſe de » lui faire demander la paix : Fier de la démarche de ſon » Souverain, Herbert ne donne, à l'extérieur, que des marques » de ſoumiſſion ; il tombe à ſes genoux ; mais bientôt, ſe » relevant, il lui propoſe un aſyle à Péronne ; &, ſi-tôt que » ce Prince y eſt rendu, il le conduit à Château-Thierry, » le déclare ſon priſonnier, & lui arrache la démiſſion de » ſa Couronne ». Les ſix années de captivité, qui terminèrent ſon règne, ne peuvent que confirmer cet axiome de d'Aubigné à Henri IV : *C'eſt grand'pitié, quand le valet au maître fait la loi.*



RAOUL.

GUILLAUME, Duc d'Aquitaine, rend hommage à Raoul. (*Année* 924).

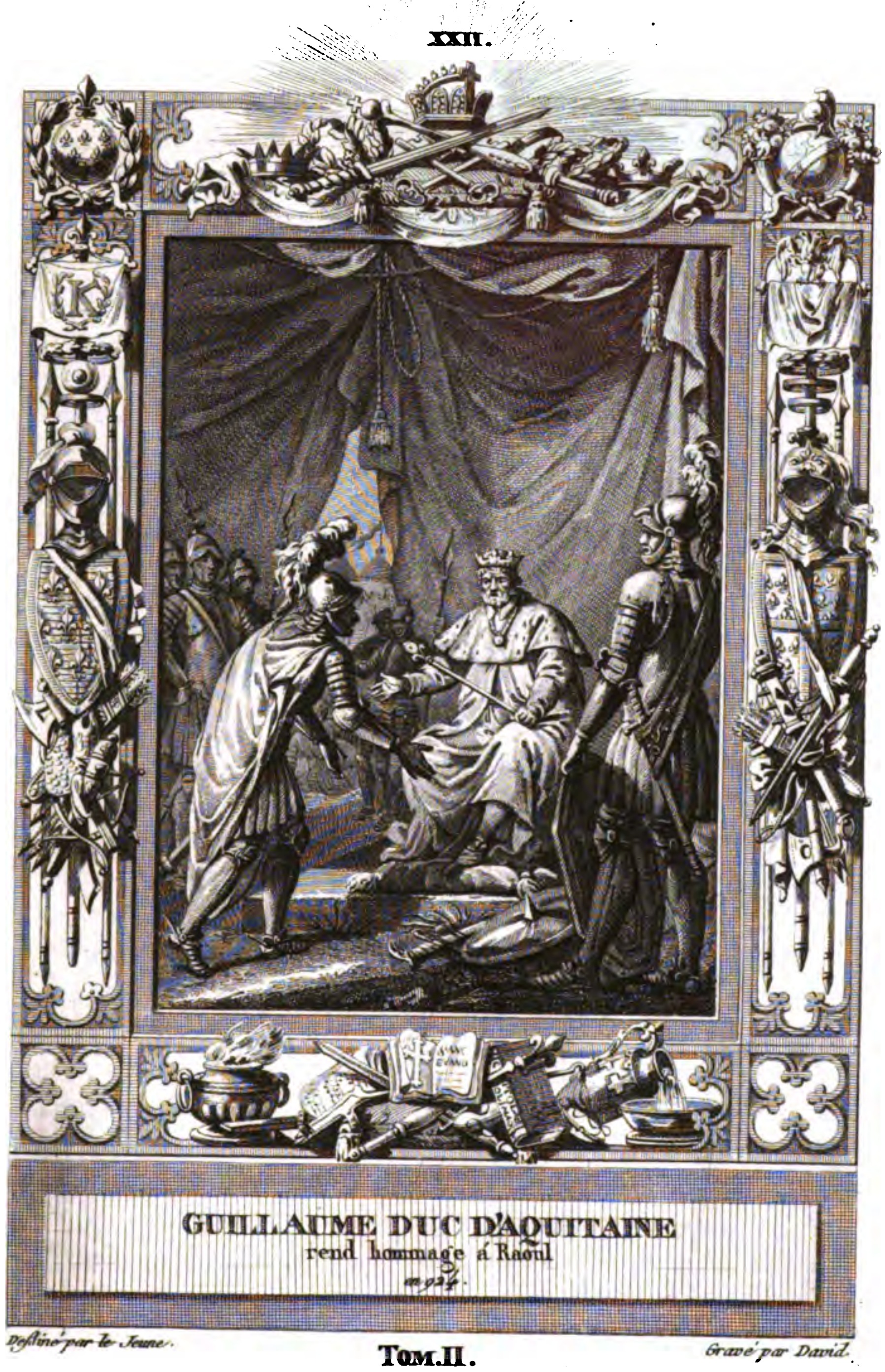
QUAND la France, en proie au génie & à la force des Usurpateurs, oublioit les droits sacrés du Sang de ses Maîtres; quand l'exemple récent de la captivité de Charles-le-Simple laissoit tout à craindre du pouvoir des factions, le fils de ce Roi captif dut à la prudence & au courage de sa Mère de mettre à couvert sa personne & ses droits. Ce Prince avoit trois ans; la Reine Ogine se hâta de soustraire ce dépôt précieux que lui confioient la Loi & la Nature. Son frère Adelstan, fils du *vieux* Edouard, régnoit en Angleterre; elle y mena son fils, & s'occupa de le préparer à ses destinées, en attendant un nouvel ordre de choses, & des tems plus favorables pour les remplir. Cette espèce d'exil dure treize années.

C'est en vain que les factions réussissent à maîtriser l'opinion dans la durée des crises ; un Roi fait prisonnier par ses sujets, & à la discrétion des Grands, qui devroient être l'appui de son Trône ; un Sujet audacieux, qui remplace le Souverain légitime, & dont les titres sont dans sa force, & les agens dans des révoltés, seront toujours de ces catastrophes qui portent une empreinte odieuse. Le feu de l'imagination peut quelquefois s'alimenter de ces révolutions ; mais à la longue, la réflexion les juge & s'élève contre l'usurpateur, si-tôt qu'on cesse de trouver son intérêt dans l'usurpation. Cromwel ne fut pas constamment heureux ; & quelques années de plus ajoutées à sa carrière, eussent vu tomber le prestige de son éloquence & de son hypocrisie. Guillaume d'Orange eut plus d'une fois à regretter les marais de la Hollande, quand il eut essayé le caractère factieux & presque toujours mécontent de ses nouveaux sujets.

Ainsi Rodolphe ou Raoul ne tarda pas à s'appercevoir qu'un sceptre donné dans l'orage est presque toujours à la merci du premier ouragan. L'ambition des Seigneurs leur avoit fait préférer un Maître, de leur choix, à celui de la Loi ; ils sentoient qu'un Souverain, qui tiendroit d'eux toute sa force, n'oseroit jamais s'en servir contre leurs prétentions. Mais déjà ces prétentions étoient bien opposées aux principes de la Monarchie. Le premier pas, sous le règne des Maires, avoit été de donner les Fiefs à vie ; & bientôt cet abus conduisit à les rendre héréditaires, quand le nom & le souvenir de Charlemagne cesserent de peser sur la Nation ; quand les Seigneurs ne virent plus à sa place qu'une ombre de la grandeur de ce Monarque.

A la chute de Charles-le-Gros, les Seigneurs avoient recueilli les débris du Trône, pour servir à leur élévation ; du pouvoir & des domaines qu'ils envahirent, ils se formèrent

XXII.



GUILLAUME DUC D'AQUITAINE
rend hommage á Raoul
en 924.

Dessiné par le Jeune. TOM.II. *Gravé par David.*

des Etats & une puissance. Ainsi naquit en Allemagne une sorte d'Aristocratie, qui, sans beaucoup changer de forme, s'y est perpétuée jusqu'à nos jours; & cette féodalité gagna bientôt la France ; mais elle eut chez les François une plus prompte & plus dangereuse influence. C'étoit beaucoup, que, comme nous l'avons vu, le Traité de Mersen, ou des Trois Frères, eut accordé la conversion des Aleux en Fiefs; mais lorsque, par l'ascendant des Seigneurs, ils furent devenus héréditaires, la monarchie, déjà démembrée, devint presque étrangère à cette multitude & à cette hiérarchie de vassaux, dont les dernières classes étoient bien plus dans la dépendance de leurs Seigneurs immédiats, que de leur suzerain. Tout ce qui, dans l'ancien régime, étoit au nom du Roi, se fit au nom des Seigneurs. Justice, monnoie, impôt, tout devint propriété inhérente au Fief.

Dans une pareille révolution, la France n'offre plus le même tableau. Une subdivision de classes, preque à l'infini, en forme la structure. On voit bien à leur tête un Monarque, mais dont l'action ne peut être que très-foible sur ces différens ordres. On trouve au premier les Ducs de Gascogne & d'Aquitaine, le Comte de Toulouse, le Duc de Bourgogne, le Comte de Flandres, le Duc de France, & à leur tête, le Duc de Normandie, qui, lors de la cession faite à Rollon, fut décidé le premier Grand Fief, dont relevoient la Bretagne, le Vermandois & le Comté de Troyes. Au second ordre étoient les Barons, même lorsqu'ils étoient Comtes. Au troisième, figurent les vassaux de ces Seigneurs, & ceux-là commandoient à d'autres vassaux ; & quand la terre manquoit à créer un vassal, on fieffoit jusqu'à des fours, des essaims d'abeilles & des pensions.

Dans cette confusion de pouvoirs, le génie national subit une altération sensible; peu-à-peu l'on perdit le goût &

l'amour de la chose publique; tout vassal fut l'homme de son Seigneur, & sembla ne plus appartenir à la Nation, & encore moins tenir au Roi, qui n'avoit plus rien à donner. Charles-le-Simple avoit connu tout le danger de cet abus. Il avoit essayé de borner à la première génération l'hérédité du Comté de Flandres; mais le petit-fils de Beaudouin se trouva le plus fort, & se rendit maître d'Arras, dont Charles l'avoit dépouillé. Si telle étoit l'insuffisance des moyens dans un Roi légitime, quelle pouvoit être la force dans la main d'un Usurpateur, pour tenir en respect des vassaux dont il avoit reçu la Couronne? Aussi Raoul vit-il son Trône, pendant presque tout son règne, aussi agité qu'un vaisseau battu de la tempête. Les époques de sa tranquillité furent rares & les momens très-courts.

On n'est point étonné de cette agitation continue, quand on sait qu'une grande partie de la Nation n'avoit point adopté le choix des Seigneurs en Auvergne *; on datoit les actes postérieurs au couronnement de Raoul, de la détention de Charles IV. En Aquitaine, même après la mort de ce Monarque, on ne faisoit mention que de son décès. Mais, toute critique que fut la position de Raoul, il en sut maîtriser presque toujours les événemens. Aussi politique que guerrier, il occupa ses vassaux inquiets & ambitieux, en les menant contre les Normands, qu'une concession avoit enhardis à des prétentions nouvelles; il eut l'avantage de les resserrer dans leur Duché. Appellé en Lorraine, il marcha au-devant du Roi de Germanie, qui lui demanda grace.

Raoul voyoit avec inquiétude que l'Aquitaine refusât de le reconnoître; assuré de quelques momens de repos du côté des Normands, dont le nouveau Duc Guillaume, fils bâtard

* Cartul. de Brioude.

de

de Rollon, avoit intérêt de le ménager, il passe dans cette Province, & y déploye des forces imposantes aux yeux de Guillaume d'Aquitaine. Guillaume apprend avec effroi la marche de Raoul ; il s'avance jusqu'aux frontières de l'Aquitaine du côté de la Loire ; mais à la vue de l'armée du Roi, il désespère de lui résister. Persuadé qu'il trouvera plus de succès à négocier, il fait proposer au Monarque de le reconnoître pour son Suzerain ; mais il demande & il obtient une récompense de sa soumission. » Assuré des dispositions de » Raoul, il passe la Loire ; &, si-tôt qu'il est en présence » du Roi, il met pied à terre & s'offre à lui rendre hommage. » Raoul, sans descendre de cheval, lui tend la main & l'em» brasse. Les deux camps, qui bordent les deux rives du » Fleuve, sont témoins de cette réconciliation & de la sou» mission que la nécessité seule arrache au Duc d'Aquitaine, » à qui le Monarque rendit la ville de Bourges & le Berry » qu'il lui avoit enlevés ». On a raison de suspecter la bonne-foi de cet hommage, quand on sait, qu'après le départ du Roi, les Aquitains & leur Duc voulurent reprendre leur indépendance.

Si les différentes secousses données au Trône, sous les derniers Rois de cette Race, eussent été l'impulsion de la haine contre ces Princes, ou même contre leur Gouvernement, les assauts se fussent ressentis de la violence de cette passion, qui d'ordinaire rompt toute digue & toute mesure. Mais non, il entroit en général plus de mépris & d'indifférence que d'aversion pour le Roi, dans la conduite qu'on tenoit à son égard. On l'attaquoit si-tôt qu'on se croyoit en force ; on plioit dès qu'on lui voyoit quelque avantage ; l'ambition des Seigneurs épioit tous ses foibles, toujours prête à ramper à propos. Alors on n'hésitoit ni sur l'hommage à rendre, ni sur les sermens ; mais on se dégageoit aussi

XXIII.



RAOUL BLESSÉ EST SAUVÉ
par les secours que lui donne le Comte Herbert.
en 925.

Dessiné par le Jeune. TOM. II. *Gravé par David.*

d'Ariſtocraties prononcées. Tous les pouvoirs, les ordres & les états s'agitoient dans un vrai chaos d'injuſtice & de déprédations continuelles; nul Tribunal ne pouvoit décider entre des droits douteux, entre des intérêts oppoſés; nulle puiſſance publique ne pouvoit réprimer les paſſions. La Cour du Monarque, auſſi foible que lui-même, ſe trouvant impuiſſante, laiſſoit tous les droits à la force, & tous les titres au ſuccès. Sans doute que tous les Vaſſaux tenoient au Roi d'une manière plus ou moins éloignée ; mais chaque petite guerre & le plus ſimple événement dérangeoient cette économie incertaine, ſouvent à la merci de l'influence & des haſards de la fortune, le ſeul Génie tutélaire dans pareille occaſion.

Ainſi, quand nous traçons l'hiſtoire de Raoul, de ce Prince intrépide, qui méritoit de régner dans de meilleurs tems, nous le cherchons dans un tableau de confuſion & d'atrocités, où, à la place de la liberté, de la raiſon & de la juſtice, qui ſeules peuvent faire la regle & le bonheur d'un Empire, nous trouvons autour de ce Prince une foule de tyrans ou cruels ou imbécilles, violant toutes les loix divines & humaines, culbutant, détruiſant tout, & s'élevant plus ou moins ſur les ruines du Trône, ſans mœurs la plûpart, ſans règle & ſans frein ; les uns égarés par une ambition aveugle, d'autres emportés par les fureurs de la vengeance; ceux-ci dirigés par la haine, ceux-là coupables agens de paſſions étrangères, tous décidés à ſe rendre plus ou moins indépendans du Trône, tous fiers de l'impunité dans leurs manœuvres. Qu'il fut puiſſant par lui-même ce Roi, qui pouvoit ſi peu par les appuis naturels de ſa Couronne!

Il ne fut pas donné à Raoul de rétablir l'autorité royale, de ramener à l'ordre tant de pouvoirs diſperſés, de faire plier ſous ſon ſceptre tant de têtes altières; mais Raoul, prudent dans ſa politique, infatigable dans ſon activité; adroit, habile

dans ses ressources, sut tenir avec courage contre le choc de tant de Vassaux mutinés, & maintenir un constant équilibre pendant une crise de treize années de règne, dont une seule eût fait le desespoir & la perte d'un Roi foible. Voyons-le aux prises avec les Hongrois.

Echappés des Palus Méotides, ces peuples s'étoient répandus dans la Pannonie, & s'en étant rendus maîtres, ils avoient donné leur nom à cette Province. Enhardis par les exploits des Normands, ils ravageoient la Germanie, la France & l'Italie. Bérenger les avoit attirés dans ce dernier Royaume, pour se venger du Roi de la Bourgogne Transjurane. Les Hongrois avoient saccagé les Villes de Bergame, de Bresse & de Mantoue. Pavie n'avoit échappé à son entière destruction, qu'en se rachetant par huit muids d'argent, que ses habitans avoient ramassés dans les ruines de la ville. Bientôt on les vit dans le Languedoc. Ce fut-là que Raoul, secondé du Comte d'Arles, Hugues, les atteignit & fondit sur eux avec tant d'avantage, qu'il en passa au fil de l'épée un grand nombre; & le reste, succombant aux maladies & à la fatigue, abandonnèrent en périssant leur butin à cette province.

Le brave Raoul n'étoit point destiné au repos; une campagne terminée, il s'en ouvroit une autre; &, presque à chaque saison, il lui falloit reconquérir une partie de son Royaume. Ce fut l'occupation que lui donnèrent les Normands en Bretagne; chassés de l'Aquitaine, ils s'étoient jettés sur les environs de Dinan (1). Leur joug parut dur à ces peuples, qui bientôt conspirèrent pour s'en affranchir. La conspiration eut son effet; & dans un jour, on égorgea tous les Normands.

(1) Cette partie du peuple Breton, appellée *Curiosopites*, n'est point le peuple de Quimper, comme l'ont cru quelques Historiens. *Mém. de l'Ac. R. des Belles-Let. T. I.*

Les Bretons payèrent chèrement cet avantage : une nouvelle horde de ces barbares, conduits par un chef des plus qualifiés, fondit sur eux & en fit un grand carnage. Raoul sentit que jamais il n'abattroit toutes les têtes d'une pareille hydre ; & ce fut alors que, pour garantir le Royaume de leurs brigandages, il donna au Duc de Normandie toutes les côtes de la Bretagne.

» Le Roi s'étoit vu au moment d'être leur victime en » Artois ; il les y avoit poursuivis, & les avoit tenus comme » bloqués dans un Fort. Les Normands s'échappent avec » fureur, au moment où Raoul les croit en son pouvoir ; » il est la victime qu'ils cherchent ; ils l'attaquent & le blessent. » Le Prince alloit succomber & perdre entre leurs mains » sa liberté, quand le Comte de Vermandois, Herbert, les » força de lâcher leur proie ». Voyons quel prix Herbert va mettre à ses services.

Le Comté de Laon venoit de vacquer, & ce domaine flatta l'ambition d'Herbert, qui le demanda au Roi ; celui-ci en avoit disposé en le donnant au fils aîné du dernier Comte. Piqué d'échouer dans sa demande, le Comte de Vermandois ne pensa plus qu'à faire répentir Raoul de son refus. Jean X siégeoit alors à Rome ; Herbert croit devoir l'associer à sa cause, en intéressant la religion du Pontife au sort de l'infortuné, toujours prisonnier dans Péronne ; il communique son projet à l'Empereur & au Duc de Normandie, qui tous deux l'approuvent & s'engagent à le favoriser. Herbert fait avancer des troupes devant Laon ; Emme, femme de Raoul, s'étoit jettée dans cette Ville avec des soldats pour la défendre ; intrépide & capable d'une forte résolution, elle annonçoit à Herbert une rigoureuse résistance. Soit respect pour son sexe, soit la crainte d'être vaincu par une femme, le Comte se retira.

Mais Raoul, qui n'avoit sur les bras que trop d'ennemis; & justement effrayé de la Ligue qui le menaçoit, se hâta de négocier avec Herbert, & lui céda la ville de Laon. Tiré quelques momens de sa prison, comme un épouvantail qu'on avoit jugé nécessaire, Charles, le triste jouet de son geolier; rentra dans Péronne, pour ne plus reparoître. Sa mort, arrivée peu de mois après ce dernier affront, ôta au Comte de Vermandois l'occasion de renouveller cette scène indécente d'un Roi de Théâtre. La mort de Charles fut pour le Comte le signal d'une insurrection nouvelle; regardant Raoul comme son égal, il se crut toujours déplacé, tant qu'il eut à reconnoître en lui un maître. Herbert ne pouvoit lutter contre le Roi, ni par le poids de sa faction, ni par ses richesses; il implora dans le Roi de Germanie la protection d'un puissant Allié; & pour lier plus efficacement Henri, il se rendit son vassal.

Cette démarche indiscrète coûta cher au Comte de Vermandois. Raoul avoit alors à sa Cour, & à la tête d'une partie de ses troupes, Hugues-le-Grand, qui, comptant deux Rois au nombre de ses ancêtres, supportoit impatiemment qu'Herbert osât lutter avec lui de crédit & de puissance. Ce Prince avoit toute l'ambition que peut donner le sentiment d'une haute naissance, & d'un génie fait pour commander aux hommes; mais cette ambition, qui lui faisoit préparer la grandeur future de sa Race, ne cessoit d'être mesurée, & d'attendre le moment d'opérer avec une gloire solide. Tel que nous avons vu Pépin d'Héristal, à côté de ces ombres regnantes des derniers descendans de Clovis, compter bien plus sur l'opinion des François que sur ses titres; ainsi Hugues pensoit que toute occasion qui pourroit donner à son nom un nouveau lustre, entroit dans sa politique. Il joignit donc ses forces à celles de

Raoul. Tous deux, de concert, s'emparèrent de la ville de Reims, dont Herbert étoit Administrateur, pour son Neveu, pourvu de cet Archevêché à l'âge de cinq ans. Le Comte vit en peu de tems les villes de Dourlens, de Laon & de Châlons passer sous la domination de Raoul. Ainsi se seroient évanouis en peu de tems tous ses domaines, lorsque tant d'échecs le forcèrent à demander grace. Il obtint une trève.

Raoul la mit à profit pour aller recevoir l'hommage du Languedoc & de la Gascogne ; de là revenant en Normandie, il y reçut également celui de Guillaume. Il donna la paix à Herbert ; mais il ne lui fut pas aussi facile d'accorder le Comte avec Hugues-le-Grand. Tous deux avoient dans leur ambition le même terme ; &, dans leurs prétentions, à-peu-près les mêmes titres. Beau-frère de Raoul, Hugues en avoit un particulier en sa faveur ; &, comme il est une sorte de parenté dans les génies, un Prince de la trempe de Hugues, une ame forte & élevée comme la sienne, avoit droit de s'attacher Raoul. Il fallut que Henri de Germanie intervînt dans cet accommodement, qui se fit auprès de St. Quentin, entre Herbert & Hugues-le-Grand.

Ce fut le dernier trait de la vie de Raoul, qui couronna une carrière remplie de beaux exploits, en pacifiant ses vassaux, en donnant au bonheur de ses peuples, à l'ordre de son Royaume, les momens de relâche que lui laissèrent les mouvemens toujours inquiétans des Princes & des Seigneurs, dont son élevation tourmentoit la jalousie. Il mourut à Auxerre au mois de Janvier 936, de la maladie pédiculaire. Ce mal horrible, qui termina les jours de Platon & de quelques Philosophes d'Athenes, d'Antiochus Epiphanes, d'Hérode Roi de Judée & de Sylla, avoit enlevé à la fin de l'autre siècle l'Empereur Arnoul ; & marquoit alors ses victimes dans

les palais ainsi que dans les chaumières. Raoul, en mourant, laissa la réputation d'un Prince brave, libéral, judicieux, attaché au gouvernement de ses peuples; mais il éprouva que, comme le dit Seneque, le sceptre d'un Usurpateur ne peut être ferme dans une main, qu'autant que l'autre est toujours armée & toujours en action pour le soutenir (1). Le vaisseau de la France va rester cette fois sans pilote, & livré quelque tems aux orages d'une Anarchie Aristocratique.

---

(1) Senec. Herc. fur.

HUGUES



LOUIS IV.

HUGUES vient, avec des Seigneurs, rendre hommage à Louis d'Outremer, à la deſcente de ſon vaiſſeau au Port de Boulogne. (*Année* 936).

CINQ mois ſ'écoulent depuis la mort de Raoul, dans les mouvemens convulſifs d'une Nation qui, après avoir perdu ſon centre, eſt entraînée ſucceſſivement par les paſſions de ceux qui ſe diſputent l'honneur de la commander, & par un retour de fidélité vers le Sang de Charlemagne. Louis IV avoit paſſé treize années chez les Anglois, dans une ſorte d'exil. Sa Mère, la Reine Ogive, ne put trouver, dans ſa prudence, d'autres moyens de ſouſtraire ce dépôt aux partiſans de l'uſurpation. L'Uſurpateur étant mort ſans poſtérité, & Louis ſe trouvant alors âgé de ſeize ans, Ogive jugea que le moment étoit favorable pour faire recevoir aux François

leur Roi légitime. Mais ce ne pouvoit être que l'ouvrage du tems, celui d'une politique habile, combinée d'après les intérêts respectifs des grands vassaux, & soutenu d'un puissant Allié. Guillaume de Normandie, né pour les grandes choses, étoit non-seulement un grand Capitaine, mais un Prince généreux, qu'on pouvoit se flatter d'intéresser au sort du malheureux fils de son Seigneur suzerain. Elle aborda Guillaume avec confiance; lui demanda d'engager les Grands de la Nation à rappeler Jean-Louis d'Angleterre. Guillaume trouva de la grandeur à replacer un Prince infortuné sur le Trône de ses Pères; & qu'une pareille démarche, qui devoit lui assurer pour toujours la reconnoissance & l'amitié d'un Allié puissant, étoit d'une sage politique. Tout pénétrant qu'étoit le Duc de Normandie, on verra qu'il ignoroit encore combien en général les Rois se croient peu liés par les services. Ogive intrigua avec toutes les ressources de son esprit & toute l'énergie du cœur d'une mère auprès des principaux Seigneurs François; Guillaume la soutint de son crédit, & il faut avouer que les circonstances étoient favorables au fils de Charles-le-Simple. Il étoit malheureux sans l'avoir mérité; formé long-tems à l'école du malheur, on pouvoit croire qu'il n'auroit point la plûpart de ces défauts, de ces vices même que donnent à un enfant Royal l'ombre contagieuse du Trône & la bassesse de la petite Cour, qui d'ordinaire s'attache à le corrompre. Le François tenoit encore au sang de ses anciens maîtres, & ne voyoit qu'une semence de troubles dans la rivalité des deux grands Vassaux qui prétendoient à la Couronne de France. Hugues-le-Grand, Comte de Paris, & le Comte de Vermandois, Herbert, se mettoient sur les rangs, & éclipsoient tous les autres concurrens.

On se hâta de prévenir les guerres qui devoient décider des prétentions de pareils personnages. On résolut dans une Assemblée de rappeler le Prince Louis, & l'on députa à la

XXIV.



HUGUES VIENT RENDRE HOMMAGE
à Louis d'Outremer à la descente de son vaisseau.
en 936

Dessiné par le Jeune. *Gravé par David.*

Reine Ogive un nombre de Prélats & de Seigneurs, & à leur tête Guillaume, Archevêque de Sens, pour le lui demander. Le souvenir toujours douloureux de la perfidie dont son Epoux avoit été la victime, modéra beaucoup la joie qu'une pareille demande devoit causer à cette Princesse. Elle avoit connu la mobilité de la Nation, & sur-tout le génie factieux & l'ambition des Grands Vassaux. Adelstan, son frère, Roi d'Angleterre, jugeoit la position du jeune Prince avec la même maturité & les mêmes allarmes. Pour les calmer, il fallut que l'Archevêque de Sens & les autres Seigneurs, non-seulement s'engageassent, au nom de la Nation, à servir fidelement le jeune Roi, mais à laisser à la Cour d'Angleterre des otages de leur fidélité. Des trahisons dont le Père avoit été le triste jouet, rendoient ces précautions nécessaires. D'après ces conditions, Ogive ne pouvoit refuser son fils; mais elle n'eut pas lieu de regretter cette confiance.

« Louis d'Outremer, ainsi nommé du lieu de sa retraite, » s'embarqua & fit voile vers le Port de Boulogne. Sa Mère » le conduisit. Hugues-le-Grand n'eut pas plutôt appris le » départ du jeune Roi, qu'accompagné d'un grand nombre » de Seigneurs, il alla au-devant de lui jusqu'au Port. A la » descente du vaisseau, Hugues & sa suite mirent un genou » en terre, lui prêtèrent serment de fidélité, & lui rendirent » hommage comme ses fidèles & ses vassaux ». Le peuple signala son attachement par des transports de joie; le nouveau Monarque, que l'on conduisit à Laon, y fut sacré par l'Archevêque de Reims, Artault, accompagné de plus de vingt Prélats. Ogive crut avoir rempli sa mission, après avoir conduit son fils en France. Elle se trouva de trop au milieu d'une Cour ombrageuse qui devoit craindre l'ascendant de cette femme, douée d'une fermeté d'ame & d'une force de génie supérieures à son sexe, & celui d'une Mère, qui devoit

trouver dans la tendresse & les déférences de son fils, le tribut d'une juste reconnoissance; elle retourna en Angleterre, pour y ménager ce que l'influence du Roi son frère pouvoit avoir d'avantageux pour le jeune Louis. Jusques-là Ogive fait la censure de ces Reines-mères, dont la fatale ambition a rendu plus d'une fois la France un théâtre d'horreurs.

Louis ne vit d'abord dans Hugues qu'un parent & un bienfaiteur, dont il lui convenoit de reconnoître le zèle & la tendresse; qu'un ami utile, nécessaire à sa jeunesse & à ses pas dans le gouvernement; il le fit son premier Ministre; il entreprit une guerre contre le Duc de Bourgogne, Hugues le Noir, pour le forcer de partager le Duché de cette Province avec Hugues-le Grand; il y réussit, sans tirer l'épée. La réputation de Louis l'annonçoit déjà parmi ses Vassaux; & dans ce chaos de l'Anarchie féodale, où ce Prince avoit si peu de représentation & d'influence, par le peu d'étendue de ses domaines, nous devons lui supposer, par ses qualités, un grand empire d'opinion, pour qu'il ait pu souvent faire respecter son autorité à ces Seigneurs ambitieux & turbulens.

En effet, les derniers Rois de cette Race n'avoient pour domaine que la Ville de Laon & quelques Maisons Royales; ils n'avoient d'armées que les milices levées dans les villes & territoires des Ducs, des Comtes & de leurs vassaux, qui vendoient cher leurs secours, & en limitoient si rigoureusement la durée, qu'à la veille d'une grande action, ils abandonnoient le Monarque dans la crise. Quel étoit donc ce simulacre de puissance, qui ne pouvoit ordonner une guerre que d'après le jugement des grands vassaux, hors le cas de l'incursion de l'étranger, & où le Prince ne pouvoit intéresser ceux-ci à sa cause, dans ses querelles avec ses vassaux directs? Quelle consistance pouvoit avoir une Monarchie ainsi partagée pour conduire un peuple, qui jamais ne

ſera gouverné ſelon ſes mœurs, ſon génie & ſa poſition au milieu des Etats de l'Europe, s'il ne l'eſt par un pouvoir unique exécutif, qui puiſſe planer ſur tous les obſtacles, &, ſans entraves, faire face à tous les événemens.

Hugues-le-Grand, dans les calculs de ſa politique & de ſon ambition, n'avoit pas voulu ſe donner un maître; mais inſtruit & animé par l'exemple des Maires de la première Race, il n'avoit réſervé à Louis que ce rôle théâtral où les derniers deſcendans de Clovis ſe montroient & diſparoiſſoient, comme des automates, au gré des Pépins. La dégradation d'un pareil perſonnage étoit repouſſée par l'élévation & l'énergie de Louis d'Outremer, il ſe ſentit révolté du prix que ce Vaſſal audacieux alloit mettre à ſes ſervices; il ſavoit toutes les reſſources que le génie de ſa Mère pouvoit lui fournir pour affermir ſon gouvernement, & lutter contre ſes Vaſſaux. Pour balancer leurs entrepriſes, il s'étoit attaché le Duc de Normandie; il ſe hâta d'envoyer en Angleterre, pour ramener à Laon la Reine Ogive, qui vint partager avec lui l'adminiſtration orageuſe de la France; mais nous allons voir que tout, juſqu'aux meſures les plus avouées par la prudence, devint écueil pour ce jeune Roi.

ARNOUL de Flandres, fait assassiner Guillaume, Duc de Normandie. (Année 942).

HUGUES-LE-GRAND avoit depuis long-tems mesuré le génie de la Reine-Mère ; il l'avoit craint, & son arrivée à la Cour de Louis fut un coup de foudre, qui lui parut renverser tous ses projets. Il n'avoit pas voulu se donner un maître ; & il se vit menacé d'en avoir deux, dont l'habileté & le courage éleveroient entre le Trône & lui une barrière, que tous ses desseins s'efforçoient d'écarter. Ce ne fut point d'abord contre Hugues que Louis dirigea ses batteries ; les trahisons du Comte de Vermandois avoient laissé dans son ame une empreinte d'horreur, qui ne demandoit qu'à se signaler ; & l'image de son Père, prisonnier à Péronne, & jouet de l'ambition de Herbert, dénonçoit ce perfide vassal à sa vengeance. Louis marcha d'abord contre lui, il s'empara brusquement de plusieurs de ses villes. Ce coup de vigueur supposoit de la part de ce Prince des mesures prudentes, pour s'étayer d'un puissant Allié ; qui pût contrebalancer le parti qu'Herbert ne manqueroit pas de se former dans le Royaume.

On reconnut le premier avantage que tira le Monarque du rappel de la Reine Ogive, à l'alliance qu'il fit avec l'Angleterre. C'est le premier Traité de cette Couronne avec les François. Quoiqu'alors l'Angleterre fût encore bien loin de cette haute importance que depuis elle acquît en Europe, c'étoit un Royaume qui pouvoit au besoin faire respecter son Allié. Louis connoissoit trop le grand crédit de Hugues sur la Nation, pour s'en tenir à cette simple alliance. Il savoit que le Duc avoit dans Arnoul, Comte de Flandres, un mortel ennemi,

XXV.



ARNOULD DE FLANDRES,
fait assassiner Guillaume duc de Normandie
en 942.

Dessiné par le Jeune. Tom. II. *Gravé par David.*

qu'Artaud, qui occupoit le Siége de Reims, dont on avoit déplacé un neveu de Hugues, étoit intéressé à miner son crédit; Louis rechercha leur amitié, ainsi que celle de Hugues-le-Noir, frère du dernier Roi.

De son côté le Duc de France vouloit se faire craindre; il craignoit avec raison, qu'après avoir réduit le Comte de Vermandois, Louis ne tournât ses armes contre lui; il crut devoir faire cause commune avec le Comte, & travailler à détacher les Normands de leur alliance avec le Roi. Qu'il en va coûter à ce Prince pour retenir une Couronne prête d'échapper à sa Race! L'ambition de Hugues se démasque, à mesure que se développent les ressources de Louis. Elles étoient dans son courage & dans sa politique; mais il manquoit à celle-ci le discernement des hommes, qui toujours doit préparer & légitimer la confiance; cependant il lui restoit encore trop de grandes qualités, pour que le Duc de France pût se flatter de le réduire à une existence & une représentation précaires.

Cependant, si tôt que Hugues a formé sa ligue, il se met en campagne, & n'attend pas les hostilités du Roi. Il mène avec lui le Duc de Lorraine, Gilbert. Les Alliés de Louis s'effrayèrent des forces de Hugues, & se hâtèrent de conclurre entre ce Prince & le Roi une trève, dont Hugues-le-Noir & le Comte de Flandres furent les Négociateurs. Elle fut courte; Hugues ne tarda pas de la rompre. Louis, qui croyoit l'avoir enchaîné pour quelque tems, profita de cette espèce de calme pour aller en Bourgogne travailler au partage de ce Duché avec Hugues-le-Noir. Il en fut bientôt rappelé par une insurrection nouvelle du Prince Hugues, (car depuis quelque tems il prenoit ce titre). Hugues avoit profité de l'absence de Louis pour déchaîner contre le Comte de Flandres, Arnoul, toute l'animosité que lui donnoit l'attachement

de ce Seigneur aux drapeaux du Roi de France; il brûloit & saccageoit sans ménagement les villages de la Flandres.

A cette nouvelle, Louis prouva qu'il comptoit encore plus sur le génie de son siècle, que sur la bonté de ses troupes; il donna à ses bataillons un renfort d'Evêques dont il se fit accompagner. Les Prélats, à portée de l'armée, envoyèrent annoncer au Duc de Normandie & au Comte de Vermandois une excommunication prononcée contre eux, pour les désordres & les ravages qu'ils avoient commis dans la Province; on leur reprochoit aussi quelques pillages dans l'Abbaye de St. Remi de Reims. Des Princes, que l'honneur & la justice n'avoient point arrêtés dans la violation de leurs trèves & de leurs sermens, devoient être aguerris contre de pareilles menaces; mais outre que le soldat respectoit la religion & ses ministres, il n'avoit pas besoin d'une longue réflexion, pour sentir que cette guerre, dont Arnoul se trouvoit la victime, étoit dirigée contre le légitime Souverain de Hugues & d'Herbert. Ces deux Chefs s'apperçurent de l'ébranlement de l'armée, trop prudens pour se compromettre avec l'opinion, qui, dans ce moment, combattoit contre eux, ils prirent le parti d'une nouvelle trève, qu'ils sollicitèrent & qu'ils obtinrent; les passions en furent quittes pour couver, dans le silence, une explosion plus heureuse.

Le moment vint pour Louis d'employer utilement les Anglois. Il méditoit la conquête de la Lorraine, dont les peuples, mécontents de leur Maître, l'appeloient pour les gouverner. Les Anglois, pour le favoriser, déployèrent sur les côtes de Flandres une flotte formidable, qui ne laissoit aux indifférens d'autre parti à prendre, que de reconnoître Louis pour leur Souverain. Il eut bientôt toutes les v lles maritimes; l'Alsace alloit aussi se ranger sous son obéissance, si trop de présomption n'eût point arrêté l'empressement des peuples à le recevoir,

recevoir. Il montra plus que de la présomption ; car on lui reprocha d'avoir traité en pays ennemi cette nouvelle conquête. La fortune se lassa d'un Prince, qui, pour le moment, savoit si mal en user. Hugues & Herbert, attentifs à épier toutes ses démarches, furent instruits de ce mécontentement ; ligués avec le Duc de Normandie, avec Arnoul lui-même, à qui tant de conquêtes donnoient de l'ombrage, ils se rangèrent du côté d'Othon, surprirent le Duc de Lorraine & le Duc de Franconie, à qui Louis avoit confié la défense de l'Alsace. Celui ci fut étendu mort sur la place ; le Duc de Lorraine, Gislebert, se noya au passage du Rhin ; Gerberge, veuve de ce Duc, se réfugia dans le pays de Liège, Louis s'y rendit, & voulant se donner un titre à la Lorraine, il lui offrit sa main, & la conduisit avec lui.

Gerberge étoit sœur d'Othon ; mais ce Prince que n'offusquoit pas moins que les autres l'ambition du Roi de France, ne vit point un Allié dans son Beau-frère. La Ligue, si bien concertée par Hugues-le-Grand, n'en devint que plus entreprenante. La campagne suivante en fut pour Louis une suite plus désastreuse. On sait avec quel mécontentement Herbert voyoit le Moine Artaud sur le Siège de Reims, à la place de son fils, à qui l'on avoit conféré cet Archevêché, lorsqu'à peine il avoit six ans. Ce fut donc à Reims & sur les terres de ce Siège qu'Herbert mena d'abord les Princes confédérés ; l'Archevêque, quoique tiré de l'humble obscurité d'un cloître, n'en avoit pas moins adopté les principes de son siècle. En imitant l'ambition des autres vassaux, il s'étoit approprié les domaines de sa Ville & de son Diocèse. Herbert & ses Alliés assiégèrent Reims ; ils s'en emparèrent en moins de six jours. Sans ressource pour leur résister, Artaud abandonna tout ; il put se croire trop heureux de se contenter des Abbayes d'Avenay & de St. Basle, & d'accepter celle-ci pour retraite.

Cependant il alla trouver à Laon le Roi Louis, mais un Concile tenu à Soissons, l'en rappela pour le sommer de consentir à l'ordination du jeune Hugues. Artaud, sentant qu'il avoit tout à craindre pour sa vie, d'une résistance opiniâtre, parut se relâcher de la sévérité avec laquelle il avoit prononcé d'abord l'excommunication de ce Concile, on le laissa retourner à Laon, d'où ce Prélat, en liberté, foudroya des armes de l'Eglise ces Evêques de Cour, qui, au mépris de la discipline ecclésiastique, s'étoient dévoués à l'ambition & à la vengeance d'Herbert. Le fils de ce Prince n'avoit alors que vingt ans; & il y en avoit quinze qu'on lui avoit donné ce Siège, que l'importance & la richesse de ses domaines rendoient un puissant objet de cupidité. Tout intrus que dût paroître le jeune Hugues aux yeux de la Religion, le crédit énorme de son pére lui fit trouver un Concile provincial pour l'établir sur ce Siège, des Evêques pour l'ordonner, & même un Pape, dont on avoit surpris la crédulité, pour consacrer par le *Pallium* cette usurpation sacrilège. Tant que vivra le Comte de Vermandois, les principes religieux fléchiront au gré de sa puissance.

Le Roi ne tarda pas à en récevoir un nouvel échec. Les Princes ligués firent marcher leurs troupes vers Laon; l'arrivée de Louis arrête quelque tems leur entreprise; mais leur retraite vers Othon, Roi de Germanie, ajoute un nouveau crime à leur infidélité, quand on les vit aux pieds de ce Monarque lui porter comme à leur Souverain l'hommage qu'ils retiroient au Roi de France. Supérieur à ses disgraces, Louis, avec autant de grandeur d'ame que de prudence, mesure tous les coups de la fortune. Il négocia auprès d'Othon, & le détache du parti rebelle; mais lorsqu'il voulut reprendre Laon sur Herbert de Vermandois, il fut presque investi tout-à-coup, vit tomber la moitié de ses troupes sous le fer de ses vassaux, & ne put sauver sa vie que par la fuite.

Louis alloit perdre tout son Royaume ; mais le moment n'étoit pas encore venu où la Race des Carlovingiens devoit achever de décrire son cercle, en se retrouvant au même degré de foiblesse & d'abandon, où la postérité de Clovis avoit fait place au père de Charlemagne. Il nous semble qu'à mesure que, dans un grand Royaume, les Dynasties se succèdent, elles doivent être effrayées de ce décret presque irréfragable de la Providence, qui les soumet à une fatale périodicité, dont presque toujours la cause efficace est dans la dégradation des chefs de la Nation & de ses mœurs (1). L'Aquitaine, que Louis avoit toujours trouvée fidelle, ne permit pas qu'il fût la victime de trop puissans vassaux ; les Seigneurs de ce Duché vinrent le trouver à Vienne, & s'offrirent à lui faire rendre sa puissance ; le Comte de Poitou, Guillaume, *Tête d'étoupe*, ainsi nommé de sa chevelure épaisse & blonde, & à qui Louis avoit donné le Duché d'Aquitaine, le reçut magnifiquement à Poitiers. La fermeté de cette Province, le pouvoir du Duc de Normandie, qui venoit de se déclarer en faveur de Louis, mais plus encore peut-être l'intervention du Pape, qui tonna fortement contre les rebelles, les fit rentrer dans leur devoir.

Pendant que Louis goûtoit quelques instans de repos, le théâtre de l'Europe eut une scène horrible dans l'attentat d'Arnoul, Comte de Flandres, contre Guillaume de Normandie. Le sujet de leur animosité étoit une vexation d'Arnoul à l'égard du Comte de Montreuil que protégeoit Guillaume. « Arnoul » sent qu'il lui faudra toujours céder à cette protection » puissante ; il croit qu'une lâche perfidie le rendra plus » facilement maître de son vassal ; il ne balance pas sur les

---

(1) *Certis eunt cuncta temporibus ; nasci debent, crescere, extingui.* Sen. Ep.

» moyens. Il amène Guillaume de Normandie à une négo-
» ciation, dans une Isle sur la Somme, auprès de Péquigny.
» La négociation est amicale ; les deux Seigneurs se séparent
» avec l'apparence d'une mutuelle satisfaction. Arnoul fait
» rappeler Guillaume ; mais au moment où celui-ci avoit
» déjà un pied hors de sa barque, ayant laissé sa suite sur
» l'autre rive, le Comte de Flandres le fait assassiner par
» un de ses satellites ». Ce vertueux Prince, que plus d'une fois son courage & l'élévation de son ame armèrent contre l'oppression, & dont la mémoire honore les fastes de la Normandie, méditoit alors sa retraite dans l'Abbaye de Jumiéges, dont on trouva chez lui l'habit monastique. Louis d'Outremer feindra de venger cette trahison, & lui-même va se déshonorer par une perfidie, ce semble, plus atroce.

AIGROL, Roi des Danois, fait prisonnier le Roi de France, dans une Conférence. (Année 945 (.

CEPENDANT la lâcheté que l'histoire doit reprocher à Louis, n'est point dans la punition qu'il exerça contre le Comte de Vermandois, le même qui avoit trahi Charles, père de ce Monarque, il l'avoit détenu jusqu'a la mort dans le château de Péronne ; quoique la dissimulation, &, à plus forte raison, la perfidie soient toujours une tache dans les Rois, même quand ils exercent leurs justices. Louis crut que Herbert étoit une victime que lui demandoit la piété filiale. Gaguin (1) est notre seul guide dans le récit de cet événement. Le Roi avoit assemblé les Grands de sa Cour ; Herbert

(1) Robert. Gaguinus, Liv. VI.

XXVI.



AIGROL ROI DES DANOIS
fait prisonnier Louis IV dans une conference
en 945.

Dessiné par le Jeune — *Gravé par David*

Tom. II.

s'y trouva. Le Monarque fit arriver un Particulier auquel il avoit fait dire de s'habiller dans le costume Anglois. Cet homme lui remet une lettre, comme au nom du Roi d'Angleterre, avec lequel Louis se trouvoit intimement lié. C'est une vraie folie, dit-il à ses Seigneurs, que m'écrit mon ami. Un homme de la campagne, me dit-il, invite chez lui son maître à un grand repas : Il l'égorge dans ce festin. Le Roi d'Angleterre, ajoute-t-il, veut savoir quel doit être le châtiment de ce crime atroce, comme s'il falloit passer la mer pour se décider dans un pareil jugement; puisqu'il le veut, aidez moi à le satisfaire. Le premier qui opina dans l'assemblee fut Thibault, Comte de Blois; il jugea qu'un pareil crime méritoit la corde, comme le supplice le plus ignominieux; tous les Seigneurs adoptèrent son avis; Herbert, présent, quand il auroit soupçonné le dessein du Roi, n'eût pas osé les contredire : ce jugement fut son arrêt de mort. Des satellites apostés par le Roi, s'en emparèrent à l'instant. *Qu'il te suffise*, lui dit le Monarque, *pour t'assurer de la justice de cette sentence, de te rappeler que tu es ce traître qui a fait mourir à Péronne mon père, ton Maître & ton Roi, dans les fers.* On conduisit le coupable à une montagne près de Laon, pour y subir son supplice. C'est celle qui depuis s'est appellée *le Mont-Hébert.* La France ne pouvoit donner des regrets à Herbert, dont l'esprit intrigant brouilloit tout; dont l'ame étoit sans élévation, la politique sans vues, & l'ambition toujours réduite à de petits moyens : personnage subalterne sur le théâtre de la France, qui ne lui trouva que des perfidies & de petits talens. De tels hommes peuvent être utiles dans une révolution; ils ne sont plus rien dès qu'elle est finie. Les trois enfans d'Herbert eurent le génie remuant de leur père.

Les justes regrets que l'on donnoit à Guillaume de Normandie, & l'héritier qu'il laissoit dans son fils Richard, âgé

de ſept ans, mais qui pouvoit trouver des appuis, inquiétoient vivement le Comte de Flandres, coupable de la mort du Duc. Il avoit ſur tout à craindre la reconnoiſſance que le Roi devoit à la mémoire de Guillaume, pour les ſervices importans qu'il en avoit reçus; mais Louis, facile à pénétrer, laiſſa bientôt voir que la reconnoiſſance n'étoit pas plus ſa vertu qu'elle ne l'eſt ordinairement des Princes, & que l'on pouvoit tout attendre de ſon ambition & de ſa cupidité. Arnoul épia le moment de les intéreſſer.

A la nouvelle de la mort du Duc de Normandie, Louis s'étoit rendu à Rouen; il s'y étoit annoncé comme ſon bon & fidèle Allié, & comme le protecteur des droits du jeune Duc, dont Bernard & Oſmont avoient la tutelle. Ceux-ci lui rendirent tous les honneurs dûs à ſon rang, & parurent répondre à ſon zèle. Louis vouloit qu'on lui confiât le jeune Duc pour le faire élever à ſa Cour, & déjà il s'en emparoit, quand le peuple, ſoupçonnant la droiture du Roi, menaça d'une ſédition & d'une forte inſurrection contre le Monarque. La précipitation de Louis alloit lui devenir funeſte, quand Bernard conſeilla au Prince de ſe montrer aux troupes avec le jeune Richard dans ſes bras, & de s'engager par ſerment à n'attenter ni aux droits ni à la perſonne de leur Duc. Louis, qui n'avoit que ce parjure, pour réparer l'indiſcrétion de ſa première démarche & couvrir ſa perfidie, ne balança pas ſur ce moyen, & promit tout ce qu'on voulut.

Ici l'hiſtoire nous permet encore de douter de la mauvaiſe foi de Louis, juſqu'à ce que le Comte de Flandres l'eût rendu criminel. En effet, Arnoul, aſſaſſin de Guillaume, ſe crut perdu, ſi-tôt qu'il vit le jeune Richard entre les mains du Roi, dont ſans doute le premier ſoin ſeroit de venger la mort du père de ſon pupille. Il ſe hâta de faire paſſer à Louis quarante marcs d'or; il lui demanda, il obtint de venir à la

Cour se purger du meurtre de Guillaume, & de lui livrer les coupables. Arnoul avoit su trop intéresser la cupidité du Monarque, pour n'avoir qu'un succès imparfait. Dès ce moment, Louis changea de conduite envers le jeune Prince; aux égards, aux attentions caressantes succédèrent un ton dur & farouche, des reproches, des tracasseries intérieures & des menaces. De son côté le perfide Arnoul ne cessoit d'attiser le feu par le souvenir de tout le mal que les Ayeux du jeune Richard avoient fait à la France. Louis alla jusqu'à interdire à ce Prince tous les amusemens de son âge, & à gêner sa liberté. L'humeur & les emportemens s'en mêlèrent au point qu'il osa menacer Richard de lui faire brûler les jarrets, pour le rendre inhabile aux armes & à régner sur son peuple.

Heureusement pour cette victime, Louis n'avoit ni discrétion, ni prudence; Osmond, ce fidèle Gouverneur, fut instruit de l'attentat qu'on préparoit contre son auguste Elève, & se hâta de l'y soustraire. Il mit dans sa confidence un certain Yves, personnage recommandable; tous deux engagèrent le jeune Richard à feindre une maladie; ce moyen réussit. Quelques jours s'écoulèrent, &, comme on s'apperçut que le petit Duc n'étoit plus gardé avec la même vigilance, Osmond en profita pour le faire emporter caché dans une voiture de foin & conduire à Senlis chez son oncle Bernard. Hugues de France, averti par Osmond, s'en chargea; Louis le crut complice de l'enlevement du jeune Prince, & ne pensa d'abord qu'à s'en venger. Arnoul l'arrêta dans son premier mouvement, & lui conseilla de se concerter plutôt avec Hugues, pour s'emparer de la Normandie, sous la promesse de la partager entre eux. Le marché fut bientôt conclu, sans qu'aucun des deux Princes y mît plus de bonne foi que l'autre. En voyant ce discrédit de la religion du serment parmi les chefs des Nations, ce qui doit étonner n'est pas leur facilité à s'engager, mais leur absurde confiance dans cette ressource caduque.

Louis & Hugues se séparèrent, fort contens l'un de l'autre en apparence; le premier alla de Compiegne, où ils s'étoient rencontré, à Calais, dont il s'empara; l'autre marcha pour investir Bayeux. Les mécontens veilloient sur toutes les démarches du Roi, & Richard avoit ses vengeurs, qui devoient faire payer cherement à Louis la violation de l'hospitalité & la noirceur de son projet de trahison. Les deux Bernard, le Danois & le Comte de Senlis, se crurent permis de tromper un traître. L'essentiel étoit de le détacher de Hugues, allié trop puissant, pour qu'on pût les réduire tant qu'ils seroient unis. Ils dépêchèrent donc au Roi des Ambassadeurs pour lui porter les vœux de la Normandie, qui, selon eux, soupiroit après le moment qui la mettroit entiérement sous son obéissance, préférant un Monarque d'une réputation faite à l'essai d'un jeune Prince, dont le caractère n'étoit point encore prononcé. On lui peignit Hugues comme son ennemi secret & irréconciliable, souverainement odieux aux Normands, dont il ne pouvoit calmer les alarmes, qu'en l'éloignant des frontières de cette Province, ainsi qu'en rompant avec lui toute alliance.

Louis méritoit d'être pris à ce piége, tout grossier qu'il nous paroît, & il le fut. Dès l'instant, il oublie son traité avec Hugues & donne tête baissée dans le panneau. Il arrive à Rouen, qui le reçoit avec enthousiasme; & de-là mande au Prince Hugues de licencier ses troupes; Hugues se retire, mais bien résolu de faire repentir le Monarque de son infidélité à ses engagemens. La vengeance fut prompte, & Bernard, Comte de Senlis, lui en fournit l'occasion. Il alla trouver Hugues, qu'il flatta par sa confiance, en lui demandant d'être le protecteur du jeune Richard. Bernard avoit adroitement dressé d'autres batteries, en suscitant à Louis un nouvel ennemi, qui vint fondre sur la Normandie, au moment où, séduit

par

par les hommages des habitans de la Capitale, il s'endormoit au bord du précipice.

« Aigrol, Chef ou Roi des Danois, s'annonça tout-à-coup » pour vouloir remettre ce Duché sous l'obéissance de son » Maître légitime. Hugues n'étoit plus là pour défendre » Louis ; il étoit au contraire l'agent secret & très-dange- » reux de cette nouvelle ligue, qui vouloit rendre au Roi » de France tout le mal qu'il avoit fait à son vassal le Duc » de Normandie. Louis marche au-devant d'Aigrol ; le combat » s'engage & se soutient avec opiniâtreté ; mais on vouloit » finir, & le Comte Bernard crut qu'une ruse le meneroit » plutôt à son but qu'une bataille. Il propose une Conférence ; » Louis l'accepte & reçoit Aigrol dans le vallon de Croissan- » ville, entre Caen & Lisieux. Aigrol apperçoit le Comte » de Montreuil, Herluin, qui avoit causé l'assassinat de » Guillaume & le massacre sous les yeux du Roi. Les François » courent aux armes ; bientôt ils sont mis en déroute par » l'armée du Danois. Louis veut fuir ; mais son coursier » ombrageux ne le seconde pas, & ce Prince tombe entre » les mains d'Aigrol ; ce Chef le conduisit prisonnier à » Rouen, qui, peu de jours auparavant, l'avoit reçu en » triomphe. Ainsi la Fortune varie ses jeux, & les Rois » semblent, le plus souvent, être en chefs dans ses plaisirs ».

ADÉLAIDE s'évade avec sa Suivante & l'Evêque Adelard. (Année 950).

TANT que Louis eut besoin d'appeler sa mère au secours de sa jeunesse & de son inexpérience, Ogive joua un grand rôle à la Cour de son fils ; & les premiers exploits, ainsi que la politique de Louis, annoncèrent l'influence des conseils

de cette Reine; mais en voulant prendre trop d'empire sur ce Prince, elle perdit bientôt celui qu'elle tenoit de la confiance. Peu de mères, dans la position d'Ogive, reprennent volontiers le second rang. Ce caractère de domination devint impardonnable, quand cette Princesse, oubliant tout ce que son mari avoit souffert de la perfidie & des vexations du Comte de Vermandois, osa, sous les yeux de son fils, fomenter le parti de cette Maison toujours odieuse & redoutable. L'indécence d'une pareille affection révolta le jeune Roi; il y vit d'ailleurs un caractère d'intrigue, qui pouvoit donner des entraves à son gouvernement; Ogive commença d'être gardée à vue, & la ville de Laon fut sa prison. Elle ne tarda pas à justifier les mesures de son fils, en s'échappant de ses gardiens, pour aller trouver Herbert, Comte de Vermandois, petit-fils du Geolier de Charles son premier Epoux; &, quoiqu'âgée de soixante-cinq ans, elle lui proposa sa main, qui fut acceptée, moins assurément pour les charmes de cette Princesse, que comme un moyen de mortifier le Roi son fils. Louis le sentit & lui retira l'Abbaye de Notre-Dame de Laon qu'il s'empressa d'offrir à Gerberge, son épouse.

Née Saxonne, Gerberge avoit hérité du génie & de la valeur de ces Germaines, qui, partageant les exploits, les revers & les succès de leurs maris, doubloient par-tout leurs ressources. A la nouvelle de la détention du Roi, elle s'enferma dans le château de Laon, bien résolue de lui conserver cette place; mais, après l'avoir bien fortifiée, elle pressa ses démarches auprès des Princes, qu'elle crut pouvoir intéresser au sort de son mari. Elle avoit essayé de gagner les Normands; elle y renonça lorsqu'ils lui demandèrent ses deux fils en ôtage. Othon, son père, Roi de Germanie, ne se montra pas plus traitable : *Louis*, lui répondit ce Prince, *s'est attiré son sort par sa conduite envers Guillaume; & le perfide ne mérite*

XXVII.



ADÉLAIDE SÉVADE
avec ſa ſuivante et l'Evêque Adelard.
en 950.

Deſsiné par le Jeune **TOM. II.** *Gravé par David.*

aucun appui. Dans sa détresse augmentée par ce refus, le courage de Gerberge ne l'abandonna point; & certes, il lui en fallut pour recourir à la protection d'un Sujet, l'ennemi le plus irréconciliable de l'autorité royale.

Hugues étoit ce Sujet puissant, qui marchoit à l'égal des Souverain. Gerberge se flatta que la vue d'une Reine malheureuse, & la gloire d'être le libérateur de son maître, abattroient cette ame altière; & que sa seule confiance étoit un hommage de nature à le désarmer. Son espérance ne fut pas vaine; mais Hugues-le-Grand ne voulut être que médiateur entre les Normands & le Roi. Il fit arrêter, dans une Assemblée de la Nation, que, pour obtenir sa liberté, Louis s'engageroit envers Richard à lui donner l'investituredu Duché de Normandie, sur la foi de son serment & de celui des Seigneurs & des Prélats François, sous la condition de l'hommage & des devoirs de vassal, & que le second fils de Louis resteroit au pouvoir des Normands, pour sûreté de la parole de son père. A ces conditions, le Roi fut remis entre les mains de Hugues, qui, pour tirer de sa médiation un parti avantageux, retint Louis prisonnier, jusqu'à ce qu'il en eût obtenu la ville de Laon.

L'arbre, déjà séparé de ses plus fortes racines par la coignée, tient encore à la terre par celles qui lui restent; mais aux oscillations qu'il éprouve par les assauts de divers ouragans, il est aisé de prévoir sa chûte prochaine. Ainsi, quand le Trône François s'isole de ses anciennes provinces & de ses villes principales qu'il se voit arracher; lorsque, jouet de ses vassaux, il est presque toujours forcé d'obéir à leurs impulsions, à leurs chocs successifs, on peut croire qu'il a perdu son assiette, & prédire infailliblement sa décadence.

Jamais Louis ne pouvoit avoir avec Hugues-le-Grand de paix durable, ni solide; si-tôt qu'il lui résistoit, il l'avoit

sur les bras; & il ne lui avoit pas plutôt cédé, que Hugues craignant le repentir ou la vengeance du Roi, se mettoit sur la défensive en armant contre lui. En effet, dès que Louis fut en liberté, Hugues pensa qu'il étoit de sa politique de se faire craindre du Monarque, en se liguant avec les Administrateurs de la Normandie, comme pour continuer de venger le jeune Richard, outragé par la perfidie du Roi de France. Hugues venoit d'assurer sa fille au Prince Normand. Louis ne fut pas plus long-tems à dresser ses batteries : il appela d'une part le Comte de Flandres; & de l'autre, par l'appas de la Lorraine, qu'il promit à l'Empereur, il l'engagea fortement dans sa querelle. De ce Triumvirat, il résulta une Ligue des plus imposantes; près de deux cens mille hommes parurent tout-à-coup en campagne; mais ce déluge de troupes, qui paroissoit devoir exterminer à jamais le Prince Hugues, ses Alliés & ses domaines, ne tint pas tout ce qu'il sembla promettre.

L'armée Royale eût voulu se jetter sur Cambray; mais elle n'osa point en risquer le siège. On se souvint qu'Herbert de Vermandois avoit quelques années auparavant dévasté la Champagne, & n'avoit épargné ni Reims, ni son Archevêque. Le Neveu du Prince Hugues occupoit alors ce siège, dont on avoit chassé Artault. Les forces des Princes Alliés se réunirent donc contre cette ville, qui fut facilement prise. L'Archevêque Hugues fut contraint de fuir; Artault reprit sa place. De-là, tant que dura la Ligue, on se porta sur Senlis, on ravagea le Duché de France, sans y faire aucune prise importante. Mais tout-à-coup, le Comte de Flandres abandonna l'armée, sans que l'on sache les causes de sa retraite. L'Empereur & Louis se portèrent sur Rouen, dont on dévasta les campagnes. Le Neveu de l'Empereur commandoit dans l'armée. Il s'avançoit sur le pont de la ville, quand tout-à-coup

une sortie vigoureuse des Assiégeans fondit sur sa troupe, l'enveloppa, la mit en déroute; & la mort du Neveu de l'Empereur termina cette action. L'armée Royale fut harcelée dans sa retraite & perdit beaucoup de monde.

L'audace du Prince Hugues s'accrut de cette déroute; & le dépit qu'il conçut d'avoir vu enlever à son Neveu le Siège & la ville de Reims, ne lui laissa connoître aucune mesure dans sa vengeance. De leur côté, Louis & Othon developpoient toutes leurs forces, pour rendre à ce Vassal audacieux tout le mal qu'ils en recevoient; & le malheureux peuple, en changeant de maître, presque à chaque année, étoit la victime de l'animosité de ces Princes. Des campagnes ravagées, des toîts renversés, des maisons, des Temples incendiés; par tout des meurtres & des pillages; il sembloit que, délivrés de l'invasion des Normands, le François voulût perpétuer leurs fureurs. Ainsi, par le fait même de ses chefs, de ses citoyens, de ses soldats, ce beau Royaume de France, déjà le plus imposant de l'Europe, alloit devenir un objet de pitié & de mépris pour ses voisins & ses ennemis même.

Louis & Othon ne trouvèrent de digues qu'ils pussent opposer à tant de maux que dans le crédit & l'autorité du Pontife de Rome. Agapet II occupoit ce Siège. Père commun des Fidèles, son cœur s'émut au récit du carnage & des déprédations qui dévastoient la France. Pour les arrêter, il indiqua successivement deux Conciles, où les deux Rois, ainsi que le Prince Hugues, furent mandés. Celui-ci n'y parut point; Othon & Louis y plaidèrent leur cause par des moyens si touchans & avec tant d'énergie, que le Duc de France y fut excommunié, jusqu'à ce qu'il eût restitué au Roi de France le Château qu'il avoit usurpé dans Laon, & qu'il lui eût rendu l'hommage d'un vassal fidèle.

L'ambition n'avoit pas moins son théâtre en Lombardie;

& le Royaume d'Italie éprouvoit, ainsi que la France, les secousses des factions. Ici la Reine Gerberge étoit le Génie tutélaire, qui souvent ramenoit les esprits, concilioit les intérêts & rappeloit la concorde. En Italie, Adélaïde, Veuve du Roi Lothaire; belle, jeune encore & charmante, sembloit participer de la destinée d'Hélène. Rival odieux de l'époux qu'elle venoit de perdre, Bérenger lui fait demander sa main pour son fils; elle le refuse. « Bérenger l'assiège dans Pavie, » où elle s'étoit réfugiée, & la fait prisonnière. Il s'en assura » davantage, en la confinant dans le Fort de la Garde. » L'Evêque Adelard, d'autres disent un prêtre, facilita son » évasion, & la nourrit long-tems des aumônes qu'il pouvoit » recueillir. Retirée dans la Forteresse de Canosse, elle y est » assiégée par Bérenger, qui voulut reprendre sa proie. Elle » imagina dans sa détresse, d'offrir à Othon sa main & le » Royaume d'Italie. Celui-ci l'épouse; & en moins d'un an, » Adélaïde se vit, Reine, prisonnière, fugitive, mendiante » & Impératrice. Ainsi les Souverains, ces Astres sublunaires, » subissent aussi les phases des planètes ».

LOUIS IV est renversé à terre par son cheval, à la rencontre d'un loup. (Année 954).

Nous avons vu Rome intervenir dans la querelle entre les deux Rois & Hugues-le-Grand. Celui-ci n'étoit pas homme à céder facilement au crédit du Chef de l'Eglise & à ses foudres spirituelles, tant qu'il pourroit les fronder sans compromettre les intérêts de son ambition. Les Papes avoient sur les peuples un ascendant d'opinion, que leur avoient concilié des vertus éminentes qu'avoit affermi leur état indé-

XXVIII.



LOUIS IV. EST RENVERSÉ Á TERRE
par son cheval á la rencontre d'un Loup.
en 954.

Dessiné par le Jeune. *Gravé par David.*

TOM. II.

pendant de tous les Souverains, & qui leur permettoit, à la faveur d'un personnage absolument désintéressé, d'être arbitres de leurs différents, & de les décider par le poids d'une autorité paternelle.

Que les passions des hommes, qui gâtent les meilleures institutions, ayent outré cette puissance, & l'ayent rendue quelquefois odieuse & meurtrière, il n'en sera pas moins vrai, qu'au milieu de ces Souverains qui s'entredépouilloient, dans l'insurrection continuelle de ces vassaux qui rivalisoient la puissance suprême, & sembloient ne connoître entre eux que la loi du plus fort, il étoit heureux qu'une puissance désintéressée pût leur imposer le frein de la Religion, & les contenir comme membres d'une même famille; il étoit consolant pour les peuples de trouver, dans leur Religion, un garant de leurs espérances pour la vie future, & une protection contre les maux de la vie présente. C'étoit donc sur-tout l'opinion des peuples que les Princes respectoient dans l'autorité du souverain Pontife.

Ce motif sans doute concourut à faire plier la fierté du Prince Hugues; mais l'intérêt de son Neveu, dépossédé de l'Archevêché de Reims, exigeoit qu'il disposât beaucoup de sa roideur. La révolte de Hugues contre Louis avoit occupé la première séance du Concile d'Ingelheim; cette Assemblée, destinée plus spécialement à décider entre les deux Archevêques de Reims, Artault & Hugues, termina leur concurrence; il fut permis au Neveu du Prince Hugues de faire valoir, s'il le pouvoit, les titres de son ordination; ses fondés de pouvoir ne produisirent que des lettres supposées & de fausses signatures. Artault plaida lui-même ses droits, dans un noble exposé des déprédations qu'il avoit souffertes dans ses domaines, de la tyrannie de l'Oncle & du Neveu, de la vie

misérable & fugitive à laquelle ils l'avoient condamné, après l'avoir chassé de son Siège.

L'Usurpateur ne pouvoit éviter un jugement rigoureux. Il fut déclaré intrus dans le Siège de Reims & excommunié; Artault fut confirmé dans sa place. Le Prince Hugues fut excommunié provisoirement, jusqu'à ce qu'il se fût soumis au Concile qui s'assembla trois mois après à Trèves. Le Duc de France n'y parut point, & l'excommunication fut confirmée. Othon fut plus efficace que les Conciles, pour réconcilier avec le Roi ce trop puissant Vassal. Hugues rendit au Monarque la ville de Laon; mais l'animosité qu'il parut toujours conserver contre son Suzerain, prouve qu'il n'avoit cédé qu'à la force. Il alloit encore prendre les armes, quand il imagina de faire demander à sa belle-sœur, la Reine Gerberge, une conférence. Le fruit de cette entrevue fut de s'aboucher à Soissons avec Louis, & d'y faire une paix plus solide que tous les précédens Traités.

Depuis long-tems Louis rouloit dans sa tête un projet de la plus haute importance, dont son règne orageux embarrassoit, & cependant pressoit l'exécution. Le Prince Hugues s'étoit trop démasqué, pour ne pas craindre que ses enfans ne devinssent les victimes de ce Vassal puissant & ambitieux; il falloit donc assurer à l'un d'eux la Couronne, le faire sacrer sous ses yeux, & protéger son droit par l'onction royale. Lothaire, l'aîné des fils de Louis, la reçut à Reims dans une année de calme, que lui laissèrent ses vassaux. L'Archevêque Artault en fit la cérémonie, assisté du frère de l'Empereur, Bruno, Archevêque de Cologne, & de plusieurs Evêques de France; le cortège des Princes & des Seigneurs vassaux du Roi donna de l'éclat à cette fête. Réduit aux villes de Laon & de Soissons, le Royaume de France ne pouvoit admettre

mettre de partage. Louis avoit un second fils, alors âgé de dix huit mois, qui ne pouvoit encore exciter d'intérêt; & nous le verrons aussi négligé dans tout le cours de sa carrière, qu'il le fut à ce moment.

Ce motif d'inhabileté du jeune Prince Charles, à porter une Couronne, fut-il l'unique de son exclusion, ou bien fut-ce l'effet d'une prédilection de la part du Monarque, ou même enfin, Hugues voyant encore la Couronne s'échapper de ses mains, crut-il qu'il lui seroit plus facile de gouverner un seul Roi, que de conserver son ascendant sur plusieurs? On peut penser que tous ces motifs à-la-fois décidèrent Louis. Il ne fit point une pareille démarche sans consulter les Grands de la Nation. En effet tout héréditaire que fût la Couronne dans la Maison Royale, puisque les chartes du règne ne cessent de protester contre l'usurpation de ce Prince, & qu'elles portent la formule : *En attendant le retour du Roi légitime* (1); il n'en est pas moins vrai que les Seigneurs exerçoient sous la seconde Race un droit de véritable élection, à l'égard des enfans du dernier Roi & des autres Princes de sa Maison. Ce droit, quoiqu'en dise le P. Daniel, étoit circonscrit dans ses limites; mais l'usage en étoit solemnel. Louis d'Outremer fut déclaré élu par les Grands du Royaume, pour régner à titre d'hérédité, confondant en sa personne le droit de la naissance, & celui d'une libre élection (2); d'après le récit même d'un contemporain.

Cette intervention des Seigneurs du Royaume dut paroître à Louis d'une double nécessité, quand, par l'exclusion de son second fils, il arrêta le cours de la loi de succession à

(1) *Christo regnante & Regem expectante*.

(2) Glaber Monachus.

la Couronne, par un acte, qui depuis obtint force de loi chez les François, en faveur de la primogéniture. Lothaire fut donc élu comme associé à la Couronne, par la confirmation que donnèrent les Grands au choix du Monarque.

Louis, avec qui le Prince Hugues étoit rentré en grace, jouissoit enfin de quelque repos; après une vie turbulente, il goûtoit & faisoit goûter à ses peuples les douceurs & la consolation d'avoir vaincu de grands obstacles, pour assurer la Couronne sur la tête de son fils. Hélas! il ne devoit point connoître de bonheur durable. La perte qu'il venoit de faire à Laon de Louis, un de ses fils, lui rendant douloureux le séjour de cette ville, il voulut aller s'établir à Reims. « Dans la route, & près de cette ville, il rencontre un loup, « & se met à le poursuivre; mais le cheval bronche, & le » Prince est renversé par terre. La chûte fut meurtrière. Le » corps froissé, on le porta à Reims, où les plaies s'enve» nimèrent & le conduisirent au tombeau. Il mourut le 15 » Octobre 954, & fut enterré dans l'Eglise de S. Remi ».

Louis, dans un Royaume soumis, eût rendu son peuple heureux & l'eût été lui-même. Il avoit des vues d'une bonne politique, & il en fallut, pour ramener au respect un vassal aussi fier, aussi indépendant & aussi puissant que le Duc de France, Hugues; mais il n'étoit pas assez fort pour lutter toujours contre un Prince qui pouvoit, d'un moment à l'autre, armer plus du tiers de la France, contre un Roi, maître tout au plus de deux villes dans un Royaume, dont il portoit la Couronne. Louis étoit brave, & il le prouva; mais plein de droiture, il eut à se repentir plus d'une fois d'avoir cru trop facilement à la probité. Peu fidèle à la reconnoissance, il outragea cette vertu à l'égard de Guillaume, par des perfidies qui ne sont jamais la ressource des grandes ames. Son génie peu porté pour les Lettres avoit le cachet de

l'ignorance de son siècle; savoir lire étoit à ses yeux un talent, qui dégradoit une haute naissance. Il reçut à ce sujet une leçon assez dure du Comte d'Anjou; il railloit ce Seigneur sur son amour pour les sciences, & de ce qu'à l'office public, il accompagnoit le chant de l'Eglise : *Apprenez*, *Sire*, lui répondit le Comte, *qu'un Prince non lettré n'est qu'un âne couronné*.

La part qu'eut Gerberge au règne de ce Monarque a des droits sur l'histoire. Nous l'avons vu, du vivant de son mari, négocier utilement avec Hugues-le-Grand. Aussi bonne mère qu'épouse zélée, elle n'oublia rien pour intéresser ce puissant Seigneur au sort de ses enfans. Ses charmes, son éloquence insinuante enchaînèrent tellement l'ambition de Hugues, qu'il eut la magnanimité de servir Lothaire aux dépens de ses propres prétentions; toujours en activité, tantôt auprès de son frère Othon, tantôt auprès des autres Princes d'Allemagne, elle eut au moins le crédit de suspendre, pendant sa vie, la décadence totale de la Maison régnante. Une retraite monastique déroba ses dernières années au grand monde; elle les finit à Reims, où elle fut enterrée dans le chœur de S. Remi. Son Epitaphe en parle, comme d'une Princesse *chère aux François & l'honneur de la France* (1).

(1) *Francorum specimen, Francis memorabile nomen.* Pithœus.



LOTHAIRE.

Le Duc Richard eſt averti que Lothaire veut le perdre, il ſe retire. (Année 961).

En ſe rappelant avec quelle facilité le fils de Charles-Martel dépoſſéda ſon Souverain légitime, avec quel ſuccès il éleva une Dynaſtie nouvelle ſur les ruines de la Maiſon de Clovis, on eſt étonné de voir Hugues-le-Grand s'arrêter devant une Couronne, lorſqu'il ſemble n'avoir qu'un mouvement à faire pour la placer ſur ſa tête. L'étonnement diminue, en réfléchiſſant ſur la différence des révolutions dans l'une & l'autre Race. Hugues ſans doute pouvoit accabler Lothaire de ſa puiſſance; mais il s'en falloit bien qu'il pût également ſoumettre la Nation. Les Pépins, comme Maires du Palais; exerçoient une autorité funeſte pour le Trône; mais infiniment

XXIX.



LE DUC RICHARD EST AVERTI
que Lothaire veut le perdre.
en 961.

Dessiné par le Jeune. TOM. II. *Gravé par David.*

redoutable, en ce qu'elle embrassoit toute la France, & pesoit à-la-fois sur tous les ordres du Royaume. La face des choses étoit bien changée dans la Race suivante ; une foule de Souverains s'étoient partagé les Provinces; Hugues sembloit être à leur tête par l'étendue & l'importance de ses domaines; mais il en étoit peu qui fussent dans sa dépendance, & la plûpart se croyoient à son niveau; il ne pouvoit en sortir brusquement sans heurter l'orgueil de ces différens vassaux, & sans risquer d'armer leur ambition. Si le Prince Hugues croit devoir respecter les droits du jeune Lothaire, c'est donc bien moins l'effet de sa modération, que celui d'une adroite politique. On peut penser qu'elle n'eut pas moins son but dans l'oubli de la loi du partage. Charles, fils également de Louis IV, ne pouvoit être reconnu pour Roi, sans présenter dans la perspective, par lui-même, ou dans ses enfans, des obstacles au projet ambitieux que Hugues avoit conçu pour l'établissement & l'illustration des siens. Il importoit donc d'écarter dans Charles, frère de Lothaire, un concurrent fâcheux pour sa Maison.

L'usage subsistoit encore de partager la France entre les enfans du dernier Roi. Deux fois seulement on avoit dérogé à cette coutume, qui sembloit avoir force de loi dans la Nation : le premier exemple eut lieu pour Thierry, troisième fils de Clovis II, & le second à l'égard des Neveux de Charlemagne. Nous verrons que l'exclusion de Charles eut des suites tellement importantes, qu'après avoir fait sortir la Couronne de la Maison régnante, elle devint, à l'égard des enfans, une loi constitutionnelle du Royaume. Au surplus, Lothaire honora le choix de la Nation ; il ne lui manqua que du tems & des forces égales à sa bravoure & à son génie, pour soumettre l'indocilité de ses vassaux. Au degré d'élévation & de puissance où se trouvèrent les enfans de Hugues-

le-Grand ; ce fut beaucoup pour lui d'avoir entretenu la paix pendant dix années, au milieu d'une féodalité, qu'une organisation à peine ébauchée rendoit toujours inquiète & turbulente.

Il fut heureux pour Lothaire de pouvoir, dans le début de son règne, s'aider du génie & de l'expérience du Prince Hugues, auquel il devoit en quelque sorte la Couronne. Si ce puissant Vassal, qui pouvoit tout oser, s'étoit abstenu de porter la main sur le sceptre, son ambition n'en conservoit pas moins une grande activité. L'avidité, qui, selon Seneque, s'anima par le succès (1), lui fit désirer de joindre à ses possessions immenses la Bourgogne & l'Aquitaine, dont il demanda au Roi de faire pour lui-même la conquête ; Lothaire y consentit ; il fit plus, il y marcha en personne avec ce Prince. Hugues avoit à se venger du Comte de Poitou, qui plus d'une fois avoit voulu traverser les projets de son ambition ; il résolut de lui enlever le Duché d'Aquitaine. L'armée royale, commandée par Hugues, mit le siège devant Poitiers ; il y persista deux mois, pendant lesquels Guillaume, Tête d'étoupe, fit la plus belle défense. Les vivres manquèrent à Hugues, le tonnerre tomba sur sa tente ; il se vit obligé de fuir devant Guillaume, qui le poursuivit jusqu'à la Loire ; mais, ainsi harcelée, l'armée royale fit un dernier effort & revint contre Guillaume, qui perdit, dans cette bataille, beaucoup de soldats & presque toute sa noblesse. Par cette action, Hugues-le-Grand devint maître de l'Aquitaine (2). Cet exploit fut le dernier de ce Prince, qui mourut la même année & fut enterré à S. Denis ; mais, après sa mort, l'Aquitaine rentra dans la Maison des fils Comtes du Poitou.

(1) Senec. de Clement.

(2) L'Abbé Velly recule cette bataille de 35 ans, sans autorité & contre celle de Besly, Auteur contemporain.

Fils & oncle de Roi, beau-frère de trois Rois, sans avoir été Roi lui-même, Hugues étoit en France plus que le Monarque, qui fut son ouvrage, & qu'il tint toujours dans une sorte de respect, peut-être encore plus par le nerf & la supériorité de son génie, que par ses vastes domaines. La Nature avoit donné à Hugues ces avantages extérieurs, qui, dans la taille & la physionomie, acquièrent toujours quelque ascendant sur les hommes, tant qu'on peut croire qu'ils sont l'indice de l'élévation de l'ame; &, à cet égard, le Prince Hugues ne laissoit rien à desirer; mais, autant que son génie lui avoit donné de partisans & d'admirateurs, autant son ambition & son orgueil blessèrent & allarmèrent ses rivaux. Il étoit tems qu'il disparût de la scène, où il commençoit à peser sur la Nation. (Les prodiges ne le sont jamais long-tems pour nous). Hugues en avoit assez fait pour sa Maison; quelques années de plus de gloire eussent indisposé le François contre ses enfans. Il mourut donc à propos. Il étoit en possession des Abbayes de S. Denis., de S. Germain-des-Prés, & de S. Martin de Tours, ce qui lui fit donner le surnom de l'*Abbé*. C'est ainsi que les Abbayes considérables étoient alors possédées par des Seigneurs laïcs, qui, déclarés Administrateurs temporels, en faisoient remplir tous les devoirs politiques & religieux. Son fils aîné hérita de ces bénéfices.

Ce fils est Hugues-Capet, l'aîné des quatre enfans du Prince Hugues. Il n'avoit que seize ans à la mort de son père; &, dès cet âge tendre, il annonçoit par un esprit précoce, par une candeur mesurée & réfléchie, une partie de ses grandes destinées. Lothaire eut le bon esprit de connoître tout ce qu'il pouvoit en tirer d'avantages pour le seconder dans son gouvernement, & ne crut pas devoir le laisser auprès de Richard d'Angleterre, à qui le Prince Hugues avoit confié son enfance; il se hâta de se l'attacher par ses bien-

faits. Déjà Comte de Paris, Marquis d'Orléans, pourvu de l'Abbaye de son père, le Roi ajouta à tous ces titres celui de Duc de France, déjà dans sa famille, mais sans y être héréditaire, & fit de Hugues-Capet la seconde personne de son Royaume; ses frères eurent successivement le Duché de Bourgogne.

Lothaire n'étoit point encore marié; mais il devoit l'être. Comment concilier, avec l'espérance d'une postérité, cette prodigalité indiscrète, qui sembloit dévorer d'avance les ressources de ses enfans? Elle ne peut s'expliquer, dans le Monarque, que par un vif sentiment de sa foiblesse, qui lui faisoit rechercher dans les enfans du Prince Hugues un puissant appui. Cette politique de circonstances n'empêcha point Lothaire de développer, dans le cours de son règne, une ame grande; un esprit juste & le courage d'un Héros.

Roi dans des tems difficiles, où quelquefois médiateur, mais le plus souvent spectateur oisif & impuissant des querelles & des divisions de ses vassaux, qui, maîtres entre eux de presque toutes les milices de France, les entraînoient dans leurs guerres, Lothaire nous attache par cette force d'esprit qui le fait se suffire à lui-même; par ces sages tempéramens d'un Prince qui ne se montre qu'à propos, ou pour arrêter l'oppression, ou pour faire respecter son arbitrage; on voudroit, en lisant son règne, éloigner & l'idée & l'époque du déclin de sa Race, qu'il étoit fait pour rétablir dans son ancien lustre. Mais seul, pour ainsi dire, au centre de son Etat, dont, au mépris du Traité de Mersen, les Seigneurs lui débauchoient la plus grande partie des troupes pour leurs guerres particulières, ce Monarque ne pouvoit enfanter & poursuivre que peu de projets utiles & glorieux. Encore ne fut-il pas heureux dans le plus important qu'il put concevoir; celui de reprendre sur Richard la Normandie, & de réparer la faute insigne de

de ſon Ayeul, projet, dont la trame ne fit pas honneur à ſa politique.

Lothaire ſe laiſſe perſuader par Thibault, Comte de Chartres, de ſurprendre le Duc de Normandie, en uſant du droit qu'a tout Suzerain d'appeler, quand il le veut, ſon vaſſal à renouveller ſon ſerment & ſon hommage. Le Monarque en profite pour ſommer Richard de ſe rendre aux Etats d'Amiens; on lui perſuade que le Roi veut le mettre à la tête du Royaume, mais il étoit dans le plan de Lothaire de l'envoyer priſonnier au-delà du Rhin. Deux cavaliers avertirent Richard de ce projet, & lui firent rebrouſſer chemin.

« Richard eſt au moment d'être pris dans un ſecond piège. » Lothaire lui fait dire qu'il l'appelle pour ſe venger de Thibault » de Chartres. Richard, moins éloigné cette fois de ſuſpecter » la droiture de ſon Seigneur, ſe fait précéder, vers les bords » de l'Epte où l'attend Lothaire, par des eſpions, pour s'in» former des forces & du plan de bataille du Roi; mais on » lui rapporte que les troupes de Beaudouin de Flandres, » de Geoffroi d'Anjou, que les ſoldats même du Comte de » Chartres, ſe tiennent ſur l'autre rive, autour de Lothaire, » en ordre de bataille. Richard déſabuſé ſe met en devoir » de leur diſputer le paſſage; il y réuſſit quelque tems; mais » Lothaire, honteux de voir ſa fraude découverte, n'écoute » que ſon dépit & les conſeils imprudens des chefs de ſon » armée; il paſſe l'Epte, engage le combat avec fureur, » & ſe voit repouſſé ſi vigoureuſement par la troupe de » Richard, qu'il eſt obligé de battre en retraite ».

Lothaire n'aſpire qu'à ſe venger de cet échec; il tombe à l'improviſte ſur Evreux dont il s'empare; il y met une garniſon dont il confie le commandement à Thibault de Chartres. Richard, qui ſent qu'il n'aura jamais de paix avec

Lothaire, s'il ne balance la puissance, se mit sous la protection d'Erard, Roi des Danois. Flatté de cette confiance, celui-ci débarque à l'embouchure de la Seine une armée, qui, réunie aux troupes du Duc de Normandie, ravage le pays Chartrain & les domaines de Lothaire. Qu'on se figure ce que pouvoit être le peuple François à la merci de toutes ces incursions, tourmenté dans son repos & vexé dans toutes ses possessions, changeant sans cesse de maîtres, & ne faisant que changer de tyrans ? Touché du malheur de ses Diocésains; l'Evêque de Chartres alla plaider avec énergie devant tous ces Princes la cause des peuples; son zèle fut écouté, & la restitution d'Evreux préluda aux négociations qui amenèrent une paix définitive entre le Roi des François & le Duc de Normandie.

Forcé de renoncer à la conquête de la Normandie, Lothaire ne crut pas qu'il pût rester oisif à la vue des autres Provinces démembrées de son Royaume. Aussi brave & peut-être non moins entreprenant que Charlemagne, il pensa que son épée ne devoit rentrer dans le fourreau, que quand il auroit reconquis à son Royaume tout ce que la foiblesse de ses prédécesseurs en avoit laissé détacher. Plein de cette idée, il entre en Flandres; surprend Arras, Douay & plusieurs places importantes. L'intervalle de cette conquête, à son expédition d'Austrasie, fut donné à son mariage avec la Princesse Emme, fille de Lothaire II, Roi d'Italie. Ce Prince étoit mort empoisonné. Si Lothaire avoit mieux jugé des mœurs, il eût frémi de donner sa main à une Princesse sortie d'une Cour où l'on connoissoit la ressource lâche & atroce des poisons.

Des vingt années de régne, qui s'écoulèrent depuis ce mariage jusqu'à la mort de Lothaire, la plûpart furent occu-

pées par la guerre d'Austrasie, ou de Lorraine. L'Empereur y voyoit avec peine l'établissement de Charles, frère de Lothaire; & que; si les deux frères s'unissoient pour la conquérir en entier, il se verroit enlever ce beau domaine; Othon prit conseil d'une politique, qui consomma le désastre de la Race de Charlemagne, ce fut de diviser les deux frères. Il y réussit en donnant à Charles la Lorraine en souveraineté, à condition de la tenir de lui à foi & hommage. Lothaire y vit avec indignation Othon disposer d'une Province qu'il regardoit comme à lui, & son frère séparer à jamais, par cette absurde vassalité, ses intérêts des siens & de ceux de la France. La guerre fut donc allumée entre l'Empereur & le Roi. Le Prince Hugues-Capet, qui devoit voir, avec une joie secrète, un rival dangereux s'écarter ainsi du Trône par sa propre imprudence, & ne lui laisser presque rien à faire pour y monter, crut qu'il lui convenoit de donner à Lothaire toutes preuves de zéle & de fidélité. Tous deux marchent à Aix-la-Chapelle, où l'Empereur à table avec sa femme, dans son palais, ne les attendoit pas. Othon ne s'échappe qu'avec peine & laisse sa maison au pillage, qui s'étendit à la ville & à toute la province.

Lothaire rentré en France profite d'un moment de calme, pour associer à sa Couronne Louis son fils unique. Mais il apprend que, par représailles, l'Empereur est aux portes de Paris. Hugues ne perd pas un instant pour aller à sa rencontre; il est secondé par les Parisiens dans sa marche. Il s'engage tout-à-coup une action meurtrière, où périt le Neveu d'Othon, au milieu d'un grand carnage des troupes Impériales. Lothaire survient avec Henri de Bourgogne; ces trois Princes poursuivent l'Empereur jusqu'aux rives de l'Aisne près de Soissons. La déroute des Allemands, est telle que, par les monceaux d'hommes tués ou noyés, le lit de la rivière déborda dans les campagnes. Cependant la paix se fit entre Othon & Lothaire à des conditions si avantageuses à l'Empereur, que ce Traité mécontenta la Nation.



LOUIS V.

LOUIS V signe la paix à Remiremont avec sa mère, entre les deux Couronnes. (Année 986).

REVENONS sur cette paix, qui fit oublier à l'Empereur tous ses désastres, ne donna au Roi de France qu'un titre de Souveraineté qu'il croyoit déjà posséder, & qui, par la consistance que ce Traité donna au sort du Prince Charles, consomma ses malheurs. Peu de nos Historiens nous instruisent sur les agens d'une pareille négociation : « Nous n'y apper-» cevons que la Reine Emme, belle-fille de l'Empereur,

XXX.

LOUIS V. SIGNE LA PAIX
á Remiremont avec sa mere
en 986.

Dessiné par le Jeune. TOM. II. *Gravé par David.*

» Othon, qui, jalouse d'entretenir entre ce Prince & son » mari une bonne intelligence, réunit ces deux Princes & » le jeune Louis à Remiremont, & leur fit signer ce Traité » bien plus avantageux à son Beau-père, qu'à son époux » qu'elle n'aima jamais ».

Lothaire avoit peu survécu à cette paix; mort à Reims, il y fut enterré à St. Remi. Enlevé à la fleur de son âge, on soupçonna la Reine d'avoir avancé ses jours. Rien n'a prouvé ce crime; & l'Historien, qui écrit à la fin du XVIII[e] siècle, montreroit une présomption coupable, s'il osoit, après huit siècles, juger plus sévérement cette Princesse, que ne l'ont fait ses contemporains. Mais cette retenue ne peut aller jusqu'à dissimuler la légereté de sa conduite, qui malheureusement ne donna que trop lieu à d'affreux soupçons. Laon, résidence du Roi, avoit alors pour Evêque Amelin Adalbéron, Prélat homme de Cour; adroit & intrigant, savant pour son siècle & d'une tournure d'esprit séduisante; mais homme irréligieux, sans honneur & sans frein dans ses galanteries. Le commerce d'un pareil Favori ne pouvoit que compromettre la réputation d'une Reine jeune & coquette; elle pouvoit n'être qu'indiscrète, on la crut criminelle. On diroit que par leur facilité à décrier les premières têtes de l'Etat, les hommes vont se venger de l'impunité qu'ils ont accordée à leur rang.

Lothaire, en mourant, avoit recommandé au zèle & à la fidélité de Hugues les intérêts du nouveau Roi, âgé de dix-neuf ans. La Reine vit avec inquiétude le sort de son fils entre les mains d'un homme trop ambitieux pour se contenter du second rang, quand il lui étoit si facile de monter au premier. Elle conçut le projet d'enlever Louis, & de lui chercher un asile chez la veuve d'Othon I son ayeule,

femme d'une grande réputation. Charles de Lorraine para le coup, en enlevant Emme & son Favori Adalbéron, auxquels il fit garder une prison rigoureuse. Alors le déchaînement devint universel contre cette Princesse & contre le Prélat; les bruits du poison s'accréditèrent, & le jeune Roi, rougissant de lui devoir le jour, ne voulut écouter aucune sollicitation pour lui rendre sa liberté. La cause de l'Evêque Adalbéron étoit plus délicate. En attentant à sa personne, le Duc de Lorraine avoit violé les prérogatives de la Cléricature. On négocia d'abord, on supplia même pour la liberté de l'Evêque de Laon. A ces démarches vaines succédèrent les foudres de l'Eglise; Charles de Lorraine fut excommunié.

Dans toute autre position que la sienne, ce Prince eut pu voir froidement cet abus énorme, cet injuste exercice d'une puissance sacrée; mais bientôt il pourra regretter de s'être montré plus juste que politique, & d'avoir armé contre ses droits un corps puissant, qu'il avoit le plus grand intéret de ménager. Louis meurt sur ces entrefaites, après un règne de seize mois, & sans postérité. Il parut qu'on avoit abrégé ses jours; & telle étoit alors ou la dépravation, ou la mauvaise réputation de la Mère & de la Brû, que les Ecrivains du tems, qui les inculpent, ne peuvent nous décider entre elles sur l'auteur du crime. Louis V est surnommé le *Fainéant*. Gardons-nous de donner à ce surnom son acception ordinaire. Louis sans doute ne fit rien de connu, en seize mois de règne. Les victoires de Lothaire, la présence & la haute réputation de Hugues-Capet tenoient en respect ses vassaux & ses voisins. Dirons-nous que le génie ou le courage aient manqué à un Prince, à qui l'occasion seule a manqué à se développer? Ou bien, placés à la distance de huit siècles, épouserons-nous les passions, les petits intérêts de ceux qui,

dérivant sous les premiers Capétiens, crurent que la grandeur de cette nouvelle Race ne pouvoit ressortir dans un tableau, s'ils ne chargeoient d'ombres les trop malheureux restes de Charlemagne ? Trois Princes du nom de Louis & de la Race de ce grand Monarque terminèrent le règne des trois branches: Louis II mort en 875, celle d'italie; Louis IV, fils d'Arnoul, en 912, celle de Germanie; & le fils de Lothaire, Louis V, celle de France, en 986. Ici finissent les Carlovingiens. Le Philosophe, qui n'aura laissé échapper aucun des traits dont nous avons formé le grand tableau de cette Race infortunée, aura saisi parfaitement le germe de tous ses malheurs, & les causes de sa décadence. D'abord, une détente générale dans tous les ressorts de la Monarchie opéra cette langueur mortelle, qui sourdement en mina les forces. La justice méconnue, l'équilibre rompu dans les puissances intermédiaires, l'inféodation de presque tous les biens du Royaume; la passion des conquêtes & la valeur des Carlovingiens, qui, dans les principes ordinaires, devoient amener le despotisme, ne produisirent en France qu'une funeste Anarchie, parce que, comme il doit arriver dans une Nation impétueuse & sans tenue, la crainte du premier de ces extrêmes précipita le François vers l'autre. En veut on d'autres causes? Les voici : les divisions fréquentes des Princes, en formant mille partis dans l'Etat, détachèrent le François de la chose publique; les commotions produites par leur ambition & leur goût pour la guerre, se communiquant de proche en proche, enhardirent & fortifièrent tout ce qui les environnoit. Position bien différente de celle des enfans de Clovis, autour desquels, excepté les Maires, tout étoit aussi foible qu'eux-mêmes. Enfin, qu'on se représente les Etats confondus, la justice, sans nerf & sans Ministres, un Monarque

ſans autorité, ſans domaines, au milieu de vaſſaux riches & puiſſans, d'un Duc de France, d'un Comte de Flandres, d'un Duc de Bourgogne; des Comtes de Chartres, de Vermandois & de beaucoup d'autres; on verra l'Anarchie comme la ſuite naturelle de tous ces malheurs, & la prompte décadence des ſucceſſeurs de Charlemagne comme leur propre ouvrage. On verra que dans cet état de troubles & de confuſion, dans cette éclipſe totale des principes, un Trône ſi mal occupé, ſi mal défendu appeloit un Maître, & devenoit preſque néceſſairement l'appanage du plus puiſſant des Vaſſaux; & l'intérêt le plus vif que laiſſera cette ſeconde Race, ſera d'avoir préparé près de huit ſiècles de grandeur pour la troiſième.

Tantæ molis erat Francorum *condere Gentem.*

FIN du Tome ſecond.

TABLE

TABLE CHRONOLOGIQUE

DES FIGURES DE L'HISTOIRE DE FRANCE,

Qui composent le second Volume.

SECONDE RACE.

Nota. Les Chiffres qui précèdent le nom de chaque Sujet & Portrait indiquent l'année selon l'ordre des Règnes, & celui qui les suit annonce la page où ils doivent être placés.

FIN de la Table du second Volume.

SEP 24 1941

[redacted]

